

Université Assane SECK-Ziguinchor



UFR DES LETTRES, ARTS ET SCIENCES HUMAINES

Département de Lettres Modernes

Mémoire de Master

Parcours : Littérature africaine

Spécialité : Etudes Littéraires

Sujet :

La représentation de la sorcellerie dans trois romans africains : *Mistiriijo, la mangeuse d'âmes* (Djaïli Amadou Amal), *Les sorciers de Yoléla* (Cheikhou Diakité), et *Ces ténèbres-là* (Bourama Basse).

Présenté par

Aïssatou Ndour

Sous la direction de

Bocar Aly Pam

Maître de conférences titulaire, UASZ

Année académique : 2020-2021

Dédicace

Je dédie ce mémoire de Master à mon oncle Alioune Ndiaye.

Remerciements

Mes remerciements vont à l'endroit de toutes ces personnes qui ont contribué de près ou de loin à la réussite de mon mémoire de Master de l'Université Assane Seck-Ziguinchor. Je remercie particulièrement mes parents Mamadou Ndour et Awa Sarr qui ont beaucoup fait des sacrifices pour la bonne marche de notre éducation.

Je ne saurais poursuivre mon propos sans remercier mon encadreur M. Bocar Aly Pam qui, avant tout, a accepté d'être le directeur de ce travail. Ses conseils, ses suggestions ainsi que ses orientations m'ont facilité la mise en terme de mon travail de recherche.

C'est avec un grand honneur que je rends hommage à l'ensemble des enseignants de l'UFR LASHU (Lettres Arts Sciences Humaines) qui ont contribué à ma formation dans ce temple du savoir.

Je dis merci à la famille Sarr et Diop à Kandé Banéto plus précisément à ma tante Fatou Sarr qui m'a accueilli et logé durant mes premières années universitaires.

Je témoigne ma reconnaissance aux bibliothécaires El hadj Gano du Centre culturel régional de Ziguinchor et Abib Samb de la Bibliothèque universitaire pour la disponibilité ainsi que pour la documentation.

Je réserve une mention particulière à mon cher époux M. Amadou FALL pour sa présence et son soutien moral durant la rédaction de ce mémoire. Je remercie également le professeur Oumar Sy et mon oncle Ibrahima Ndiaye, du village d'enfants SOS.

Mon orientation dans cette université m'a fait connaître des camarades exceptionnels. Je veux citer Samba Diouf, Codou Lèye, Doudou Mansaly, Souleymane Sarr, Maïmouna Sy, El hadji Badiane, Jacqueline Hélène Manga, Fatou Diop Ndao, etc.

Je dis merci aussi aux camarades étudiants du régime salarié qui n'ont jamais hésité à partager leurs connaissances et à donner des conseils sur les études mais aussi sur notre orientation professionnelle.

INTRODUCTION GENERALE

La sorcellerie est un ensemble de croyance très présente dans le continent africain. Elle est source d'innombrables problèmes socio-économiques et politico-religieux, surtout dans les sociétés dites négro-africaines. Ainsi, très complexe, la sorcellerie africaine évolue à travers les siècles. Cet ensemble de croyance est aussi source de désordre. Le thème de la sorcellerie alimente les débats et réveille la curiosité intellectuelle des romanciers africains. Ce qui justifie alors le choix porté sur notre sujet de recherche « La représentation de la sorcellerie dans trois romans africains : les exemples de *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes*¹ (Djaïli Amadou Amal), *Les sorciers de Yoléla*² (Cheikhou Diakité) et *Ces ténèbres-là*³ (Bourama Basse). En Afrique subsaharienne, l'utilisation de la magie noire ou blanche pour des œuvres de sorcellerie est très récurrente. Ainsi, ces pratiques maléfiques et occultes constituent un mystère envers la population africaine et même envers tout le monde. D'où l'attention portée sur ce sujet ayant trait à la sorcellerie en milieu africain. Les pratiques de sorcellerie ne cessent d'évoluer et d'être perceptibles à travers maints actes quotidiens. Actuellement, il est très difficile de distinguer ce qui découle de la sorcellerie de ce qui n'en découle pas, il semble que la sorcellerie africaine s'adapte à tout domaine, à chaque époque. Parler aujourd'hui de sorcellerie revient à s'aventurer dans un débat plein de richesses et complexe. Pour la réussite de notre mémoire nous avons porté notre choix sur trois romans africains : *Mistirijjo la mangeuse d'âmes* de Djaïli Amadou Amal, *Les sorciers de Yolela* de Cheikhou Diakité et *Ces Ténèbres-là* de Bourama Basse. Notre désir de travailler sur ces trois romans évoquant le thème de la sorcellerie s'explique par le fait qu'il serait très difficile, même impossible de trouver un seul roman qui englobe les aspects de la sorcellerie que nous souhaitons traiter dans ce mémoire. Ainsi, (parmi les trois romanciers de notre corpus) chaque auteur n'a traité qu'en partie notre thème. Au moment où Djaïli Amadou Amal évoque l'effet d'accusation chez des personnes innocentes, le romancier Cheikhou Diakité parle des sacrifices que font des politiciens afin d'occuper des postes. Quant à Bourama Basse, ce dernier oriente son récit vers la vision des jeunes instruits et expatriés sur certaines croyances qui marquent leurs pays d'origine. C'est la raison pour laquelle, nous avons fait appel à trois romans d'auteurs différents dont deux Sénégalais (Cheikhou Diakité et Bourama Basse) et une Camerounaise (Djaïli Amadou Amal). Les auteurs de notre corpus

¹ Amal Djaïli Amadou, *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes*, Yaoundé, Ifriqiya, 2013, 158p. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle MMA, suivi de la page et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

² Diakité Cheikhou, *Les sorciers de Yoléla*. Dakar, Les éditions Edisal, 2017, 250p. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle LSY, suivi de la page et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

³ Basse Bourama, *Ces ténèbres-là*. Paris, L'Harmattan, 2018, 89p. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle CTL, suivi de la page et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

partagent comme objectif de raconter la façon dont se conçoit la sorcellerie en terre africaine. Ainsi, c'est dans cette trame narrative marquée par l'histoire, la culture et le quotidien des Africains que s'inscrivent les romans de notre corpus que nous allons résumer brièvement à tour de rôle.

A travers son roman intitulé *Mistiriijo, la mangeuse d'âmes*, la Camerounaise Djaïli Amadou Amal nous fait part d'un récit dont l'histoire est puisée dans un environnement typiquement peul pour dénoncer la condition des femmes surtout celles du troisième âge souvent victimes d'accusations de sorcellerie. Goggo Aïssa protagoniste du roman, est accusée d'être une Mistiriijo (sorcière). Ainsi, l'histoire racontée s'est passée entre deux villages et à deux époques différentes.⁴

Le romancier sénégalais Cheikhou Diakité raconte dans son roman récent, *Les sorciers de Yoléla*, publié en 2017, le quotidien d'un sorcier nommé Sory Bamba. Ce roman réaliste conscientise davantage le lecteur sur les problèmes de mœurs dont souffre la communauté africaine, surtout sénégalaise. Ainsi, l'histoire contée dans ce roman nous aide à mieux comprendre les pratiques sacrificielles relatives à la sorcellerie africaine ainsi que le fanatisme de certaines personnalités politiques vis-à-vis des croyances sorcellaires. Ainsi, cela est facteur d'insécurité dans la ville de Yoléla ce qui justifie la présence passagère de la police.

Outre ces deux romans nous étudierons aussi le roman écrit par Bourama Basse, *Ces ténèbres-là* publié en 2018. À travers ce livre, Bourama Basse raconte l'histoire d'Antoine Corrèa, jeune villageois de Kamabir en Casamance, au sud du Sénégal. Antoine est parti en voyage au Canada pour des études supérieures afin de participer au développement de son village d'origine tout en veillant sur l'éclairage public. Pour lui, l'obscurité occasionne la survie des croyances superstitieuses marquées par l'obscurantisme d'où la croyance à la sorcellerie, au mauvais œil. Ce qui explique l'inquiétude de Beycor, la maman d'Antoine Corrèa suite au retour de son fils au village après ses études supérieures à l'étranger. Ainsi, cette attitude de Beycor explique la place qu'occupent les croyances occultes accentuées par la jalousie, l'envie, la concurrence, etc.

L'ensemble des romans constitutifs de notre corpus ainsi que d'autres sources que nous convoquerons nous serviront tout au long de notre étude. Afin de bien traiter notre sujet et de répondre aux interrogations, nous avons consulté des documents, des articles, des revues, et de

⁴ (Mbarmaré Maroua, Avril 2005 ; Mâyel Djabbi, Juillet 1934).

nombreuses lectures sur des travaux portant sur le sujet. Nous souhaitons voir comment les écrivains traitent-ils le thème de recherche.

La sorcellerie est représentée sous différentes formes. Ainsi, au cours de son évolution à travers les siècles, ses manifestations ont suscité d'innombrables difficultés dans la société africaine telles que les accusations, les crimes rituels, le bouc-émissaire, le rapport entre la sorcellerie et la justice, etc. La sorcellerie a toujours été une pratique omniprésente dans presque tous les pays africains surtout ceux de l'Afrique subsaharienne. Pour certains, le recours à la sorcellerie repose sur la volonté d'une personne ou d'un groupe à pénétrer des corps d'autres individus. Pour d'autres, l'utilisation de la sorcellerie sert à manger les cœurs ou les âmes d'individus bien ciblés. En effet, il existe des personnes qui en font usage pour agir sur quelqu'un par le moyen de la magie ou par l'intervention d'autres êtres surnaturels pour obtenir une faveur ou pour apporter des soins à des malades. Selon les coutumes, il existe diverses manières d'attaquer sa cible. De ce fait, les animaux tels que le serpent, le hibou, le charognard, le vautour, le lion, la chauve-souris, le singe, etc., constituent leur masque. Le fait de rêver de certains de ces animaux peut être source de panique ou de peur d'une éventuelle attaque sorcellaire. Les voir face-à-face peut aussi avoir d'autres interprétations. En parallèle, dans le milieu traditionnel africain, les arbres géants comme les baobabs, les fromagers, les tamariniers, etc. sont pris pour des lieux de rassemblement des sorciers ; là où ces derniers tiennent leurs réunions ou sacrifient leurs victimes.

En réalité, les affaires de sorcellerie étaient considérées comme tabou mais avec le développement de la technologie, nous assistons à la naissance d'une pluralité de stations radio et de télévisions. Ces dernières diffusent à travers leurs émissions des débats et interviews qui laissent entendre des témoignages de victimes relatant les façons dont elles ont été attaquées. D'autre part, nous constatons la présence d'églises évangéliques dans lesquelles des pasteurs tentent de délivrer les sorciers des démons par des cérémonies d'exorcismes. Au Sénégal, par exemple, certaines personnes âgées, les handicapés, les personnes prospères, les femmes dont les bébés décèdent à la naissance sont taxées, le plus souvent, de sorcières.

La sorcellerie est aussi présente dans le cadre du sport, que ça soit dans les sports collectifs ou de combats. La lutte sénégalaise est un important facteur de pratiques de sorcellerie. Cependant c'est aussi important de noter le fait qu'en Afrique, la prospérité de certains commerçants ou politiciens est basée sur des sacrifices que ces derniers ont eu à faire avec l'assistance des sorciers ou marabouts. En effet, pour remettre l'ordre sur ces superstitions qui tournent autour

des problèmes relatifs à la sorcellerie, certains pays ont mis en place des textes qui trainent à légiférer le sujet. Les interrogations sur la nature même de la sorcellerie persistent à cause de son ambiguïté et du fait qu'elle soit vue comme tabou en Afrique.

La sorcellerie en Afrique noire pose un important problème de recherche. Si les croyances occultes africaines sont liées aux sociétés traditionnelles et modernes, quel impact la sorcellerie a-t-elle en Afrique subsaharienne ? Pour répondre à notre question de recherche nous allons essayer de voir ce qu'est la sorcellerie. Tout phénomène étranger à la culture d'un pays ou d'une communauté doit-il forcément avoir un rapport avec ces pratiques ? Comment se manifeste la sorcellerie africaine ? Quel est l'état actuel de la sorcellerie en Afrique noire ?

Notre thématique de recherche a pour objectif général de savoir comment, de manière explicite, les auteurs de notre corpus ont abordé le sujet. De ce fait, nous aurons comme objectifs spécifiques de déterminer la nature même de la sorcellerie africaine subsaharienne et de voir de quelle manière notre étude pourrait s'inscrire dans le dialogue des études déjà menées par des chercheurs sur le thème de la sorcellerie. Ce choix porté sur ces productions romanesques repose sur les énormes difficultés que posent certaines pratiques occultes au sein des sociétés africaines. C'est dans ce contexte que s'inscrit notre thème de recherche. L'étude de ce sujet traitant de la sorcellerie nous permettra de rompre d'avec les préjugés et les ambiguïtés préexistantes sur le sujet. En réalité, tout Africain souhaiterait avoir plus d'explications crédibles concernant ces pratiques d'occultisme qui affectent les pays d'Afrique subsaharienne. Ainsi, la sorcellerie africaine ne cesse de s'immiscer à d'autres réalités sociales contemporaines.

À ces questions, nous proposons des réponses provisoires. La première hypothèse stipule que la sorcellerie prend place dans le quotidien des peuples africains et se mêle à des faits magico-religieux. Dans ce sens, le sorcier est un individu doté d'une puissance mystique qu'il exerce pour faire le bien ou pour nuire. La deuxième démontre que la sorcellerie africaine reste incomprise. La troisième hypothèse montre qu'en Afrique, la sorcellerie évolue et se mêle aux diverses activités quotidiennes. En plus, tout recours à la sorcellerie a un but bien déterminé.

Pour ce faire, nous adopterons la méthode d'analyse thématique et sociocritique, afin de mieux ressortir la façon dont la sorcellerie est représentée par les auteurs de notre corpus à travers leurs récits.

Il est important de signaler que notre mémoire de recherche est loin d'être le premier ou l'unique travail scientifique fait sur le thème de la sorcellerie en Afrique. Des universitaires ont mené

des recherches sur cette thématique avant la rédaction de notre mémoire de master. Il convient de faire un pas en arrière, afin d'avoir une revue de littérature détaillée. Parmi les travaux de ces derniers figurent des mémoires et des thèses qui nous serviront de repères tout au long de notre travail. Nous pouvons citer, entre autres, le mémoire rédigé par Bineta Fall qui a pour titre « Sorcellerie et albinisme en Afrique subsaharienne ⁵ », celui de Rakotonirina Oliva Fenintsoa portant sur « L'univers africain vu à travers un récit de vie, L'Enfant noir de Camara Laye ⁶ ». la thèse de Laura Coakley intitulée : « Impact de la sorcellerie en Afrique francophone, [...] ⁷ ». De plus nous avons la thèse d'Annie-Paule Boukandou portant sur « [L'Esthétique du roman gabonais : réalisme et traditions orales⁸ » ainsi que d'autres qui nous serviront tout au long de notre travail de recherche. Les questions soulevées surtout dans ces travaux de recherche ne sont pas exclusivement les mêmes dans notre mémoire de recherche mais elles nous aideront par ailleurs dans notre réflexion surtout dans l'interprétation des idées et des pratiques connues mais d'une autre manière. Notre étude tournera autour de la représentation de la sorcellerie africaine à travers les romans de notre corpus. Malgré les travaux faits sur la thématique de la sorcellerie en milieu africain, nous jugeons nécessaire d'étudier la sorcellerie africaine elle-même. Afin de mener à bien notre étude nous avons fait recours à diverses méthodes de recherche pour plus d'information sur la thématique. Ainsi à travers des lectures des œuvres de notre corpus ainsi que d'autres romans traitant de la sorcellerie en Afrique francophone, des recherches sur internet, nous avons pu recueillir davantage des aspects qui pourront nous servir dans la réalisation du travail.

Pour la bonne réalisation de notre mémoire de master, nous avons articulé notre travail autour de trois parties. Chaque partie sera composée de trois chapitres. Et ces différents chapitres seront répartis en sous-chapitres. La première partie traitera de l'approche théorique de la sorcellerie. Nous évoquerons au premier chapitre, l'essai de définition, ensuite au deuxième chapitre, l'amalgame entre la sorcellerie africaine et occidentale et enfin au dernier, l'univers de la sorcellerie en Afrique noire. La deuxième partie titrée préjugés, médisances et remèdes de

⁵ Fall, Bineta, (2018), « Sorcellerie et albinisme en Afrique subsaharienne », Université du Québec à Montréal, Maîtrise en science politique, [En ligne], consulté le 06-01-2020, URL : <https://archipel.uqam.ca/12286/1/M15829.pdf>

⁶ Rakotonirina Oliva Fenintsoa, « L'univers africain vu à travers un récit de vie, L'enfant noir de Camara Laye », Mémoire, Université D'Antananarivo, 2015-2016.

⁷ Laura Coakley, (2015), « Impact de la sorcellerie en Afrique francophone subsaharienne : des femmes agissantes dans les nouvelles de Florent Couao-Zotti et d'Eveline Mankou » [En ligne], consulté le 10-12-2019. URL : <https://uwspace.uwaterloo.ca/handle/10012/10090>.

⁸ Boukandou Annie-Paule, Esthétique du roman Gabonais : « réalisme et tradition orale », Thèse de doctorat, Université Nancy II, 2005.

la sorcellerie sera répartie aussi en chapitres et en sous-chapitres. D'abord, nous traiterons dans le premier chapitre de la stigmatisation, de la discrimination et de la marginalisation de certaines couches sociales. A travers le deuxième chapitre, nous étudierons les croyances liées à la sorcellerie africaine et pour finir dans le troisième chapitre nous traiterons de la contre-sorcellerie. La troisième et dernière partie concerne l'étude de la sorcellerie, comme une réalité africaine incontournable. Cette partie est aussi constituée de trois chapitres, les manifestations de la sorcellerie, les principales causes du recours à la sorcellerie et en fin la sorcellerie contemporaine africaine. Au terme de ce travail de recherche, nous proposerons une récapitulation de nos idées directrices ainsi que notre démarche analytique par une conclusion.

PREMIERE PARTIE :
APPROCHE THEORIQUE DE LA
SORCELLERIE

Cette partie de notre travail de recherche traitera de l'approche théorique de la sorcellerie. Dans le premier chapitre intitulé essai de définition, nous essayerons de mieux appréhender la sorcellerie africaine tout en apportant des définitions à ce concept. Les Africains, impactés par l'invasion des colonisateurs occidentaux ont subi beaucoup de changement dans leur manière de vivre et de se conduire en société. Mais cela ne les a pas empêchés de conserver certaines traditions que leur ont laissées leurs aïeux. C'est pourquoi, les pratiques de sorcellerie sont considérées comme découlant de leur riche héritage traditionnel et culturel. En outre, les croyances et pratiques sorcellaires ont une ressemblance particulière avec certains rites propres à l'animisme. C'est ce qui explique notre choix d'évoquer l'imaginaire animiste en Afrique subsaharienne avant de mettre l'accent sur la nature du sorcier mangeur d'âmes. Nous aurons à étudier dans le deuxième chapitre l'amalgame entre la sorcellerie africaine et la sorcellerie occidentale. Après la colonisation, des ethnologues et anthropologues occidentaux se sont intéressés à ce continent marqué par des sociétés très variées. Ainsi, après avoir exploré ce continent, ces chercheurs ont-ils bien compris et bien défini la sorcellerie africaine ? Cependant, pour certains, l'utilisation du mot « sorcellerie » pour parler des valeurs et connaissances occultes africaine est péjorative. La sorcellerie africaine dépasse de loin la vision qu'en ont les Occidentaux. D'ailleurs, l'existence d'une pluralité de mot et d'expressions qui varient selon le pays ou l'ethnie semble le justifier. Alors, en Afrique noire, ceux qui font recours à la sorcellerie font appel à des puissances surnaturelles et à toute forme de magie. Au niveau du troisième et dernier chapitre de la première partie, nous traiterons de l'univers de la sorcellerie en Afrique noire. Avant tout la sorcellerie est intimement liée à la spiritualité, à l'envoûtement et au monde invisible. Ces peuples croient d'abord à l'existence de forces surnaturelles qui se matérialisent souvent par la présence des esprits des ancêtres, par les animaux ou les plantes avec le totémisme ou par des lieux sacrés (forets, rivière, montagne, etc.). C'est par le biais de ces puissances ancestrales ou démoniaques que les personnes utilisatrices des connaissances mystiques parviennent à leurs fins. Au moment où d'aucuns s'en servent pour des actes louables, d'autres en font usage pour envoûter et causer du mal. Alors, une remarque est faite, dans beaucoup de romans traitant la thématique de la sorcellerie africaine, la narration de certaines scènes dans lesquelles agissent les sorciers se fait la nuit. D'où l'importance de la temporalité de la nuit aux yeux des sorciers mais aussi des guérisseurs ou féticheurs. Mis à part ces caractères qui constituent l'univers de la sorcellerie africaine, une importante question s'impose : De quelle manière acquiert-t-on la sorcellerie ? Son acquisition est-elle innée ou nécessite-t-elle une initiation ?

Chapitre I : Essai de définition

L'ambiguïté d'un concept entraîne des problèmes de définition. Ainsi, la sorcellerie se présente partout dans le monde mais sous diverses formes. La sorcellerie africaine, objet de notre étude, est très difficile à définir parce qu'elle intervient dans presque tous les domaines de la vie (travail, amour, sport, éducation, santé, etc.). La sorcellerie est définie par le dictionnaire français Larousse comme étant « une pratique magique en vue d'exercer une action, généralement néfaste, sur un être humain (sort, sortilèges, envoûtement, possession, etc.), sur des animaux ou des plantes (maladies du bétail, mauvaises récoltes, etc.) ». Cependant, en Afrique, les pratiques de sorcellerie visent à assouvir les besoins de l'homme afin de vivre en harmonie jusqu'à ce que mort s'en suive. La nature large de son champ d'étude fait que ces peuples d'Afrique font appel à tous les moyens (animaux, magie, astres, etc.). Ainsi, cette façon de se protéger ou de vouloir surmonter les problèmes du monde semble elle-même imposer le désordre dans la société. Ainsi, chaque personne se sent offensive à cause de l'utilisation démesurée des sciences occultes. Ce rapport préexistant entre la magie et les sociétés primitives d'Afrique laisse penser que la sorcellerie est un héritage culturel et traditionnel.

1 - La sorcellerie, un héritage culturel et traditionnel

L'Afrique est l'un des continents qui regorgent de valeurs traditionnelles et culturelles différentes. Certaines pratiques comme la sorcellerie impactent leurs modes de vie à travers l'usage que l'on en fait. Or comme le disait le professeur Oumar Sankaré : « *L'héritage ancestral représente le ciment d'une nation. Il convient néanmoins de procéder au tri de ce patrimoine pour en rejeter tout ce qui pourrait constituer un frein au progrès*⁹ ». Il reste à voir si ces Africains détenteurs de ce patrimoine traditionnel et culturel en font bon profit. Comme elle se présente au Sénégal, au Cameroun, en Côte d'Ivoire, etc., la sorcellerie africaine nous a fait comprendre que c'est un ensemble de pratiques occultes permettant de faire le bien comme le mal à l'égard de son prochain, en faisant usage, par exemple, des cycles lunaires, des plantes, des saisons, etc. Dire que la sorcellerie est un bon ou mauvais héritage ne sera pas facile vu son ambivalence concernant le désir de faire le bien ou le mal. La sorcellerie a longtemps été une pratique répandue en Afrique depuis l'Antiquité. Les pratiques de sorcellerie en Afrique constituent un héritage culturel dans la mesure où ces croyances marquées par des faits et gestes

⁹ Sankaré Oumar, *Le jour et la nuit*. Dakar, N E A S, 1992. p.35.

ont existé avant même l'invasion des colonisateurs arabes et occidentaux. Ainsi, l'écrivain, conteur et historien Amadou Hampaté Bâ a très bien mis en exergue le lien qui existe entre traditions africaines et les croyances occultes ou mystiques à travers son roman *L'étrange destin de Wangrin*. Ces peuples ont cru à la sorcellerie sans même comprendre ses manifestations ni s'interroger sur la véracité de ces pratiques séculaires. Pour Bourama Basse, « *Les croyances sans fondement [ont depuis longtemps assiégé] les esprits des villageois* ». (CTL :52) Alors c'est la tradition qui a assuré la survie des croyances occultes africaines. Djaïli Amadou a aussi évoqué cet aspect antique de la sorcellerie africaine à travers l'emploi de cette expression peule « *Mi fiini, mi tawi* » (MMA :108) pour expliquer le fait que les pratiques sorcellaires ne datent pas d'aujourd'hui. C'est en quelque sorte le reflet des multiples réalités anthropologiques et sociologiques auxquelles fait face le continent africain et qui pèsent lourdement dans son héritage culturel. D'où cette définition que lui donne Cheikhou Diakité, « *La sorcellerie est un ensemble de pratiques occultes qui permettent d'interagir sur les esprits et les choses* ». (LSY :35-36) La sorcellerie hante les esprits et prend place dans leur [les africains] quotidien. Ainsi, A. A. Mazrui et C. Wondj affirment que :

On croit encore que les ancêtres interviennent dans la vie de leurs successeurs, qu'il existe des forces du bien et du mal que l'on peut manipuler en accédant directement aux divinités par la prière et le sacrifice, que les charmes et les amulettes sont efficaces pour écarter le mal, etc. Même lorsque ces croyances et ces pratiques cessent d'être considérées comme une affaire de religion, on continue de les observer en tant que coutumes.⁸

C'est pourquoi dans ce continent ces croyances persistent malgré l'effet de modernité. Le mysticisme est sollicité dans toute épreuve. Selon ces peuples, les ancêtres veillent sur eux. Ce qui justifie les prières et sacrifices qui leur sont adressés. L'aspect patrimonial de la sorcellerie africaine se voit dans les écrits d'Ahmadou Kourouma qui, à travers ses romans : *Les soleils des indépendances*¹⁰ et *En attendant le vote des bêtes sauvages*¹¹ met en valeur la puissance de la sorcellerie avec Balla, le sorcier qui assiste Fama et la force du Capitaine Koyaga qui a bénéficié de l'aide de sa mère Nadjouma, sorcière d'une grande réputation à travers ses visions. De même que les savoirs mystiques de la maman de Camara Laye dans *L'enfant noir*.

¹⁰ Kourouma Ahmadou, *Les soleils des indépendances*. Paris, Editions du Seuil, 1970.

¹¹ Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Paris, Editions du Seuil, 1998.

Cependant, en Afrique, au temps des royaumes, les révélations des devins conditionnent les prises de décisions. C'est ce qui fait dire à Tzvetan Todorov dans son livre *Poétique de la parole* que parfois, ce sont les dieux qui parlent au futur, ce futur n'est alors pas une supposition mais une certitude, ce qu'ils projettent se réalisera (...). A côté de ce futur divin, il y a le futur divinatoire des hommes : ceux-ci essaient de lire les signes que les dieux envoient. C'est ce qu'explique Cheikhou Diakité à travers ce passage :

Si les hommes se sont liés aux djinns et aux forces obscures, c'était pour la satisfaction de leurs divers besoins et la connaissance de l'avenir, une situation intimement liée à la condition du mortel. (LSY :35)

Les problèmes auxquels ces populations africaines sont confrontées les entraînent à convoiter des marabouts ou sorciers. Mais il est important de noter qu'il y a des personnes qui ne vont pas vers des sorciers malgré les problèmes qu'elles ont en face. C'est l'exemple de Beycor la maman d'Antoine Corréa dans le roman de Bourama Basse. Malgré ses inquiétudes concernant le retour de son fils, elle n'a jamais songé à aller consulter un marabout ou un sorcier. Ce qui pousse l'auteur de *Ces ténèbres-là* à insister sur la peur et l'inquiétude qui affectent la maman d'Antoine Corréa. Ainsi, il raconte :« Elle [Beycor] avait peur que quelqu'un ne s'empare mystiquement de l'âme de son unique fils ». (CTL :73) Cette position de la mère du protagoniste du roman *Ces ténèbres-là* nous fait penser à celle de la famille de Moussa dans *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes*. Mais, les membres proches de Moussa ont très tôt pensé à faire appel à un guérisseur. Ce passage extrait de l'ouvrage de Djaïli Amadou Amal l'atteste :

Un oncle était allé quérir Dodo le guérisseur [...], Cette maladie trop mystérieuse et soudaine ne pouvait être soignée à l'hôpital [...], Dodo est un homme grand, mince le corps nerveux, le teint très noir. Il portait sur son visage sombre, où les yeux et les dents luisaient d'une blancheur insolite, les scarifications, symboles de sa tribu. Sur toutes ses articulations étaient attachés des multiples gris-gris. (MMA :10-11)

Cependant, pour ces peuples africains, les visites vers des guérisseurs deviennent alors indispensables pour résoudre tout problème. Le fait de vouloir régler des problèmes d'ordre social par la sorcellerie ne date pas d'aujourd'hui. La sorcellerie fait partie de ces us et coutumes hérités du passé. En effet, certaines personnes comme les guérisseurs ou les féticheurs font partie de ceux qui assurent la survie de ces pratiques. En outre, l'apport de Kourouma sur l'imaginaire africain montre à quel point le pouvoir de la sorcellerie était une nécessité à cette époque où le héros épique doit forcément être doté de pouvoirs, être bon chasseur, etc. Dans le

passé, il était presque impossible de voir un dirigeant (chef de village, chef de clan, initiateur, etc.) qui ne possède pas de connaissances mystiques. Ce qui fait que dans le passé, la plupart des rois, chefs coutumiers ou dirigeants usaient de pouvoirs relatifs à la sorcellerie. Dans les guerres de conquêtes ou les périodes de résistances le recours à la sorcellerie était inévitable. Selon Ibrahima Baba Kaké,

Nombre de guerriers se servaient du gris-gris, d'amulettes comme bouclier[s].
L'invulnérabilité de Soumangourou était due à ses gris-gris. Sonni Ali était un magicien. Les grands guerriers musulmans comme Hadji Omar, Samori ou Rabah recouraient souvent à ces pratiques.¹²

Cette citation de l'historien Ibrahima Baba Kaké explique davantage le recours évident des grandes figures africaines aux pratiques sorcellaires. Pour ces derniers, la sorcellerie a été d'un apport considérable. En outre, la possession de pouvoirs occultes faisait même partie des conditions à remplir pour accéder à la chefferie. De ce fait, dans *L'étrange destin de Wangrin*, Amadou Hampaté Bâ écrit : « *Brildji Mamadou Thiala n'était pas seulement un chef qui, en importance, venait immédiatement après Bana Griti, mais il était également un marabout très instruit* ¹³ ». Alors détenir des connaissances mystiques était une force pour les dirigeants et guerriers africains de l'époque. La force physique et l'intelligence ne suffisaient pas, il fallait être fort mystiquement. Cette volonté de représenter la place de l'imaginaire dans le passé, fait que les romanciers de la postmodernité comme Ahmadou Kourouma et Djibril Tamsir Niane ont presque versé dans le syncrétisme à travers les textes suivants. D'abord, nous avons ce texte tiré de *Soundjata ou l'épopée mandingue* dans lequel l'auteur exprime la puissance de la sorcellerie africaine. Ainsi, l'auteur décrit :

Il décrocha son arc du mur et la flèche fatale. Ce n'était pas une flèche de fers, c'était une flèche de bois avec au bout un ergot de coq blanc. L'ergot de coq était le Tana de Soumahoro, secret de Nana Triban avait su arracher au roi de Mosso.¹⁴

Cette description de la puissance des connaissances mystiques de Soumahoro nous fait penser à ce texte de Kourouma : *Les soleils des indépendances* à travers lequel il écrit :

Un génie est comme un homme et il existe pour tout individu un objet avec lequel on éteint la vie dans le corps, comme l'eau refroidit la braise ; cet objet

¹² Kaké Ibrahima Baba, *Combats pour l'histoire africaine*. Présence Africaine, Paris, 1982, p.210.

¹³ Bâ Amadou Hampaté, *L'étrange destin de Wangrin*. Paris, Editions 10/18, 1973 et 1992. p.144.

¹⁴ Niane Djibril Tamsir, *Soundjata ou l'épopée mandingue*. Paris, Présence africaine, 1960, p.117.

met fin à notre destin : c'est notre kala. (...). Savez-vous ce qu'était le kala de ce génie chasseur ? Le grain de crottin du chevrotain aquatique. Balla sur les quatre doigts de poudre entassée avait placé trois crottins de chevrotain aquatique .¹⁵

En outre, nous avons aussi ce texte extrait du roman, *En attendant le vote des bêtes sauvages* de Kourouma avec la description du pouvoir mystique du capitaine Koyaga. Ainsi, Kourouma écrit :

Le président, seul dans la rue, se dirige tranquillement vers l'ambassade. Koyaga accourt et, avant que le président atteigne la grille, il décoche de son arc une flèche de bambou agencé au bout d'un ergot de coq empoisonné. Les devins avaient révélé au chasseur que seule une flèche dotée d'un ergot empoisonné pouvait annihiler le blindage magique du super initié qu'était le président, pouvait rendre sa peau et sa chair pénétrables par du métal. La flèche se fixe dans l'épaule droite. Le président saigne et s'assied dans le sable. Koyaga fait signe aux soldats. Ils comprennent et reviennent, récupèrent leurs armes et les déchargent sur le malheureux ». Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*.¹⁶

Cela lui permettra de pouvoir se métamorphoser lors des conflits mais aussi d'entrer en relation directement avec les esprits. Les manifestations de la coutume sont les représentations idéales des traditions même si parmi les traditions et coutumes se trouvent des sujets tabous dont le fait d'en entendre parler affole certaines personnes. Malgré la différence qui existe entre les coutumes africaines, ces pays partagent en commun le recours à la sorcellerie en utilisant des éléments de la nature. Malgré cela, ces Africains éprouvent une peur énorme à l'égard de certains phénomènes naturels. Ainsi, la nature devient alors caricaturée comme apanage et lieu de résidence des esprits maléfiques.

Dans ce faisceau de croyances héritées d'une tradition omniprésente, l'intelligence devient captive, la volonté perd tout le sens de la créativité. Alors, l'individu devient inconscient. Ainsi, dans cette situation, il lui est facile d'accuser de sorcellerie un membre de sa propre famille ; ce qui favorise une certaine méfiance entre parents. En réalité, par le biais de la tradition et de la culture africaine, les peuples d'Afrique noire font appel à la puissance des esprits. De ce fait, la sorcellerie est devenue une pratique généralisée en Afrique soit on est accusé, soit on est l'accusateur. Une fois que l'intéressé est persuadé que son problème est lié à des phénomènes

¹⁵ Kourouma Ahmadou, 1970, p.126.

¹⁶ Kourouma Ahmadou, *En Attendant le vote des bêtes sauvages*. Paris, Edition du Seuil ,1998, p.94.

occultes ; ce dernier va immédiatement faire recours à des guérisseurs traditionnels ou devins pour en connaître l'origine et essayer d'y remédier. Dans *Ces ténèbres-là*, Bourama Basse exprime le besoin des peuples africains à aller consulter des sorciers. À travers cette trame narrative l'auteur écrit :

Kintar avait remarqué la froideur de son mari envers elle. Elle alla donc en catimini consulter un charlatan qui venait d'arriver et dont le talent de lire le passé et les mystères de l'avenir avait fait tache d'huile dans tout le Balantacounda et dans les contrées voisines. (CTL :37)

Alors, en Afrique subsaharienne, la consultation de personnes qui détiennent des pouvoirs mystiques fait partie des meilleures alternatives afin de mieux remédier à situation sociale, économique, politique ou culturelle. Malgré le phénomène de la mondialisation, les peuples d'Afrique subsaharienne font toujours recours à la sorcellerie. C'est une pratique traditionnelle qui leur est toujours utile. C'est ce qui explique les nombreuses fréquentations du commerçant qui aspire à devenir député dans *Les sorciers de Yolela*. L'auteur Cheikhou Diakité, très conscient des réalités socio-politiques qui marquent les sociétés africaines plus précisément sénégalaises n'a pas tardé à évoquer la place qu'occupent les croyances traditionnelles aux yeux des politiques africains. Pour justifier l'usage actuel des connaissances occultes africaines, l'auteur décrit toutes les préoccupations de certains politiciens dès l'annonce des élections.

A l'approche des élections, c'était un défilé ininterrompu de voitures rutilantes, que l'on pouvait remarquer assez loin de l'autel du féticheur. On comprenait bien que ces candidats à la recherche de gloire et à la richesse tenaient toujours à passer incognito. (LSY :119)

En effet, certains de ces politiques africains n'hésitent même pas à se montrer en public avec un accoutrement spécial sans oublier leurs gestuels accompagnés par des accessoires comme des queues de bêtes, des ceintures ou des bracelets mystiques, etc. D'ailleurs, dans *Mistiriijo, la mangeuse d'âmes*, l'aspect traditionnel de la sorcellerie africaine se fait remarquer à travers tout le récit. D'abord, il y a le recours aux connaissances occultes de Dodo pour soigner la maladie de Moussa, son style vestimentaire ainsi que sa façon de soigner. Sans oublier la réaction des membres de la famille concernant l'anomalie de Moussa. Cela justifie le fait que les croyances et pratiques sorcellaires font partie de l'héritage des pays d'Afrique subsaharienne où l'occultisme est représenté différemment. Par exemple dans certains Etats comme le Congo-Brazzaville, la RDC, le Cameroun, le Gabon, etc. ce sont les communautés bantoues sont celles qui sont plus distinguées dans les affaires de sorcellerie. Par ailleurs, cette tradition s'est bien

répandue dans le continent. En réalité, la présence des religions africaines n'est pas sans impact car ayant un rapport avec la sorcellerie avec les bois sacrés et la pratique de certains rites. Par ailleurs, il est intéressant de souligner que la sorcellerie, vu ses manifestations, est intrinsèquement liée à l'animisme.

2 - L'imaginaire animiste

Mukala Kadima-Nzuji et Sélom Komlan Gbanou définissent la religion comme étant considérée dans un caractère pluriel comme l'ensemble des croyances et des pratiques visant à rendre un culte à une force ou à un Être suprême en passant par la médiation du monde des ancêtres, des saints et des entités spirituelles garants de l'intégrité et de la vie des individus et de la communauté. Il est impossible de parler de sorcellerie sans toucher à l'animisme, cette religion des sociétés primitives mais qui demeure toujours présente surtout en Afrique subsaharienne.

Cependant, en Afrique noire, certaines croyances animistes sont considérées comme une sorte d'assurance qui garantit aux croyants une vie meilleure après la mort. L'histoire des peuples africains réside dans leurs traditions, leurs cultures à partir de représentations (l'habillement, le tatouage, le comportement, les accessoires, etc.). Les fétiches sont des outils qu'utilisent les populations africaines afin de se protéger mais aussi pour protéger leurs biens. C'est ce qui explique leur accrochage un peu partout dans les propriétés (devanture des maisons, dans les champs, dans les boutiques, dans les voitures, etc.).

En réalité, ces croyances sont consignées dans la mémoire collective. Ces pratiques africaines se constatent lors des funérailles. Dans certaines communautés africaines telles que les Ballantes et les Diolas du Sénégal, le cercueil mortuaire est surchargé de pagnes et d'outils de valeurs afin que le défunt puisse l'emporter pour les pères, mères, sœurs, etc. qui l'ont précédé à l'au-delà car, ces peuples croient à la vie après la mort. La nature des sacrifices de surcroît a une importance capitale pour l'accueil de l'âme du disparu. C'est ce qu'expliquent ces lignes extraites du roman de Bourama Basse :

On habille là le mort. C'est la coutume en général chez les animistes, [...] Les morts de la famille, prenez soin de lui. Père, Mère, vous qui m'écoutez, accueillez chaudement votre petit-fils, [...] Le jeune Lopy s'en était allé. Une vie nouvelle avait déjà commencé pour lui dans le Royaume des Ancêtres, [...] Huit mois plus tard, les grandes funérailles de Lopy étaient organisées dans le

même village et dans la même concession. Les dernières sépultures représentaient pour la société animiste un grand événement. (CTL :24-27)

En réalité, ces peuples d'Afriques subsaharienne croient à la vie après la mort mais aussi à la réincarnation. C'est pourquoi dans beaucoup de communautés, les membres proches d'un défunt sont obligés de faire des rites afin d'éviter la colère ou la vengeance de ce dernier. En parlant de la science de Dodo le féticheur, Djaili Amadou Amal évoque le mode de transmission des connaissances ancestrales en écrivant que : « *[Des] connaissances ancestrales se transmettent de génération en génération, lors d'une cérémonie d'initiation* » (MMA :11). Alors, en Afrique, l'existence des nombreuses cérémonies d'initiations est une parfaite illustration du poids que constitue la tradition et la religion animiste. En outre, certains aspects des traditions africaines comme l'initiation, les bois sacrés, etc. ne se pratiquent pas ouvertement d'où l'existence des sociétés secrètes. Le côté animiste des pratiques de sorcellerie apporte des justifications face à certaines pratiques incluses dans les affaires de sorcellerie. C'est l'exemple des pratiques sacrificielles dans *les Sorciers de Yolela*. Quant à Bourama Basse, il montre l'effet de résilience, de neutralité et de réserve qu'adoptent certaines personnes face à des situations bien données. Ainsi, l'attitude de Beycor en est une parfaite illustration. Malgré son inquiétude à l'égard du retour de son fils au village après une longue absence pour des études au Canada, elle n'a jamais pensé à interroger le sort de son fils ou à aller vers un marabout ou sorcier.

Selon ces communautés africaines, tout tourne autour de la nature, ces derniers ont toujours pratiqué l'écologie sacrée. Même certains mythes expliquent que le retard de développement en Afrique se justifie par l'abandon des croyances ancestrales. En Casamance, au sud du Sénégal, les cultes païens demeurent toujours dans les cérémonies d'initiation, de circoncision et tant d'autres. L'animisme tout comme la sorcellerie interpellent l'homme et relèvent de la métaphysique. Concernant les concepts de paradis et d'enfer, les peuples d'Afrique noire animistes ne s'en soucient pas tellement, car ils invoquent des arrières grands parents. Donc ce ne sont pas des concepts d'énergies ou de divinités totalement étrangères avec lesquelles ils n'ont aucun lien de parenté. Mais il est avéré que les pratiques de sorcellerie sont plus anciennes. Dans certains pays comme le Cameroun, le Congo, des festivités folkloriques se manifestent par les cérémonies de circoncision ou de bois sacré, les mariages, les funérailles etc., qui témoignent de la présence des religions animistes. Selon Webster Hubben,

chez les Bathonga, les Xosa, les Zulu, les Swazi et les tribus voisines, la majorité des praticiens prétendent se laisser guider et diriger immédiatement et en tout par les ancêtres.¹⁷

De toute façon, quiconque voulant œuvrer dans le cadre sorcellaire est appelé à se familiariser avec la nature mais aussi à bien s'ancrer dans les traditions africaines. C'est dans ce sens que nous mènent les propos d'Hubben Webster selon qui :

Ils [les pratiquants de l'occultisme africain] doivent ajouter à une acuité naturelle une certaine connaissance des phénomènes physiques, être rompus aux propriétés des plantes et aux mœurs des animaux, posséder la science et les traditions de leur communauté, connaître la nature humaine et le pouvoir de la suggestion, mettre astuce et audace au service de la duperie, enfin ce qui n'est pas le moins important, exceller dans la prestidigitation. La profession magique attire les plus ambitieux et les plus capables, qui y découvrent le chemin le plus sûr de la richesse, des privilèges et de l'influence. C'est la carrière naturelle des individus doués.¹⁸

Les impacts de l'animisme sur l'occultisme africain se constatent aussi dans les affaires de réincarnation ou de fantôme. De ce fait, les parents essaient de trouver dans le cercle de leurs progénitures, l'identité du défunt qui s'est réincarné (elle a les yeux de sa grand-mère ou bien il a le caractère de son homonyme, etc.) De surcroît, d'aucuns estiment que l'esprit du mort revient errer à sa demeure après l'enterrement. Selon Bourama Basse :

Les âmes sensibles et superstitieuses peinent quand s'abat le deuil sur le village. Les superstitieux peuvent rester des jours entiers sans fermer l'œil, car la psychose du fantôme, des ancêtres venus pour la circonstance rendre visite aux vivants, s'empare des cœurs et des consciences. Les pas d'un passant nocturne sont pris pour ceux du défunt. Le mort est craint, mais vénéré en même temps par l'animiste. (CTL : 13-14).

Le fait de vouloir trouver des réponses à toutes les questions que se posent les peuples africains augmente le degré de croyance en la sorcellerie mais aussi le nombre de superstitions. Après chaque rêve s'en suivent de nombreuses interprétations qui ne sont pas toutes acceptables. Même s'il y a parfois une part de réalité. Cet aspect nous renvoie au rêve qu'avait fait le fils du député dans *Les sorciers de Yolela*. Ainsi, à travers les lignes suivantes Cheikhou Diakité écrit :

¹⁷ Webster Hubben, *La magie dans les sociétés primitives*. Payot, 1952. p.53.

¹⁸ Ibidem, p.53.

Des questions affluèrent dans son cerveau. Comment avait-il bien pu se retrouver au beau milieu de cette antique cité égyptienne ? Pourquoi cette villa qu'il connaissait si bien ? Les questions s'entrechoquaient dans sa pauvre tête. Le jeune homme se retrouva comme par enchantement dans une chambre qui lui donnait l'impression du déjà vu : la chambre froide et intemporelle d'un hôpital. Où était-il réellement ? (LSY :46)

Toujours dans un état d'inconscience, le fils du commerçant s'est complètement perdu et il délirait. Dans le roman de Djaïli Amadou Amal, ce phénomène renvoie aussi aux délires de Moussa qui sont pris pour preuve de l'attaque sorcellaire de Goggo Aïssa. La romancière camerounaise a aussi bien vu lorsqu'elle a évoqué les marchandises que commercialisait Aïssatou Dona. Selon les habitants du village, c'est à travers ces friandises que la vieille femme accusée d'avoir mangé le cœur de Moussa mettait ses sortilèges. En effet, nous ne pouvons pas parler du rapport existant entre sorcellerie et traditions et cultures ancestrales sans voir sa relation avec les religions révélées telles que l'islam et le christianisme. D'après Dame Kane, « *cette pratique mystique qui réunit à la fois des éléments du Christianisme et de l'Animisme, était très fréquente dans les sociétés négro-africaines encore sous l'influence de la tradition* ¹⁹ ». Ce point de vue va rejoindre celui de Bernard Nantet : selon qui,

Aujourd'hui, beaucoup d'Africains sont Chrétiens ou Musulmans, en particulier dans les villes. Ils n'ont pas rejeté pour autant toutes les croyances de leurs ancêtres et n'ont pas oublié les règles de leur société. Depuis l'arrivée des Arabes, il y a 1000 ans, et des Européens il y a 500 ans, l'islam et le Christianisme ont fait leur apparition. L'Animisme, la religion traditionnelle, n'a pas disparu et les cérémonies sont encore nombreuses dans les villages.²⁰

Malgré l'impact de l'Islam et du Christianisme sur les croyances mystiques et ancestrales africaines, la sorcellerie s'impose et synchronise toutes les activités dans tous les domaines. Ainsi, dans *L'étrange destin de Wangrin*, Amadou Hampaté Bâ, par la voix du narrateur, interroge Wangrin : « *Quelle est ta religion ? Je n'en ai pas de bien définie, [...], En tant qu'interprète, je dois ménager tout le monde. Aussi suis-je autant à mon aise dans la mosquée que dans le bois sacré des villages animistes* ²¹ ». La réponse de Wangrin justifie le pourquoi en tant que Musulman, il détient un fétiche protecteur et fréquente des marabouts pour parvenir

¹⁹ Dame Kane. (2017), « Satire sociale dans sorcellerie à bout portant d'Achille Ngoye ». Sénégal, FRANCISCOLA revue Indonésienne de la langue et la littérature Française, 2(1) publié en juin 2017, [En ligne], consulté le 18/05/2019. URL : <https://ejournal.upi.edu/index.php/FRANCISCOLA/article/view/7528>

²⁰ Nantet Bernard, Au cœur de l'Afrique. Edition Milan 300, France, 2012.

²¹ Bâ Amadou Hampaté, *L'étrange destin de Wangrin*, Paris, Editions 10/18, 1973 et 1992, p.112.

à ses fins. Il est important de noter que, malgré l'influence des religions traditionnelles, les religions monothéistes (Islam et Christianisme) se sont prononcées sur la pratique de la sorcellerie par le biais des textes bibliques ou coraniques.

Il est très important de faire savoir aux fidèles musulmans que le Sihr fait partie des sept péchés destructeurs contre lesquels le prophète Mohammed (P S L) mettait en garde ses coreligionnaires. Donc il est bien dit que la sorcellerie, la cartomancie, la divination, et l'astrologie sont interdites en Islam car nul ne doit chercher secours ou d'autres divinités autres que le Tout-puissant. En réalité, la sorcellerie est même citée dans l'avant-dernière sourate du Coran (Sourate *Al Falaq*, L'Aube Naissante), ce qui pousse tout Musulman à chercher refuge contre une telle pratique : « *Je cherche protection auprès du Seigneur de l'aube naissante...contre le mal de celles qui souffrent sur les nœuds...* »²². Mais cela n'empêche nullement les adeptes du Coran de pratiquer cette science démoniaque entrelacée à l'animisme en faisant usage des textes saints. Pour Assouman Bamba,

Les Musulmans consolident ces pratiques animistes en convertissant les versets coraniques en amulettes ou autres [...] auxquels on accorde des pouvoirs insoupçonnés. Ce qui donne tout le sens de cette boutade caustique selon laquelle en Afrique il y a cinquante pour cent de Chrétiens, cinquante pour cent de Musulmans et cent pour cent d'Animistes.²³

Cette mixité que l'on constate entre l'Islam et les pratiques occultes africaines pousse certains auteurs africains à remettre en cause l'authenticité de l'Islam telle qu'elle est pratiquée en Afrique. Doublement influencées par le legs de leurs ancêtres africains et les apports de l'Islam, ces populations mènent une vie métissée et profitent des deux formes de croyances. Ces gens ont un train de vie qui bascule tantôt sur les croyances occultes tantôt sur la religion. En effet, nous constatons une greffe issue des deux entités, autrement dit, dans certaines situations, les Africains convoquent à la fois et les pratiques musulmanes et les pratiques occultes (dans les cérémonies de mariage, de deuil, de circoncision, de prière, etc. A ce sujet, Nouridine Diop, à travers cet extrait de son roman, *La dompteuse des esprits*, montre que :

²² Sourate (L'aube naissante dans le Coran).

²³ Assouman Bamba, « L'Afrique entre Dieu et dieux : le mouvement pendulaire de la foi », [En ligne], consulté le 25-01-2019. URL : http://www.codesria.org/IMG/pdf/Assouman_Bamba.pdf

²⁸ Maria Teixeira, « Sorcellerie et contre-sorcellerie : un réajustement permanent au monde », *Cahiers d'études africaines*, [En ligne], consulté le 10 décembre 2020. URL : <https://journals.openedition.org/etudesafricaines/9762>.

Cet engouement était incompréhensible dans un quartier où tout le monde était Musulman et où la religion interdisait ces pratiques païennes [...]. Elles combinaient animisme et Islam et profitaient des deux.²⁵

L'auteur de *La Dompteuse des esprits*, Nouridine Diop ne s'en arrête pas là ; il va même jusqu'à se poser la question suivante, « pourquoi la religion islamique n'arrive pas à extirper les populations africaines de leurs pratiques et croyances païennes ? ».²⁶ Or, résoudre cette question sera un grand problème au moment où ce sont les imams, dirigeants des mosquées et représentants de l'Islam qui la pratiquent. Nouridine Diop revient pour affirmer que :

Les histoires mystiques très souvent dans les mosquées [...], ce sont les imams eux-mêmes qui les invitent. Ces faits divers, scandaleux du point de vue de la religion, passent très souvent inaperçus, pire encore les gens en rient et oublient.²⁷

La nature dangereuse de la sorcellerie africaine fait que certains font des religions du Livre comme l'Islam un remède qui les protège contre les sortilèges. Or, pour la plupart de ces populations, la sorcellerie est un moyen pour répondre à l'injustice, à l'insécurité et à la pauvreté, etc. La science sorcellaire est aussi dangereuse et mystérieuse de telle sorte que ses utilisateurs ne parviennent plus à trouver sécurité auprès des guérisseurs ou féticheurs. Selon Maria Teixeira :

La conversion à l'Islam est surtout le fait des Manjaak originaires du royaume du Pelundo, [...] Parmi les personnes qui ont choisi de se convertir à l'une des religions du Livre, la prière est une manière de se protéger de la sorcellerie et de la mettre à distance. Ces personnes ne remettent pas en question l'existence de la sorcellerie, mais tentent plutôt de s'en préserver.²⁴

Certaines sourates du Coran visent à protéger et à préserver les fidèles musulmans contre toute forme de mal et contre les mauvais esprits. La religion islamique permet aux fidèles de s'éloigner de ces croyances diaboliques. Mais aussi de se purifier le cœur et de croire à un Dieu unique sans l'associer à d'autres pratiques découlant de l'imaginaire africain. En général, dans les pays d'Afrique subsaharienne, les ethnies ou les parties les plus islamisées sont celles qui redoutent le plus le recours à des pratiques de sorcellerie. Ainsi, Djaïli Amadou Amal par son roman *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes* nous montre à quel point les Peuls sont islamisés même si parfois cette communauté est confrontée à des cas d'accusations de sorcellerie. Pour Djaïli

²⁴ Maria Teixeira, op, cit., 2008.

Amadou Amal, la communauté peule est restée coincée entre la culture traditionnelle peule et la culture musulmane. Cependant, la romancière s'exprime par le biais d'un dialogue entre les membres de la famille de Moussa :

Djaourou Abdou, tu sais bien que je n'aime pas les accusations sans fondements et sans preuves. En tant que musulman, bien que n'ayant pas d'aussi larges connaissances islamiques que toi, je ne crois pas vraiment en ces histoires de mistiraaku. Même les érudits les plus éclairés n'arrivent pas à se départager sur la véracité de cette pratique. Mais nous les Peuls proclamons : « Dix personne ne doigtent[sic] pas un mensonge ». (MMA :32-33)

Mais, il est important de noter que malgré la reconnaissance des sorciers dans le Coran, la sorcellerie telle qu'elle se présente en Afrique subsaharienne est difficile à cerner. Nous notons une exagération notoire dans les affaires de sorcellerie. En Afrique subsaharienne, certaines personnes sont même prises pour des sorciers anthropophages qui se nourrissent de chair humaine. Alors que cela ne figure nulle part dans les écrits du Coran. C'est ce qui explique tous les problèmes socio-religieux notés dans les familles islamisées.

En parallèle, la religion chrétienne conçoit les pratiques de sorcellerie comme existantes mais sous un autre angle qui diffère de la façon dont les voient les Musulmans. D'après les co-auteurs Nzuji Mukala Kadima et Gbanou Sélom Komlan,

La réflexion sur la rencontre au XVe siècle entre les religions du terroir et les religions venues d'ailleurs dans la région d'Afrique centrale procède d'une démarche qui met à l'abri de deux écueils :le premier est celui qui consiste à croire que l'aventure missionnaire chrétienne européenne s'est effectuée dans des contrées « païennes » et dépourvues d'une religiosité particulièrement dynamique et significative pour les populations autochtones, et que la marche de ces sociétés autres vers la modernisation et la plénitude de la raison passait obligatoirement par leur « véritable christianisation». ²⁵

Pour ces co-auteurs, l'avènement du christianisme avait pour but de réguler les sociétés africaines par des modifications de ses traditions et ses pratiques culturelles comme la sorcellerie. Cette sorcellerie très synchronisée avec les croyances religieuses et ancestrales marque l'Afrique subsaharienne avec l'existence des sorciers de différentes natures.

²⁵ Nzuji Mukala Kadima et Gbanou Sélom Komlan, *L'Afrique au miroir des littératures, Des sciences de l'homme et de la société*. Paris, Harmattan, 2003, p.373.

3-Le sorcier

Le mot sorcier est défini par le dictionnaire La langue française comme étant : « *une personne à laquelle on attribue des pouvoirs surnaturels et en particulier la faculté d'opérer des maléfices avec l'aide du diable ou de forces malfaisantes*²⁶ ». De son étymologie, le mot sorcier vient du Latin « *sortarius* », qui vient du Latin « *sors* », qui veut dire celui qui jette un sort, ou qui dit le sort. Le sorcier, est une personne très influente dans la société africaine surtout dans les villages est dotée d'une puissance qui lui permet d'être en corrélation avec des génies ou des démons afin d'impacter sur son entourage. C'est d'ailleurs ce qu'essaie d'expliquer Rakotonirina Olivia Fenintsoa dans son mémoire à travers ce passage : « *C'est à ces « bons génies » que l'on voue un culte ou que l'on demande la protection contre les mauvais sorts. En face, il y a les mauvais esprits, certes à redouter mais qui sont présentés comme des éléments naturels de ce monde et acceptés comme tels*²⁷ ». Alors c'est ce qui explique leurs comportements particuliers ainsi que leurs accoutrements. Comme l'a si bien montré une des auteurs de notre corpus avec le personnage de Dodo. Ainsi, Djaïli Amadou Amal écrit :

Sur toutes ses articulations étaient attachés des multiples gris-gris. Rouges, marrons ou noirs, contenant des versets coraniques et des figures ésotériques, ou alors des herbes mystérieuses ; ces gris-gris étaient recouverts de peaux d'animaux, de plumes, ou même d'un simple tissu aux couleurs incertaines.
(MMA :11)

Nous allons présenter bien des catégories de sorciers et des hommes de force ; quelquefois il s'agira des figures « typiques » et quelquefois des gens avec des capacités magiques un peu plus cachées. Pour cela, nous nous appuierons sur beaucoup de critères différents par exemple leurs rôles, leurs appellations, etc. Mais l'appellation de sorcier ne se rapporte pas toujours à un groupe homogène. Il existe des sorciers mangeurs d'âmes. Cette typologie de sorcier « mange » l'âme de sa victime. Issu de lui-même, une sorte de double s'immisce dans la peau de sa victime et lui dérobe son âme. Dans ce sens le vocable « âme » a le sens de la vie. Cependant, ce genre de sorcier peut même ne pas savoir qu'il détient des pouvoirs nuisibles. Il est doté d'une force involontaire. En outre, il y a des sorciers guérisseurs tels que Dodo qui exerce une sorte de thérapie traditionnelle. Notons aussi qu'il est des croyances qui disent qu'il existe des sorciers cannibales. En effet, c'est cette incompréhension des pratiques sorcellaires africaines est un des

²⁶ <https://lalanguefrancaise.com>

²⁷ Rakotonirina Olivia Fenintsoa, op, cit., p.30.

facteurs qui fait qu'aujourd'hui beaucoup de confusions se constatent entre la sorcellerie africaine et la sorcellerie occidentale.

Chapitre II : L'amalgame entre la sorcellerie africaine et la sorcellerie occidentale

Dans ce chapitre, nous essayons de voir pourquoi appeler l'occultisme africain par le vocable « sorcellerie » alors qu'il y a une nette différence. Aujourd'hui, partout en Afrique subsaharienne, le mot sorcellerie est une traduction de notions africaines ayant souvent un sens beaucoup plus large. Cependant, la notion occidentale de la sorcellerie est maintenant employée par les Africains à une si grande échelle qu'il devient impossible d'en éviter l'usage. Selon Augé (1975), anthropologue français s'étant familiarisé avec la sorcellerie durant ses missions effectuées en Afrique de l'Ouest, la sorcellerie est :

Un ensemble de croyances structurées et partagées par une population donnée touchant à l'origine du malheur, de la maladie ou de la mort, et à l'ensemble des pratiques de détection, de thérapie et de sanctions qui correspondent à ces croyances.²⁸

Ainsi, cette définition de la sorcellerie montre à quel point ces pratiques africaines diffèrent de celles des Occidentaux malgré le fait qu'elles répondent toutes sous le même nom sorcellerie. En réalité, la sorcellerie regroupe un ensemble de mots exprimant des phénomènes divers, souvent inexplicables. Fortement influencée par l'histoire européenne et par conséquent péjorative, l'utilisation de ce terme est souvent inappropriée et peut être source de confusion. D'où toute l'importance de cette précision d'Olympe Bhêly Quenum : « *la crainte d'être traités de sauvages ou de non-civilisés, par quelques Européens, éloigne certains hommes de cette « élite » de secrets de nos pères qu'ils taxent eux aussi, de superstitions, [...] .Superstition, magie : ces mots n'existent pas dans notre vocabulaire de Nègre ; ils n'y ont même pas de synonymes*²⁹ ». Alors cet amalgame notée entre la sorcellerie africaine et la sorcellerie occidentale occasionne l'usage de certaines expressions qui dénotent le mal. Ainsi les populations africaines sont face à un problème de vocabulaire afin de parler de leurs connaissances mystiques ; ce qui laisse d'aucuns penser que l'usage du terme « sorcellerie » est péjoratif.

²⁸ Augé (1975) cité par Binta Fall in, Fall, Bineta (2018). « Sorcellerie et albinisme en Afrique subsaharienne », Mémoire. Montréal (Québec, Canada), Université du Québec à Montréal, Maîtrise en science politique, [En ligne], consulté le 06-01-2020, URL : <https://archipel.uqam.ca/12286/1/M15829.pdf>

²⁹ Quenum Olympe Bhêly, *L'initié*. Paris, Présence Africaine, 1979, p. 201-202.

1 - La sorcellerie terme péjoratif inventé par les Occidentaux

Purement occidental, le vocable sorcellerie est loin d'être le terme le mieux approprié pour signifier ou représenter les forces occultes ou énergies spéciales africaines. « Le terme lui-même est empreint d'une vision péjorative et méprisante, il vient des langues gréco-romaines et annule le sens premier auquel l'entendent les Africains ». ³⁶ Ainsi, Éric de Rosny, anthropologue français qui a longtemps vécu au Cameroun affirme, à l'occasion d'un colloque qui s'est tenu à Yaoundé, que :

Ils (ceux qui sont communément appelés sorciers en Afrique) sont les héritiers d'une antique manière de soigner le mal et la maladie, dont l'une des caractéristiques est justement de lutter contre la sorcellerie. Les appeler sorciers revient à faire un contresens sur leur identité. ³⁰

Alors, les mots « sorciers, sorcellerie, etc. » vu leurs sens et origines sont totalement différents des pratiques africaines. Cependant, « étymologiquement, le mot sorcier vient de « sourcier », désignant la faculté à trouver de l'eau non visible à la surface. Ensuite la seconde origine illustre que la sorcellerie est dérivée du mot sort ou sortilège, qui est un maléfice produit par un « lanceur de sorts ». En Allemagne, cela proviendrait du mot « *hexe* » qui est lui-même dérivé de l'ancien Allemand « *Hagazussa* », ce qui signifie « femme qui monte sur un balai ». C'est de là que provient l'image la plus populaire de la sorcière en train de voler sur son balai. En Espagne on parle de « *bruja* », dérivé du mot ibère « *bruixa* ». Et enfin au Royaume-Uni, cela se dit « *witchcraft* » qui est directement dérivé de l'ancien anglais « *wicca* » signifiant chaman masculin et « *wik* » chaman féminin.

En réalité, les peuples d'Afrique francophone, ne font pas appel à l'occultisme simplement pour nuire, mais aussi pour soigner, rétablir l'ordre social, etc. contrairement au sorcier qui n'est utile que pour faire le mal. C'est ce qui a poussé Éric de Rosny à parler de :

L'amalgame en langue française des deux personnages, le sorcier et son adversaire le nganga, alors partons de la lourde histoire du mot sorcier. Il évoque, en particulier la période sombre du XVe au XVIIe siècle en Europe, où le mot servit à désigner cette catégorie de personnes-femmes pour la plupart-qui incarnaient le mal, le démon, l'hérésie, et finissaient sur le bûcher. Or, les récits de cette époque ne mentionnent l'existence d'aucune fonction

³⁰ Éric de Rosny, « Justice et sorcellerie en Afrique », *Cairn info*, « Etudes », vol 9, 2005, p. 171 à 181, [Enligne], consulté le 27/05/2019. URL : <https://www.cairn.info/revue-etudes-2005-9-page-171.htm>

anti sorcière populaire [...] Le mot a gardé en français, jusqu'à nos jours, son sens univoque et péjoratif, englobant tout ce qui a trait à des pratiques occultes ou imaginaires.³¹

Donc le vocable sorcellerie tel qu'il s'emploie par les Africains ne désigne pas réellement leurs pratiques mystiques. En effet, il ne s'agit pas d'une incompréhension concernant la traduction linguistique mais plutôt d'un problème de fond comme le disait l'anthropologue Eric de Rosny : « Désigner les pratiques occultes africaines par le terme sorcellerie c'est comme prendre le gendarme pour le voleur ». Selon A. A. Mazrui et C. Wondji, « ce conflit de valeur et d'idéologies a créé chez les individus et les communautés un traumatisme qui a fait l'objet de plusieurs romans ».³² De ce fait, les romanciers africains, pour apporter plus de précision et d'éclaircissements sur ce phénomène de la sorcellerie, ne tardent pas à produire des œuvres dans lesquelles ils traiteront des manifestations de ce fléau. Cheikhou Diakité, évoque cette expression « Sory Bamba, sorcier pour les intimes » afin de montrer à quel point ses manipulations sont dangereuses pour les clients qui le fréquentent. C'est parce que son entourage est conscient de sa nature dangereuse qu'ils l'appellent « sorcier ». En effet, dans ces pays, même si la personne qu'on convoite exerce des pratiques louables, il n'est pas souhaitable de les (marabouts, guérisseurs ou féticheurs) appeler par le vocable sorcier. Ainsi, dans certains pays d'Afrique noire comme l'Angola, le Mozambique, et tant d'autres, la spiritualité est vue comme égale à la sorcellerie. Or, bien que proches, l'occultisme africain et les pratiques spirituelles africaines ont des points de divergences. Dès le 15^e siècle, au Congo, l'enseignement initiatique et le pouvoir qu'il confère commence à se diaboliser. Cependant les appellations de la sorcellerie diffèrent d'un pays à un autre.

2 - Diversité des désignations de la sorcellerie en Afrique

Au moment où certains Africains emploient le mot sorcier, d'autres utilisent des termes beaucoup plus authentiques traduisant le plus fidèlement possible les traditions occultes africaines. Ainsi, en Afrique noire, il existe certaines appellations qui ne figurent pas dans les dictionnaires de langue occidentale. On parle de « *Kindoki* » qui est d'abord un savoir lié à la pratique religieuse, participant à rétablir l'ordre social. Cette science d'origine congolaise s'y enseignait dans le passé d'où l'existence d'écoles initiatiques. Ce savoir permettait aux hommes

³¹ Éric de Rosny, op. Cit., 2005.

³² Mazrui A.A. et Wondji C., *Histoire générale de l'Afrique VIII. L'Afrique depuis 1935*, Présence Africaine /EDICEF /UNESCO, Paris, 1998. 639 p, p.326

d'améliorer leurs facultés spirituelles et intellectuelles. Aujourd'hui on parle même d'écoles d'initiation à la sorcellerie en Afrique du sud. Aussi, dans *Mistiriijo la mangeuse d'âmes* de Djâïli Amadou Amal, l'histoire racontée s'est déroulée dans une atmosphère typiquement peule.

C'est la raison pour laquelle la sorcellerie est nommée par le vocable « *mistiraaku* » ; ceux qui la pratiquent par les « *mistiri'en* » et le sorcier lui-même est appelé par divers noms : « *mistiriijo, Kaaramaajo, Deeraajo...* ». Cependant le Cameroun regorge de nganga aussi appelés par « guérisseur traditionnel » ou par « tradipraticien ». Ces derniers exercent une sorte de médecine traditionnelle locale différente de la médecine officielle.

En effet, la fréquence des usages maléfiques des savoirs mystiques africains suscite un grand trouble dans ce domaine. Pour éviter tout amalgame, il existe dans les langues africaines un vocabulaire spécifique correspondant à chaque pratique. D'après Kiatezua Luyaluka :

La confusion entretenue entre le mystère africain et la sorcellerie fait que dans la plupart des langues africaines, il y a deux mots pour désigner la sorcellerie. En réalité, l'un de ces deux mots, désigne le mystère et il a une nature ambivalente, car l'Africain en son moi profond sent que ce mot fait allusion à un concept positif. Et, à côté, on trouve un terme totalement négatif qui, en fait, désigne vraiment la sorcellerie.³³

Chez les *Bakôngos* du Congo, le « *Kindoki* » signifie mystère, et la sorcellerie est désignée par « *N'soki* ». Au Cameroun, chez les *Doualas*, « *Lemba* » signifie mystère et la sorcellerie est appelée « *Ewusu* ». Donc la différence qui existe entre ces termes purement africains démontre l'amalgame que l'on fait en considérant le travail des médecins –devins, des tradipraticiens, des marabouts... par ce que font les sorciers. C'est d'ailleurs ce qui justifie la détermination de l'Institut des Sciences Animiques (ISA)³⁴ à développer et vulgariser les travaux des guérisseurs traditionnels et à lutter contre la propagation de la sorcellerie en milieu africain. Cependant, l'aide qu'ils apportent aux communautés victimes d'attaques de sorcellerie n'est pas à négliger. Ces derniers sont même conviés à des procès afin d'apporter leur soutien à ces populations coincées dans l'ambiguïté et le doute. Donc il est très important de considérer ces guérisseurs

³³ Kiatezua Lubanzadio Luyaluka, « Vaincre la sorcellerie en Afrique, une étude de spiritualité en milieu Kongo », L'Harmattan, Paris ,2009, [En ligne], consulté le 19/12/2019. URL : <https://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=28990>

³⁴ L'institut des sciences animiques est un centre de recherche et d'initiation créé en 2008 par Dr Lubanzadio Luyaluka qui offre une nouvelle vision de l'afrocentricité et dont le champ d'intérêt est l'épistémologie et la spiritualité traditionnelle africaine.

et de les convier en cas de besoin d'où toute la pertinence de cette citation de Muchembled Robert dans laquelle il évoque l'importance des travaux de Georges Balandier :

L'importance du nganga, « prêtre, médecin, chirurgien, prêtresse » qui possède des secrets thérapeutiques, connaît les remèdes naturels et sait surtout les intégrer dans un rituel d'exclusion des forces obscures responsables du mal.³⁵

De surcroît, il est intéressant de savoir que les sorciers comme les tradipraticiens font appel à des forces occultes et à toute forme de magie pour parvenir à des résultats.

3 - Forte présence des forces occultes et de la magie noire, rouge ou blanche

Dans beaucoup de contrées africaines, le recours à des divinités ou à des forces supérieures à l'homme semble être une évidence. De ce fait, il est important de souligner que la sorcellerie a un domaine large et complexe ; dans la mesure où le sorcier ne travaille pas seul, il est toujours en relation avec des êtres supérieurs exerçant un pouvoir mystérieux afin que le sorcier puisse réussir ses sortilèges. C'est intéressant de savoir que ces êtres suprêmes ont leurs parts du gâteau après chaque activité réalisée par le sorcier. Dans certains cas, ce sont eux-mêmes qui dictent les directives comme le démontre Bourama Basse par ce passage :

Le génie peut désenvoûter [...] mais tu dois donner une laie de cinq ans au moins et un montant de cent cinquante mille francs CFA. La bête doit être sacrifiée ici, sur le fétiche que tu vois là. (CTL : 38).

Ce qui explique alors cette interrogation de l'auteur des *Sorciers de Yoléla* lorsqu'il disait :

Qu'allait-il encore lui exiger ? Après les coucheries avec les folles, les cervelles de chien à offrir à manger à ses militants, les bains rituels de riz et de riz, les prières nues, fesses tournées vers le levant, le cœur d'un albinos et encore...(LSY :164-165)

D'un autre côté, le sorcier fait appel à des connaissances personnelles ou populaires afin de mieux exercer son travail. Ce qui justifie le fait que le sorcier dont la famille de Moussa avait

³⁵ Muchembled Robert, « Sorcellerie culture populaire et christianisme au XVIe siècle, principalement en Flandre et en Artois », [En ligne], consulté le 03/02/2020. URL : <https://www.google.com/search?client=firefox-b-d&q=%C2%AB+Sorcellerie+culture+populaire+et+christianisme+au+XVIe+si%C3%A8cle>

appelé à une plante médicinale traditionnelle appelé « gaadal ». Ainsi, pour montrer l'assurance de Dodo face à sa méthode, la romancière évoque les phrases suivantes :

Ce gaadal comme on nomme vulgairement ici cette espèce de la flore, détient une place certaine dans la pharmacopée traditionnelle. C'est une plante géophyte très rare qu'on ne trouve que dans une certaine brousse, à une certaine période, près d'une certaine tanière, d'où ne survivent que certains animaux, expliqua-t-il fièrement à l'assemblée craintive et admirative. (MMA :12)

Mais, il arrive que certains sorciers abusent dans la prescription des sacrifices à faire, parfois en faisant du chantage aux clients en leur ordonnant de faire des sacrifices, en leur demandant de donner ces offrandes à des personnes qui exercent le maraboutage ou le fétichisme comme eux. Ainsi, ce monde mystique est caractérisé par l'existence des djinns ou génies qui vont intercepter des discussions afin de prévenir leurs disciples sur terre. Comme le rapporte le narrateur du roman de Cheikhou Diakité :

Si les hommes se sont liés aux djinns et aux forces obscures, c'était pour la satisfaction de leurs divers besoins et la connaissance de l'avenir, une situation qui reste intimement liée à la condition de mortel. Le vieil homme était un sorcier. La sorcellerie est un ensemble de pratiques occultes qui permettent d'interagir sur les esprits et les choses. Elle est trop souvent source de désordre. Le sorcier est détenteur de pouvoirs mystiques dont les pratiques sont sous-tendues par des sacrifices ou des rituels sombres de différentes natures. (LSY : 36)

Alors, dans les pratiques occultes africaines, il est important de connaître les façons de rechercher les différentes recettes à base d'herbe qui doivent constituer un traitement. Par exemple, il y a des remèdes naturels qui soignent les morsures de serpents ou de certains animaux sauvages. La puissance mystique des peuples africains est assurée à la fois par l'apport des êtres invisibles (les génies, les ancêtres, les démons, etc.), aux secrets de plantes et espèces d'herbes et à la symbiose de certains textes tirés des Livres religieux.

Par ailleurs, dans *Ces ténèbres-là*, l'auteur évoque l'arsenal mystique de Farang lorsqu'il était en guerre contre les Viêt-Minh. L'auteur disait que ce dernier avait survécu aux combats grâce à ses gris-gris et que son ami Kéba Cissé avait succombé, car il avait fait une bourde en oubliant les siens. En réalité, il faut noter que les esprits invisibles ont toujours une influence dans la bonne marche de certains gris-gris. Ainsi, il ne suffit pas tout simplement de les mettre, cela nécessite des incantations à faire. Le port de gris-gris nécessite aussi un entretien ; par

exemple :il ne faut pas entrer avec dans les toilettes avec, il ne faut pas avoir d'intimité avec son épouse tout en les ayant sur soi, etc. En outre, de la même façon que les gris-gris aident à se protéger, à se soigner, ces parures mystiques africaines aident les sorciers à mieux entrer en relation avec les esprits. Cependant, en faisant la description physique de Dodo, Djaïli Amadou Amal écrit :

Sur toutes ses articulations étaient attachés des multiples gris-gris. Rouges, marrons ou noirs, contenant des versets coraniques et des figures ésotériques, ou alors des herbes mystérieuses ; ces gris-gris étaient recouverts de peaux d'animaux, de plumes, ou même d'un simple tissu aux couleurs incertaines.
(MMA :11)

En effet, la pratique des religions monothéistes (Islam, Christianisme...) s'associe à certaines us et coutumes propres à l'animisme. Malgré le choix porté sur ces religions révélées, les Africains ont tendance à y mêler des pratiques ou rites contraires aux recommandations de la foi chrétienne ou musulmane. Ainsi, la croyance en des forces occultes a un rapport avec les ancêtres, les morts, les puissances démoniaques, les djinns, etc. De ce fait, cela accentue l'occultisme. Cependant, ces pratiques sont directement liées à la magie qui existe sous différentes formes. Selon Jean Dubuis, il existe différentes formes de magies ; la magie naturelle, la magie artificielle qui inclut la magie cérémonielle et la magie dite « noire ». Quant à la magie blanche, elle peut être naturelle ou artificielle. Par l'utilisation de ces formes de magies l'homme parvient à avoir une maîtrise sur l'ordre naturel. Voilà pourquoi les co-auteurs Mamadou Ablaye Ndiaye et Alpha Amadou Sy attestent que :

Dans cette même configuration théorique s'inscrit la magie dont la différence avec le mythe se manifeste dans son articulation entre ces deux aspects apparemment antinomiques : idée de soumission et de transformation. Soumission dans la mesure où le monde est géré par des forces occultes qui ordonnent tout le phénomène, [...] des forces occultes qui actionnent le monde invisible permet d'anticiper sur les événements en rompant d'avec le stoïcisme.³⁶

En outre, selon ces co-auteurs, cet esprit de la magie transparait dans cette définition devenue classique d'A-Lalande : « *L'art d'agir sur la nature et d'obtenir, au moyen de formules ou de rites, plus ou moins secrets, des résultats contraires à ses lois* ».

³⁶ Ndiaye Mamadou Ablaye, Sy Alpha Amadou, *L'Afrique face au défi de la modernité*. Dakar, 2006, p .40.

De ce fait, la magie est un aspect qui va de pair avec la sorcellerie. Ainsi, contrairement à la religion, la magie est caractérisée par son statut d'immanence et ses forces impersonnelles. Xavier Garnier affirme que : « *Cette magie se place entre le récit, le monde visible et le monde invisible* ³⁷ ».

En effet, l'homme a toujours été animé par le désir d'apporter des changements sur sa destinée ou même celle de ses semblables. Cependant, les trois formes de magies les mieux utilisées sont la magie blanche, la magie rouge et celle appelée la magie noire. La magie noire est destinée à une utilisation positive ou préventive. Cette forme de magie est aussi utilisée pour la quête d'argent, de travail, ou même pour des rituels de désenvoûtements. Pour parvenir à leur fin, les guérisseurs font souvent appel à ces quatre éléments de la nature : terre, eau, air et le feu pour parvenir à des résultats satisfaisants.

En outre, à côté de la magie blanche il y a la magie rouge qui concerne souvent le cadre de l'amour ou même de la sexualité. Quant à la magie noire, elle est l'arme des sorciers à cause de sa nature destructrice. Des sorciers ou guérisseurs font appel à des forces démoniaques ou à des djinns pour attiser les sortilèges. Ainsi, la sorcellerie occupe une place de choix en Afrique noire. Dans cette lancée, on parle de l'univers de la sorcellerie en Afrique noire.

³⁷ Blanchy ; op.cit.,2001.

Chapitre III : L'univers de la sorcellerie en Afrique noire

En Afrique noire, la sorcellerie est une réalité sociale et culturelle bien ancrée avec des rites sorcellaires qui s'invitent partout dans les sociétés urbaines et rurales. Par exemple, même dans des compétitions, la sorcellerie africaine trouve sa place. D'où cette citation d'Amadou Koné : « Ils savaient qu'il ne suffisait pas d'être fort et courageux car dans ce concours la sorcellerie avait son mot à dire ». ³⁸ Parfois invisible, la sorcellerie accompagne toutes les activités et se prépare dans certains cas à l'avance. Vu la manière dont elle est pratiquée, la sorcellerie africaine est comme une religion. C'est un mode de vie regroupant toutes les tranches d'âges dans lequel chaque événement malheureux habituel ou inhabituel a des explications et des solutions. Cependant, cette sorcellerie, tant prisée, a des caractéristiques qui lui sont propres telles que la spiritualité, l'envoûtement, le monde invisible.

1 - Spiritualité, envoûtement, monde invisible

La spiritualité, l'envoûtement, le monde invisible font partie du champ lexical de la sorcellerie. Cependant quand on parle de sorcellerie, on évoque forcément le monde de la magie or l'usage de la magie blanche, rouge ou noire nécessite une totale adhésion de l'âme de celui ou de celle qui la pratique. Leurs âmes doivent être en corrélation avec les esprits afin d'aboutir à des résultats satisfaisants. De ce fait, tout usager de la magie devra avant tout avoir foi en ces pratiques. Ainsi, selon Jessica de Casablanca :

Tous les procédés magiques sont basés sur la foi, car tout ce qui est sur le plan naturel peut être changé par le pouvoir spirituel de la foi [...] L'homme a du magnétisme en lui-même et que, sans celui-ci, il ne pourrait pas exister [...] Ce magnétisme, ajoute-t-il, est nourri et influencé par les vibrations émanant des astres [...] L'homme peut donc en émettre et en recevoir de bonnes et de mauvaises. ³⁹

C'est ce qui justifie toute l'importance accordée à la spiritualité. Selon Henry Gravrand,

La sorcellerie en Afrique est à la fois topique et utopique. Elle est topique dans ses manifestations, ses processus et toutes ses implications. L'administration et la justice savent par expérience les temps, les lieux les plus touchés par cette réalité sociale et les milieux les plus souvent concernés, [...] Elle est utopique

³⁸ Koné Amadou, 1997, p.51.

³⁹ Jessica de Casablanca, « Envoûtement et magie en Afrique du Nord », [En ligne], consulté le 17-06-2021. URL : <https://www.ebooksoterique.com/Extraits/Extrait-JessicaEnvoutAfric.pdf>

également dans son déroulement, car elle prétend se déployer dans le dédoublement des personnes et dans la dimension invisible.⁴⁰

C'est d'ailleurs ce qui pousse le théologien ivoirien, le Père Jean Sinsin Bayo à soutenir, à l'occasion du colloque sur la sorcellerie organisée en 2019 par l'institut catholique mission d'Abidjan (ICMA), que si la sorcellerie est omniprésente dans nos préoccupations, c'est parce que notre relation avec Dieu est impersonnelle.

Elle ne nous donne pas confiance en nous-même et ne nous procure pas une sécurité morale, psychologique, existentielle, présente et eschatologique. Vu les nombreuses difficultés qui constituent des gangrènes pour ces peuples africains, la sorcellerie est un recours plus ou moins bénéfique à ces derniers. Selon ces peuples, la nature occupe une place primordiale dans leur quotidien, c'est la raison pour laquelle cette spiritualité africaine est marquée par le naturel d'où l'existence des totems. De ce fait, le totémisme c'est la relation métaphysique qui existe entre les animaux, les plantes, les objets et un clan patrilinéaire ou matrilinéaire représentant un ancêtre mythique. Selon cette croyance, on ne doit pas vendre ni consommer son totem.

En plus, il est considéré comme inceste toute union de deux personnes ayant le même totem. Les peuples africains bien ancrés dans les traditions désapprouvent les livres sacrés comme le Coran et la Bible qu'ils prennent comme justificatifs de l'invasion des Occidentaux et des Arabes.

En effet, ces peuples africains croient en un Dieu unique, créateur de la terre et des cieux. Mais les noms de ce Dieu unique diffèrent d'une ethnie à une autre. Chez les Bantous, Dieu porte le nom de la terre dans la mesure où, c'est la terre elle-même qui, par sa fertilité, leur est profitable. Chez les Peuls, on l'appelle « *Géno* ». Mais, malgré cela, ils choisissent dans la hiérarchie des Anciens différents dieux qu'ils adorent et vénèrent. Ainsi, la pratique des croyances mystiques africaines rapproche davantage ces populations africaines du patrimoine culturel et traditionnel laissé par les Anciens.

Cependant, il est très important de savoir qu'il y a tout un processus à poursuivre pour accomplir des rituels afin d'entrer en relation avec les esprits ou forces mystiques. Ainsi, selon les Africains, les hommes ont été créés avec des êtres qui leur sont semblables : ce sont les djinns. Ces derniers ne sont pas visibles par tout le monde mais on ne peut nier leur existence. De même que les Ancêtres, qui à travers leurs mânes continuent d'avoir des relations avec leurs

⁴⁰ Gravrand Henry, *Civilisation Sérére Tome II Pangol*. Dakar, 2016. p.554.

progénitures. Ces derniers sont représentés à travers des arbres ou des lieux sacrés. Ainsi, par le biais des chants, les Africains expriment leurs spiritualités. Ce qui justifie l'entonnement de certains chants traditionnels au contenu masqué par des codes linguistiques. D'après A.M. Zacharie Igirukwayo :

Si la spiritualité est dialogue et communion, elle s'exprime de manière privilégiée dans la prière, de l'entrée dans la spiritualité africaine. Médéwalé-Jacob Agossou l'a décrite dans une synthèse concise en ces termes : la prière est essentiellement l'expression d'une expérience de « communion-Vivante » : avec Dieu comme présence déterminée non déterminée, avec les ancêtres comme médiateurs, avec les forces telluriques comme signes et symboles de l'Innommable Nommé, être suprême, Dieu, etc.⁵⁰

Par ailleurs, les jeteurs de sorts entrent en corrélation avec les mânes des ancêtres et les djinns pour parvenir à leurs fins. Cependant, une dispute peut faire objet d'un envoûtement. Les litiges d'ordre terrien peuvent aussi pousser à solliciter la puissance de l'invisible et tant d'autres exemples. De ce fait, par l'emploi de la magie, ces derniers provoquent des malaises graves chez leurs victimes. Mais il est bon de savoir que les sorciers peuvent œuvrer pour le Bien comme pour le Mal. Ce qui démontre la place prépondérante qu'occupe la métaphysique dans les pratiques de sorcellerie. Aussi, il est important de voir la façon dont la temporalité est évoquée dans les romans traitant de la sorcellerie.

2 - L'emploi de la temporalité de la nuit

Dès l'incipit du roman, *Les sorciers de Yolela*, l'auteur nous parle de « nuit noire » ; l'emploi de ce groupe nominal est assez significatif car, comme toute activité, la pratique de sorcellerie a une temporalité bien déterminée : la nuit. C'est l'heure des sabbats durant lesquels agissent des jeteurs de sorts armés de maléfices. Ainsi, Cheikhou Diakité a bien compris comment fonctionne le monde de la sorcellerie, ses manifestations, etc. Son roman *Les sorciers de Yolela* nous renseigne sur la sorcellerie contemporaine au Sénégal. A la lecture de son roman, la représentation du cadre spatio-temporel démontre que les actes de sorcellerie se déroulent le plus souvent dans la nuit. D'où l'emploi successif du vocable nuit dans les débuts des chapitres 3,4 et 5. En outre, la répétition des locutions nominales telles que : « nuit funeste, nuit sombre, nuit noire ⁵¹ » (LSY : 23) décrit la longévité mais aussi l'importance de la nuit dans la sorcellerie africaine. Même, la romancière Fatou Diome en parle dans son roman *Les veilleurs de Sangomar* lorsqu'elle disait que « Dès le crépuscule, les vivants évitent les sorties

*inutiles ou se faufilent et murmurent, prudents*⁴¹ » A cette heure, les sorciers rompent avec les activités journalières et entrent dans un monde spécifique dont les profanes ignorent même l'existence. C'est aussi l'heure des djinns. Dans le même sillage, l'auteur Bourama Basse, pour montrer à quel point les nuits sont mystérieuses pour les villageois, évoque souvent dans son roman *Ces Ténèbres-là* les périodes de clair de lune ; période durant laquelle règne une ambiance de joie et de fête dans les villages. Ainsi, Bourama Basse souligne que :

La brise qui soufflait était favorable aux loisirs, aux activités nocturnes. Mais les habitants seraient obligés de se coucher plus tôt que d'habitude, [...] De plus, ce n'était pas le clair de lune cette nuit-là. Des êtres nocturnes arriveront d'en haut, d'en bas. Ils prendront des formes ordinaires ou se transformeront en des êtres étranges. Ils envahiront les routes, les logis, assiègeront les consciences. Les soirs sans Lune ne relaxent point du tout. L'armée de superstitions, de croyances terrifiantes fait irruption dans les esprits. Une foule de cauchemars, à la manière des tourbillons sur une terre sablonneuse jonchée de feuilles de tous genres, trouble le sommeil des enfants d'Adam. (CTL: 74)

Dans les villages africains, beaucoup de festivités se font en période de clair de lune. Cela peut s'expliquer d'une part par le manque d'éclairage en ces lieux comme le dénonce Bourama Basse dans son livre. D'autre part, l'absence de la clair lune peut semer la terreur dans la mesure où l'obscurité est synonyme de l'envahissement des forces obscures qui vont en profiter pour faire des ravages au sein des populations. C'est la raison pour laquelle il fait partie de la culture africaine de demander aux enfants de regagner leurs foyers en mi-journée ou à l'heure du crépuscule car c'est en ce moment même que les esprits et les djinns envahissent les rues. Cette place qu'occupe l'heure de la nuit dans les affaires occulte africaines se constate aussi dans le roman du Congolais Alain Mabanckou, *Mémoires de porc-épic* lorsqu'il disait : « *Je(le porc-épic) ne rejoignais cet homme que tard dans la nuit lorsque je devais exécuter les missions précises qu'il me confiait*⁴² ». L'assertion de cet auteur démontre l'idée que les pratiques sorcellaires se répandent une fois la tombée de la nuit. En effet, une même personne peut avoir deux statuts différents : être une personne ordinaire le jour et être sorcier la nuit. Mabanckou en parle à travers le passage suivant : « *Mon cher Baobab, [...] j'étais convaincu que je pouvais mener une double vie, vivre une vie la nuit, une autre le jour*⁴³ ». Cependant, la nuit est l'heure

⁴¹ Diome Fatou, *Les veilleurs de Sangomar*. Paris, Editions Albins Michel, 2019.p14.

⁴² Mabanckou Alain, *Mémoires de Porc-épic*. Paris, Editions du Seuil,2006, p.7.

⁴³ Ibidem, p.38.

durant laquelle opèrent les sorciers. C'est ce qui explique le fait que l'utilisation du champ lexical de la nuit est omniprésente (pénombre, obscurité, crépuscule, etc.).

Ainsi, la peur que suscite la tombée de la nuit ne s'interprète pas de la même manière. En réalité, dans les villages africains, la nuit est considérée comme le temps durant lequel agissent les sorciers et les mauvais esprits alors que dans les villes, les gens n'ont peur de la nuit qu'à cause des agressions, des voleurs, des accidents, etc. Rappelons-nous que l'agression du jeune albinos Xonxé dans *Les sorciers de Yolela* s'est passée dans la nuit au moment où les enfants de la rue dormaient un peu partout dans le marché. L'accident de Sept, le fils du commerçant de Yolela, est survenu dans la nuit. En effet, dans l'occultisme africain, la nuit est considérée comme une marque de mauvais augure. La fréquence de la couleur noire sur les couvertures des romans traitant de la sorcellerie ou de l'occultisme africain démontre aussi la nature mystérieuse et dangereuse de ces pratiques. Beaucoup de pratiques de sorcellerie se font en privées ou en cachette, d'où l'existence des sociétés secrètes. La temporalité dans le cadre sorcellerie africain ne se limite pas seulement à l'évocation de la nuit comme heure de travail des sorciers mais il y a aussi la façon dont les récits de sorcellerie sont racontés. Djaïli Amadou Amal, pour montrer l'importance de la nuit aux yeux des sorciers et des superstitions africaines n'a pas hésité à évoquer la scène de la maladie de Moussa à l'intérieure de la nuit : « La mère assise à même le sol dans un coin de la chambre obscure, [...] ». (MMA : 9)

Cependant la nuit est un moment durant lequel une quelconque personne malade ou pas peut faire des rêves ou cauchemars pouvant causer des accusations de sorcellerie. De ce fait, les peuples d'Afrique subsaharienne cherchent chaque fois à justifier leurs rêves par la sorcellerie. Malheur à celui ou à celle qu'on a cité par inadvertance dans un rêve ou dans un délire. De plus, cette obscurité où cette période de la nuit utilisée parlant de la sorcellerie peut s'expliquer par le mystère dans la mesure où les peuples africains ne peuvent pas jusqu'à présent donner des justifications valables à ces pratiques qui restent et demeurent des tabous. Pour Djaïli Amadou Amal, il est vraiment inacceptable de croire à certaines pratiques. L'auteure met l'accent sur l'incompréhension même du phénomène. Ainsi, la romancière camerounaise se demande :

Comment peut-on manger à distance le cœur d'une autre personne ? Ça, je n'en sais rien. Je ne suis pas une *mistiriijo*. Mais alors pourquoi y crois-tu ? Parce que « Je me suis réveillée et je l'ai trouvé ». Admettons ! Mais Goggo Aïssa serait la *mistiriijo* ? Dini, ne te pose pas trop de questions sinon tu risques des problèmes. Certains mystères restent obscurs. Vouloir en savoir trop sur le *mistiraaku* ne t'attirera que des ennuis. (MMA : 107-108)

Le mystère qui tourne autour de la sorcellerie ne peut se dévoiler que lorsque les Africains acceptent de s'interroger sur le sujet, de donner des réponses acceptables afin d'apaiser la société africaine du fardeau qu'est la sorcellerie. Comme le pense Antoine Corr ea, protagoniste du roman de Bourama Basse, les affaires de sorcellerie sont plus accentuées dans les villages. Milieu où les populations sont toujours renfermées dans l'obscurantisme aggravé par le manque d'électricité. La terreur qui s'abat sur les villageois à l'absence du clair de lune ne se constate pas dans les villes où les activit es se poursuivent jusqu'à tard dans la nuit. Donc l'éclairage public est un réel facteur d'élargissement des superstitions dans les zones rurales. En somme, outre ses caractéristiques, la sorcellerie africaine est innée chez certains et héritée ou transmise chez d'autres.

3 - La sorcellerie, une capacité innée ou transmise par initiation

Pour de nombreuses populations, le sorcier est un être humain en apparence semblable aux autres mais secrètement doté de pouvoirs extra humains. Ainsi, ces pouvoirs qui font la spécificité du sorcier sont parfois innés. Autrement dit, qu'ils sont nés avec. Cependant, une personne issue d'une mère sorcière ou d'un père sorcier a une influence sur ses proches mais à son insu. C'est ce qu'a voulu montrer Dj ili Amadou Amal en évoquant le personnage de Dodo dans *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes*. Cette personne mystique dotée de savoir qui lui a permis de démystifier Goggo Aïssa est une sorcière qui n'a jamais été initiée. La sorcellerie dont on accuse Goggo Aïssa serait-elle innée ? Dj ili Amadou Amal par la voix de son narrateur s'interroge :

Goggo Aïssa a mangé Moussa ? La Goggo Aïssa qu'on connaît si bien ? La Goggo Aïssa du quartier ? La Goggo Aïssa qui paraît si innocente ? Notre Goggo Aïssa ? Questionna étonné un enfant intrépide, [...] Bien sûr que c'est une Mistirijjo. Tous les signes le confirmaient. (MMA: 14)

En réalité, cette forme de sorcellerie est consciente et involontaire car, la personne frappée par cette sorte de sorcellerie est victime de sa propre nature. En outre, ce sont les contresorciers ou guérisseurs traditionnels qui, à travers les différentes techniques divinatoires, parviennent à détecter ces types de sorciers et indiquent les moyens de réduire l'infortune. Par contre, pour d'autres, la sorcellerie résulte de la mauvaise foi d'un individu ou d'un groupe qui va vers des spécialistes de l'initiation en matière de pratiques occultes africaines. C'est donc une déviance volontaire de la part de ces derniers : elle est acquise auprès d'un sorcier expérimenté et est caractérisée par la maîtrise des vertus de certains objets naturels, leur

transformation en un pouvoir maléfique et son usage par un sorcier ou par un groupuscule de sorciers contre des victimes choisies dans leurs propres lignages ou dans leurs familles. Selon l'écrivaine ivoirienne Régina Yaou, les attaques des sorciers se font le plus souvent dans leurs familles, leurs maisons respectives. C'est la raison pour laquelle la mère d'Anka n'a jamais accepté qu'Anka lui bâtisse une maison en dur au village. C'est ce que la romancière tente de démontrer par ce passage :

Mon fils, protesta la mère, alarmée ; tu es bien trop jeune pour faire construire une maison ! Et surtout pas pour nous deux ! Attention à l'œil des sorciers [...], Tous les sorciers de ton clan parent maternels et paternels confondus sont sur ton âme. ⁴⁴

En effet, la sorcellerie peut faire obstacle au développement économique et social de ces communautés africaines. Des jeunes émigrent un peu partout dans le monde, pour améliorer les conditions de vie de leur famille, mais aussi pour investir dans leurs pays. Mais ce que nous remarquons au Sénégal, surtout c'est que ces jeunes ont la phobie des sortilèges. Ce qui pousse certains d'entre eux à investir dans l'anonymat. Ainsi, comme le définit Lobna Mestaouri :

Dans les sociétés africaines, l'initiation est une réalité dont l'importance tient au rôle qu'elle assume dans le passage d'un âge à un autre, de l'insouciance juvénile à la maturité et à la responsabilité de l'âge adulte, [...]. L'initiation s'articule autour de rites de passage qui sanctionnent, pour les jeunes initiés, le droit d'exercer de nouveaux rôles dans la société, [...].⁴⁵

Cependant, dans ces pays africains l'initiation à la sorcellerie s'opère de deux manières. Elle peut être arbitraire. Ainsi l'initiateur ne se soucie même pas du consentement ou non de son élu. Ils [les parents initiateurs] profitent de l'ignorance de ce dernier en mettant dans sa nourriture des portions initiatiques. Ainsi, ce passage tiré du roman de Mutt-Lon le démontre clairement : « *Dodo avait déjà ingurgité ses neuf décoctions et était prêt pour sa première sortie nocturne* ⁴⁶ ». En outre, ces initiations sont le plus souvent dirigées par des parents proches à la recherche d'une relève. Dans *Mémoires de Porc-épic*, Mabanckou évoque l'initiation du jeune Kibandi avec un breuvage que lui avait donné son père. L'auteur le démontre en ces

⁴⁴ Yaou Régina, *Aihui Anka défi aux sorciers*. Abidjan, Nouvelles éditions ivoiriennes, 1999, p.13.

⁴⁵ Lobna Mestaouri, *Tradition orale et esthétique romanesque : aux sources de l'imaginaire de Kourouma*. Paris, L'Harmattan, 2012, 330p, p. 282.

⁴⁶ Mutt-Lon, 2017, p. 53.

termes : « Elle (l'initiation) s'opère au cours de la dixième année du gamin encore faut-il parvenir à lui faire avaler le breuvage initiatique appelé le mayanvumbi ⁴⁷ ».

En revanche, nous comprenons à travers ce passage du roman de Mutt-Lon que la transmission par initiation est plus facile lorsqu'il s'agit de deux personnes de même sexe : « Je fus choisie et initiée à l'âge de douze ans par l'une de mes tantes paternelles qui en son temps était la vraie cheftaine de son village ⁴⁸ ». Alors s'il s'agit d'un garçon c'est le père ou le grand-père qui se charge de l'initiation. Si c'est une fille, c'est à la mère ou la grand-mère de s'en charger. Ainsi, les coauteurs Mukala Kadima-Nzuji et Sélom Komlan Gbanou soutiennent que les individus accèdent aux mystères du *Lemba* après une initiation qui ne peut se faire qu'avec les parents (père, oncle ou cousin) de la seule lignée paternelle. Dans la plupart des pays africains, l'acquisition de la science sorcellaire n'est donc pas innée : elle relève bel et bien d'un apprentissage. L'initiation à la sorcellerie peut aussi résulter d'une demande d'une personne souhaitant accéder au mystère africain. D'ailleurs Olympe Bhély Quenum en parle dans son premier roman, *L'initié* : « Des Européens s'initient aux puissances des ombres⁴⁹ ». La petite Côte sénégalaise est envahie par des bailleurs européens qui ont investi dans le domaine de l'hôtellerie. De ce fait, cette partie du pays abritait beaucoup de bois sacré (sièges des pangols). Ainsi, ces Européens pour mener à bien leurs activités touristiques sans causer la colère des esprits, sont obligés de participer à des rites afin d'être acceptés par les esprits protecteurs des lieux. En outre, ces derniers finissent par se familiariser avec ces pratiques et de renouveler leurs visites.

Cependant, le désir de se venger d'une personne ou d'une famille peut être un facteur d'adhésion dans le monde de la sorcellerie. Mais, il est aussi bon de savoir que la sorcellerie en Afrique noire est très diversifiée. En Afrique subsaharienne, nous entendons parler de l'existence d'une diversité de sorciers : ceux qualifiés de sorciers mangeurs d'âmes, les sorciers cannibales, les sorciers qui ne sont attirés que par les enfants, etc. Alors des sociétés initiatiques secrètes ont été mises en place un peu partout dans les pays africains afin d'assister des personnes souhaitant connaître les secrets des sorts. Le sorcier est un homme ou une femme ayant un statut connu (menuisier, commerçante, ménagère, etc.) ce genre de sorcier évolue normalement dans la société sans aucune suspicion. A côté de ces sorciers (inconscients de leur nature ou ceux qui sont issus d'une initiation) viennent les sorciers charlatans qui ne sont

⁴⁷ Mabanckou Alain, 2006, p.10.

⁴⁸ Mutt-Lon, 2017, p. 29.

⁴⁹ Quenum Olympe Bhély, 1979, p.210.

intéressés que par le gain. Les appeler même sorciers semble être une erreur. Ces derniers passent de village en village ou de campagne en ville afin de se faire fortune en se faisant passer pour des sorciers ou guérisseurs de renom. Ce type de sorcier ressemble à celui qu'évoque Bourama Basse dans ce passage :

Kintar avait remarqué la froideur de son mari envers elle. Elle alla en catimini consulter un charlatan qui venait d'arriver et dont le talent de lire le passé et les mystères de l'avenir avait fait tache d'huile dans tout le Balantacounda et dans les contrées voisines. Le sorcier venait d'un village du Macina pour s'engraisser sur le dos des gens innocents. (CTL : 37)

Dans *Les sorciers de Yolela*, Cheikhou Diakité nous parle d'un sorcier : Sory Bamba. Personne à qui il est très difficile de donner un statut. Tantôt il est sorcier pour ceux des Yolela. Tantôt il est travailleur à la morgue de l'hôpital où il fait le boy auprès des infirmiers. Ce dernier exerce le travail de garde du corps auprès des politiciens lors des meetings. Ce Sory Bamba semble profiter du mystère de son antre et de la naïveté des personnes assoiffées de pouvoir afin de leur demander des sommes faramineuses et de leur demander de faire des sacrifices inhumains. Pour insister sur la nature bizarre de Sory Bamba, Cheikhou Diakité écrit :

Celui qui avait eu l'intuition de lui donner le nom de sorcier n'avait pas totalement tort. Seulement, force était de reconnaître que l'on ne pouvait pas savoir de quel sorcier il s'agissait. Il y a le sorcier mangeur d'âmes, le sorcier devin ou guérisseur. Quoi qu'il en soit, ce sorcier passait une bonne partie de son temps à se bagarrer. (LSY : 130)

De nos jours, il est très difficile de classifier ou de donner une nature à tel ou tel sorcier. La cause est que tout le monde converge vers les sorciers ou devins-guérisseurs afin qu'ils les aident à trouver remède à leurs problèmes. Les Africains accordent trop de crédit aux sorciers en leur versant des sommes exorbitantes ce qui pousse d'aucuns à se faire appeler « sorcier » afin de gagner leur vie facilement. Aussi, la propagation de la sorcellerie africaine par l'initiation a facilité la croissance des sorciers. En outre, dans la littérature orale africaine, les auteurs ont tendance à mettre en valeur les héros épiques par leurs natures extraordinaires, hors du commun mais aussi par leurs puissances mystiques issues de l'initiation. Ces derniers communiquent avec les esprits et les puissances extraterrestres. La sorcellerie africaine devient alors extra-lignagère, inter-ethnique ou régionale ou même internationale dans la mesure où des sorciers-guérisseurs ou devins-guérisseurs ou marabouts voyagent un peu partout à travers le monde pour exercer leur science.

Pour conclure cette partie, il est important de noter que l'étude de la sorcellerie africaine a toujours été un vaste champ d'étude qui ne cesse d'alimenter les réflexions des chercheurs surtout ceux de la littérature d'où notre thème d'étude « La représentation de la sorcellerie dans trois romans africains : *Mistiriijo, la mangeuse d'âmes* de Djaïli Amadou Amal, *Les sorciers de Yolela* de Cheikhou Diakité et *Ces ténèbres-là* de Bourama Basse ». Ainsi, cette science dont les pratiques se perpétuent jusqu'à nos jours est considérée comme un patrimoine que nous ont légué nos aïeux africains. Dès lors, la sorcellerie africaine est caractérisée par un assemblage de rituels et pratiques hérités de la religion animisme des peuples primitifs d'Afrique. Cependant, la sorcellerie est approuvée par nos religions monothéistes telles que l'Islam et le Christianisme qui admettent l'existence de forces mystérieuses comme les Djinns, les démons etc. Cependant, en Afrique les pratiques mystérieuses sont nombreuses, ce qui explique les nombreux noms attribués à ces faits selon le pays. Cependant, nous constatons l'utilisation du terme occidental sorcellerie partout en Afrique alors que ce concept ne traduit pas réellement les pratiques occultes typiquement africaines. Ainsi, pour parvenir à leurs sacrilèges, ces derniers font usage de toute forme de magie (blanche, rouge, noire, etc.). Parler de sorcellerie revient à s'aventurer dans un monde invisible plein de mystères. De surcroît, il est impossible d'étudier la sorcellerie sans parler de la spiritualité et de l'envoûtement qui sont indispensables. De ce fait, l'existence de la sorcellerie africaine n'est plus à discuter. Ainsi, la question qui s'impose est comment se présente la sorcellerie en Afrique francophone ?

DEUXIÈME PARTIE :
PRÉJUGÉS, MÉDISANCES ET
REMÈDES DE LA SORCELLERIE

Cette partie de notre étude intitulée préjugés, médisances et remèdes de la sorcellerie nous oriente vers des points très importants de la sorcellerie africaine. Ainsi, nous traiterons de la stigmatisation et de la discrimination que subissent certaines couches sociales. En Afrique subsaharienne, les personnes démunies regroupant les malades mentaux, les handicapés, les vieilles personnes, les pauvres, les femmes ou même les enfants sont les entités sociales les plus touchées quand on parle de sorcellerie. Comme les accusations, la sorcellerie africaine prend des tournures qui, parfois, regorgent de préjugés et de croyances qui n'ont aucun fondement. Cependant, il est très difficile de faire la part des choses entre les actes normaux ou anormaux que les populations posent dans leur quotidien et qu'ils considèrent comme de la sorcellerie. Ces personnes sont considérées comme bouc-émissaires et sont parfois victimes de maltraitements venant de leurs entourages. En plus des comportements discriminatoires et injustes notés entre les hommes s'ajoutent les nombreuses croyances qui tournent autour des animaux. Dans la mentalité africaine, les sorciers utilisent des animaux comme masque afin de mieux exercer les missions qui leur sont assignées. D'autre part, ces populations africaines pensent que certains animaux ou certaines espèces végétales sont de mauvais augure. En dehors de ces aspects liés aux croyances irrationnelles relatives à la sorcellerie africaine s'en suit le motif de la possession qui démontre qu'une personne peut être hantée par une puissance démoniaque sur la demande ou non d'un sorcier. Alors, nombreuses sont les causes qui poussent certaines personnes à aller voir un sorcier. Il est devenu commun d'entendre parler de sacrifice d'organes plus précisément de cœur humain recommandés par les sorciers ou guérisseurs afin d'assouvir aux besoins des personnes qui les fréquentent. Selon les rumeurs, le cœur est l'organe le plus utilisé dans les sacrifices. C'est ce qui explique les nombreux accidents constatés sur les marginaux comme le cas de Xonxé l'albinos dans *Les sorciers de Yoléla*. Ce même organe est cité par la romancière camerounaise Djaili Amadou Amal lorsqu'elle évoque la maladie de Moussa dont Aïssatou Dona est accusée d'avoir mangé le cœur. A travers le deuxième chapitre nous traiterons de la contre-sorcellerie qui regroupe l'ensemble des procédés qui concourent à vaincre les sacrilèges causés par des personnes détentrices de connaissances mystiques africaines mais qui l'utilisent pour nuire. Ainsi, pour trouver remèdes aux maladies causées par les sacrilèges, les guérisseurs, féticheurs ou tradipraticiens exercent un métier très répandu en Afrique. Nonobstant leurs exploits, les pratiques de ces derniers sont parfois prises pour de la sorcellerie. En employant des recettes à base d'herbes, les féticheurs et guérisseurs traditionnels réussissent à remédier à beaucoup d'anomalies. Malgré tous, les méthodes utilisées par ces féticheurs sont souvent reniées et contestées par certains religieux qui ont comme base les textes sacrés tels que le Coran et la Bible. En parallèle, la jeune génération

instruite mène aussi ce combat. Ces derniers mènent leur combat afin d'éradiquer certaines croyances sur la sorcellerie telle que le charlatanisme qui n'est pas sans conséquence en Afrique subsaharienne. Nonobstant l'existence des personnes détentrices de savoirs mystique et qui en font usage à des fins maléfiques, il existe parmi les sorciers ceux qui investissent dans la guérison.

Chapitre I : Stigmatisation, discrimination et marginalisation de certaines couches sociales

Partageant le même champ lexical, la stigmatisation, la discrimination et la marginalisation affectent certaines couches telles que les personnes démunies financièrement, économiquement ou socialement. Ces dernières ne sont personne d'autres que les enfants de la rue, les malades mentaux, les handicapés, les albinos, les femmes, etc. Pour justifier ce point de vue sur la place de la femme dans les affaires de sorcellerie, la romancière camerounaise n'a pas oublié de montrer dans son roman *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes* que les femmes endossent les souffrances occasionnées par un des membres de sa famille. C'est d'ailleurs ce qu'elle essaie de démontrer par une énumération dans la citation suivante : « *Goggo Aïssa ? La mère et la grand-mère de Moussa jetèrent un regard chargé de reproche au père qui baissa la tête, accablé* ». (MMA :13) En Afrique subsaharienne, une forme de maltraitance physique ou verbale s'est développée avec les nombreuses croyances qui tournent autour de la sorcellerie. Ainsi, les couches sociales les plus vulnérables sont le plus souvent confrontées à des problèmes liés à ce phénomène. D'innocentes personnes ne cessent de souffrir le martyre. Au moment où certains d'entre eux sont victimes d'agressions, d'autres font face à de fausses accusations.

1-La place des accusations dans la sorcellerie africaine

Dans *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes*, il s'agit de la maladie brusque de Moussa. Ainsi, Djaïli Amadou Amal, pour montrer la manière dont les femmes sont indexées, procède dans la narration au début des trois premiers paragraphes, par une succession de ces vocables : enfant, mère, grand-mère ; ce qui justifie l'implication immédiate de la femme africaine dans tout problème ayant un rapport direct avec sa progéniture ou avec son ménage. Dans la société africaine, la femme est créée pour seconder l'homme. Elle est vue comme un être fragile mais prêt à répandre le mal suivant diverses circonstances (jalousie, mépris, concurrence etc.). C'est la raison pour laquelle dans beaucoup de romans traitant de ce thème, les sorcières sont des femmes comme le démontre Seydi Sow par l'un des personnages « la vieille sorcière » ou « la reine des sorciers » titre du roman ; de même que le personnage « Goggo Aïssa » dans *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes* de Djaïli Amadou Amal. En parallèle, les génies aussi portent souvent

des noms féminins comme le montrent cette citation de Alioune Badara Seck : « *Car à Ndar, les génies étaient des femmes* ⁵⁰ ».

Au Sénégal la plupart des génies protecteurs des mers et des fleuves sont des femmes (*Mame Coumba Lamb* à Rufisque, *Coumba Castel* à Gorée, *Mame Coumba Djiguène* à Kaolack, *Mame Coumba Bang* à Saint-Louis, *Coumba Kayel* à Ngaparou...). Selon Pape Laye Diagne⁵¹, le prénom « *Coumba* » montre seulement que le génie est femme. C'est ce qui explique la répétition du prénom Coumba dans ces noms des différents génies des eaux que l'on vient de citer. En revanche, l'image de la femme africaine prend un tournant. Les femmes sont prises comme vectrices de troubles et surtout celles qui font appel aux savoirs mystiques africains. De ce fait, dans son roman *La saison de l'ombre*⁵², Léonora Miano évoque une accusation portée sur une dizaine de femmes accusées de la disparition de leurs premiers enfants ainsi que de leurs époux. Cette discrimination faite à l'égard des femmes pousse la professeure Denise Sidonie Nebie Zoma à expliquer dans son analyse sur l'exclusion sociale pour allégation de sorcellerie au Burkina Faso, que rarement des hommes sont accusés de sorcellerie, d'être des mangeurs d'âmes et exclus de leur communauté après avoir subi des violences.

En réalité, dans la littérature africaine, il est presque impossible d'entendre parler d'un génie homme. Contrairement à la place primordiale qu'occupe l'homme en société africaine. Ces propos de Bourama Basse rapportés par le narrateur le démontrent : « L'invocation des djinns commença. La seule expression que l'on pouvait comprendre était « *djinna Moussou* », qui veut dire « génie femelle » en langue *Malinké* ». (CTL : 37)

Malgré, l'importance qu'a la femme en communauté africaine, d'aucuns estiment que ces femmes africaines ont des vices à tout ce qui touche à l'occultisme. De la même manière qu'elles peuvent être les commanditaires des pratiques de sorcellerie, elles sont parfois victimes. Cependant, Goggo Aïssa est confrontée à des accusations portant sur un jeune souffrant d'une forte fièvre et qui, dans ses délires, a cité le nom de celle-ci. Dès lors, Goggo Aïssa est accusée d'être une mangeuse d'âme, une sorcière. Djaïli Amadou Amal en parle à travers ces termes :

La sorcière était démasquée [...] Goggo Aïssa ? C'est elle la sorcière ? C'est elle la mangeuse d'âmes ? [...] Goggo Aïssa a mangé Moussa ? La Goggo Aïssa

⁵⁰ Seck Alioune Badara, *Quand les génies entraînent en colère*. Dakar, NEAS, 2003, p. 155.

⁵¹ Détenteur de l'histoire du génie protecteur de Rufisque.

⁵²⁺ Miano. Léonora, *La saison de l'ombre*. Editions Grasset et Pasquelle, 2013.

qu'on connaît si bien ? La Goggo Aïssa du quartier ? La Goggo Aïssa qui paraît si innocente ? Notre Goggo Aïssa ? » (MM A : 13-14).

Ces interrogations répétées témoignent de l'innocence de cette dame impuissante face aux accusations qui pèsent sur elle. Goggo Aïssa été dépourvue de force. Par son apparence physique, son statut social ou même la lignée à laquelle elle appartient, la femme africaine est souvent confrontée à des accusations de sorcellerie. Ainsi, Goggo Aïssa n'a pas pu échapper à cette accusation qui présage qu'elle soit une Mistiriijo, une sorcière mangeuse d'âmes. Originnaire de Mâyel Djabbi, Goggo Aïssa était mariée à un Commandant français, François de Courtret. Ce dernier, après les indépendances, a décidé de retourner au bercail et l'a quittée en emmenant leur fils unique. Désespérée dans ce village qui se déserte par la pauvreté, le 56986

*vieillessement, c'est à ces conditions qu'elle a songé à se rendre vers une autre localité, le village de Mbarmaré Maroua.

Elle fut bien accueillie et s'activa dans le petit commerce ; de ce fait elle avait gagné l'affection et l'amour des habitants de ce village surtout les jeunes. Jusqu'à ce qu'un jour, on lui reproche d'avoir mangé le cœur de Moussa ; un enfant très attaché à elle. Par ailleurs, d'accusations indexant des femmes sont devenues courantes. Ainsi, ces accusations non fondées peuvent avoir des répercussions sur la bonne marche de ces sociétés africaines, vu la place qu'occupe la femme dans ces sociétés africaines. D'après Bourama Basse :

Les croyances mystiques et les superstitions multiséculaires font parfois obstacle à une véritable communion. Comment appartenir à une société communautaire et croire à des idées qui corrodent le tissu social ? Il y a des personnes, des familles qui sont marginalisées sous prétexte qu'elles sont sorcières. Des accusations qui sont sans fondement réel. (CTL : 87)

Être accusé de sorcière c'est avant tout rompre tout lien avec ses semblables. Dans ce cas de figure, cette personne marginalisée est frappée par une honte et un désir de mourir afin de se délivrer de la médisance de son entourage. Cependant, dans certains cas, c'est l'accusée elle-même qui avoue volontairement sa culpabilité afin d'être lynchée et d'en finir le plus rapidement possible. En réalité, Goggo Aïssa était sous le choc ; ce qui fait qu'elle avait un comportement bizarre marqué par un mutisme jusqu'à ce qu'elle ne parvenait même plus à se maîtriser. Déçue, elle se reposait même la question : « *Si j'ai mangé Moussa ?* ». (MMA : 47)

Ainsi Djaïli Amadou Amal à travers ce roman *Mistirijjo* nous montre l'image d'une femme impuissante et abattue par sa destinée : « *Aïssatou dit quelque chose. [...] Je n'ai rien à dire Djaourou ! As-tu mangé cet enfant ?* » (MMA : 47). Ce qui justifie la surprise et la déception qu'elle éprouvait venant des habitants de ce village ou ceux de la concession qui l'avait accueillie. Dès lors, elle perd tout espoir et devient anéantie.

L'intelligence peut être un facteur d'accusation de sorcellerie dans la mesure où cet individu doté d'une capacité intellectuelle peut être considéré comme hors norme et usager de pouvoir mystiques. Dans les écoles publiques beaucoup de jeunes élèves sont stigmatisés pour cela. Dans la mentalité de certains Africains, un Africain n'est pas capable d'avoir une certaine capacité de raisonner. C'est ce qu'explique Jada Miconi dans son article sur « *Le rêve dans le dernier gardien de de l'arbre de Jean-Roger Essomba* :

En ce qui concerne Mevoa, c'est un garçon de la tribu des Tuzis, qui se fait souvent remarquer pour son acuité et son intelligence précoces. La possession inhabituelle de ces qualités par un jeune fait douter une partie de la communauté qu'il ait « quelque chose dans le ventre » le dotant de facultés extraordinaires et le rendant « sorcier ».⁵³

La vieillesse, la pauvreté, l'exil, etc. ne sont-ils pas des facteurs d'accusations de sorcellerie ?

2- La vieillesse, la pauvreté, l'exil :

En Afrique, on a souvent l'habitude de dire que ne pas croire à la sorcellerie est une des plus grandes erreurs. Comme le témoigne cette citation inscrite sur la quatrième de couverture de *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes* « *Le mistiraaku reste encore un mystère. Comme diraient les peulhs, « Si tu y crois, tu crois, à un mensonge et si tu n'y crois pas, tu te réfutes une vérité. »* » (MMA : 34). Cependant, vivre dans l'obscurantisme est aussi un autre problème beaucoup plus grave. L'existence des êtres surnaturels ou de pouvoirs surnaturels en Afrique n'est plus à démontrer ; cela a fait l'unanimité. En Afrique, le patrimoine culturel et traditionnel est plein de valeurs incommensurables. Qui dit Afrique parle d'un continent marqué par les prouesses des aïeux en médecine expérimentale, traditionnelle, en divination, en communion avec les esprits et les génies ou Djinns. En effet, la plupart perdurent à utiliser ce patrimoine n'importe quand et n'importe comment avec la primauté de la croyance.

⁵³ Jada Miconi, « Le rêve dans le dernier gardien de l'arbre de Jean-Roger Essomba », [En ligne], consulté le 03-02-2020. URL : <https://mimesisjournals.com/ojs/index.php/ponts/article/view/896/713>

Comme l'a étudié Laura Coakley dans sa thèse de maîtrise :

La croyance est importante dans les rites initiés dans les textes à l'étude. Il faut dire qu'elle est centrale à la propagation de la sorcellerie en Afrique. Les accusations et la croyance vont de pair. Les Africains sont conditionnés à croire et à craindre le sorcier qui est à l'origine de leurs problèmes (la pauvreté, les maladies, l'inégalité).⁵⁴

Les populations africaines ajoutent à ce patrimoine des identités remarquables telles que la pauvreté, la vieillesse, l'exil, etc. Cependant, si on se focalise sur la théorie de la gérontologie, toute personne qui naît est appelée à vieillir. Ensuite l'individu, en prenant de l'âge, a tendance à subir des modifications corporelles. Elle se métamorphose. Sa peau commence à se rider et cette personne commence par perdre ses dents. Cette description d'une personne âgée laisse comprendre que cette dernière a une apparence spécifique et parfois effrayante. Ainsi, Bourama Basse démontre cet état de vieillesse par ce passage :

La patiente perdit son sang-froid devant cette créature complètement édentée, ce vieil homme aux yeux enfoncés dans leurs cavités osseuses, des sourcils et des cils touffus et hirsutes qui empêchaient toute tentative d'identification. En plus, son turban noir qui voilait sa tête ne permettait pas de voir ses tempes, son menton saillant, ses pommettes plates. Nul ne pouvait douter de sa maigreur en voyant ses minces doigts dessiner des lignes sur le sable blanc. (CTL : 37)

Ainsi, cet individu est souvent frappé par sa fragilité notoire accompagnée d'une pauvreté relative ou absolue. Le sujet en vieillissement cherche toujours secours auprès de sa progéniture pour survivre ou même se rapprocher des enfants des autres pour se créer un autre univers différent de celui dans lequel il a vécu durant sa jeunesse. Cependant, ce sujet souvent de la gent féminine et maladif est une bonne cible pour être accusé de sorcellerie. Djäïli Amadou Amal dénonce cette situation en ces termes :

Mais oui ! Seules les personnes âgées et vulnérables sont accusées de mistiraaku finalement. Des vieilles femmes généralement. C'est injuste, [...] Mais quoi qu'il en soit, les victimes de ce genre d'affaire, ces personnes accusées perdent ce qui fait leur quotidien et doivent à tout jamais disparaître sinon vivre éternellement soupçonnées de leurs voisins, sursautant à la moindre rumeur, rattachées à jamais sur la santé de leur entourage. (MMA : 94)

⁵⁴ Laura Coakley ; op, cit., 2015.

C'est d'ailleurs le cas de Goggo Aïssa. En outre, la vieillesse cause pas mal de déficiences physiques et morales. L'ensemble de ces phénomènes participent à de nombreuses accusations de sorcellerie non fondées. En revanche, la pauvreté est aussi un autre problème à part entière.

Étant multidimensionnelle, la pauvreté peut causer une marginalisation ou une maltraitance sociale. Parmi les phénomènes de maltraitance résident les accusations de sorcellerie. Selon Ibou Fall, « *une authentique famille de deum n'est jamais riche. Et ne me regardez pas avec vos grands yeux ! Indiscutablement, c'est le premier indice* ⁵⁵ ». Ce sont ces considérations non fondées qui accentuent la marginalisation des personnes miséreuses. Par exemple lorsqu'on interrogeait Goggo Aïssa concernant la maladie de Moussa, elle était incapable de s'exprimer, de se défendre, elle était frappée par un mutisme notoire.

Cette pauvreté qui caractérise ces personnes fait qu'elles demeurent des subordonnées toujours soucieuses de leurs lendemains. En effet, il serait intéressant de mettre l'accent un peu sur cette transition ou même ce basculement que nous notons sur le train de vie de Goggo Aïssa suite à la perte de son époux français. Au moment où elle a été mariée à un homme prospère, l'accuser de sorcellerie était improbable. Car, à cette époque, elle était loin de la pauvreté. Cet état de manque est considéré aujourd'hui comme l'un des facteurs majeurs d'accusations de sorcellerie en Afrique subsaharienne. Cependant, les personnes frappées par la pauvreté deviennent dépendantes des autres entités sociales. Elles sont à la marge de la société.

De plus, la pauvreté peut conduire certaines personnes à commettre des actes ignobles et finissent le plus souvent à se créer une nouvelle identité. De ce fait, Sory Bamba surnommé le sorcier exerce plusieurs fonctions à la fois : tantôt, il est marabout, féticheur ou sorcier, tantôt il est brancardier à l'hôpital, tantôt il administre des injections, tantôt il est garde rapproché auprès d'hommes politiques, tantôt il est criminel et violeur etc. Finalement, qui est-il réellement pour être un polyvalent ? Cette situation s'explique par le fait de vouloir gagner sa vie par tous les moyens possibles et de sortir du seuil de pauvreté. Il a réussi à se forger une image de connaisseur occulte avec laquelle il pourra faire ses manigances. Cheikhou Diakité souligne que : « *Nous avons conçu l'habit pour cacher notre nudité extérieure. Nous avons conçu l'hypocrisie pour recouvrir notre nudité intérieure* ». (LSY : 198) La nature hypocrite est la marque première de ce Sory Bamba. Comme la pauvreté et le vieillissement, les affaires de sorcellerie peuvent faire l'objet d'un exil. Une fois accusé, il lui (la personne accusée) est très

⁵⁵ Fall Ibou, *Banc Diakhlé*. Dakar, Forte Impression, 2010, p.96.

difficile de vivre tout en étant la risée de tout le monde. La personne soupçonnée est en perpétuel danger. Pour sortir de cette situation, il est préférable de s'exiler loin de chez soi afin d'avoir des chances de se recréer une autre vie, un autre univers loin des poursuites sociales. Les récits traitant de la sorcellerie contiennent en général des analepses afin de montrer le passé du personnage principal ou du protagoniste ⁵⁶. Cependant, l'histoire contée aura forcément un rapport avec la vie antérieure de ce dernier ; que ça soit pour démontrer la façon dont le soi-disant sorcier a hérité de sa science, ses premières tentatives ou même ce qui a causé une telle accusation chez ces victimes.

En réalité, les victimes d'accusations de sorcellerie ont tendance à s'exiler, à la quête de conditions de vie meilleures vers des localités où leur sort sera méconnu. En ce moment, certaines familles envisagent de se venger de la disparition des êtres qui leur sont chers par envoûtement. En effet, la personne ou la communauté touchée va coûte que coûte faire appel à ses connaissances sorcellaires ou même se rapprocher des sorciers plus redoutables, de très grandes renommées.

En effet, il serait important de rappeler que l'exil de Goggo Aïssa n'a pas été causé par une accusation de sorcellerie. Mais c'est plutôt durant son exil à Mbarmaré Maroua que l'infortune est survenue. Dans *Les sorciers de Yoléla* de Cheikhou Diakité, vu la nature délabrée de l'antre du sorcier mais aussi la nature des habitants de Keur Tann, nous pouvons conclure que ce Sory Bamba a bien fait de s'exiler dans ce quartier aussi redoutable que Yoléla afin de mieux réussir ses combines. Etant donné qu'en ces lieux personne ne s'occupe des problèmes d'autrui et que les personnes intéressées par les services de ce sorcier savent très bien comment faire ou même vers où se diriger pour le trouver. Selon Cheikhou Diakité :

On y accédait par une porte étroite, obstruée par un grand sac de jute crasseux. Une odeur infecte de pourriture vous assaillait dès que vous franchissiez le seuil. Une odeur de mort et d'abandon : l'odeur de l'hyène. L'intérieur n'était éclairé que par les pales reflets d'un feu dans lequel achevaient de se consumer des restes d'écorces et de brindilles malodorantes. Le sol était jonché de bouteilles vides et de crânes d'animaux. Quelques écuelles, remplies de douteux liquides étaient alignées dans un angle. (LSY : 115)

⁵⁶ Dans (*MMA*) le récit se déroule dans deux localités différentes à deux époques différentes aussi (Mbarmaré Maroua/ Avril 2005 et Mâyel Djabbi /Juillet 1934) juste pour mieux insister sur la vie antérieure de Goggo Aïssa.

Cependant, le fait que Cheikhou Diakité nomme ce quartier Keur Tann n'est pas fortuit dans la mesure où « Keur Tann » se traduit littéralement en Wolof par « la maison du vautour ». Alors que le mot vautour pris au sens connoté traduit une personne avide et motivée par l'appât du gain, une personne qui attend l'affaiblissement de sa victime. Ce même mot peut être utilisé pour parler d'un voleur ou d'un ignoble. L'analyse en contexte du mot vautour nous aide à comprendre davantage la nature des habitants de « Keur Tann » mais aussi la cruauté du sorcier. Qui a bien fait de choisir de se loger dans cet environnement qui lui est favorable. Alors si nous faisons un rapprochement entre les caractéristiques du sorcier Sory Bamba et la valeur connotée du vautour nous pouvons en conclure que c'est Sory Bamba même le vautour. Son dernier roman publié en 2020 porte ce même nom : *Le dialecte des vautours*. Cet auteur sénégalais, Cheikhou Diakité semble véritablement intéressé par le monde occulte africain vu les titres de ses romans (*Les sorciers de Yolela*, *Quand les djinns ont soif*, *Le dialecte des vautours*), etc. La thématique de l'exil développée dans ce chapitre nous laisse conclure que ce thème a toujours été présent dans les écrits des romanciers africains après les indépendances dont la plupart des protagonistes sont constitués de jeunes Africains à la recherche de conditions de vie ou d'une formation professionnelle. A l'exemple du roman de Bourama Basse *Ces ténèbres-là* s'ajoutent ces productions romanesques citées par P. Brunel son le livre, *Le Dictionnaire des mythes littéraires* :

Le thème du voyage apparaît fréquemment dans le roman africain moderne qui peut ainsi être considéré comme un avatar du récit initiatique traditionnel. Entre 1953-1968, de nombreux romans dits, « de formation » ont pour problématique la transformation de l'Africain mis en contact avec les valeurs occidentales par le biais d'un voyage en Europe (*L'Enfant noir* de Camara Laye *L'aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane, *Kocoumbo*, *L'Etudiant noir* d'Ake Loba, *Un Nègre à Paris* de Bernard Dadié, *Chemin d'Europe* de Ferdinand Oyono...⁵⁷

Même émigrés, les principaux personnages de ces romans ne sauront oublier les valeurs rocambolesques africaines. Ce qui fait que certains d'entre eux produisent des livres afin de dénoncer ou de valoriser certaines us et coutumes africaines. Au moment où d'autres se cachent sous le voile des nationalités occidentales afin de fuir et de ne plus croire à certaines considérations africaines.

⁵⁷ *Dictionnaire des Mythes littéraires*. Nouvelle édition augmentée, Éditions du Rocher, 1988.

En dehors de la pauvreté et de l'exil existent d'autres facteurs de sorcellerie en terre africaine. Le romancier Bourama Basse a évoqué la situation du chef de village accusé de la mort de Pancrass. Dans ce cas, la responsabilité, l'autorité, le statut que l'on occupe dans la société où on vit peut-être source de problème. En effet, dans tout le village, le chef est craint par son statut de responsable de la localité mais aussi, il est craint parce que les villageois pensent qu'il détient des pouvoirs mystiques. C'est ce qui pousse l'auteur à écrire que :

On disait partout que le chef du village était un dangereux sorcier. Que c'était lui qui avait mystiquement tué le nouveau diplômé. Il était ainsi craint surtout dans le village. (CTL :67)

Par conséquent, l'état de pauvreté ou de vieillesse ainsi que l'exil entraînent une stigmatisation surtout envers les étrangers et c'est le début des colportages.

3- Le phénomène du bouc-émissaire

Dans le cadre de la sorcellerie, l'étranger a toujours été une cible primordiale. Dès lors qu'on porte des indices démontrant que l'on n'est pas du même village ou de la même ethnie, certaines personnes adoptent une méfiance radicale à votre égard. Cette reconnaissance se fait souvent par la couleur de la peau, le mode vestimentaire ou même par les signes de scarifications. Ainsi, le fait de colporter les faits de société devient un aspect majeur participant aux multiplications des suspicions publiques dont certaines sont non fondées et même insensées. Pour Mutt-Lon⁵⁸, auteur camerounais, il n'y a pas moyen de vivre normalement sans se préoccuper du qu'en-dira-t-on car en Afrique noire, le fait de se mêler des affaires des autres est leur seconde nature. Pour Fatou Diome, le colportage est plus fréquent dans le village où les femmes au chemin des sources remplissent leurs bassines de rumeurs et répandent les rumeurs à travers le village. La romancière écrit : « On dit ... Ont dit ! » On en dit tellement au village ». ⁵⁹ Dans *Les veilleurs de Sangomar*, ces femmes très intéressées par la maladie de Coumba, la veuve de Bouba sont toujours à la quête d'informations relatives à celle-ci. Cependant, le narrateur les appelle « Les sorcières jacasseuses »⁶⁰. En Afrique, les gens ont tendance à croire aussi vite que possible à tout ce qu'ils entendent, ils ne prennent pas le temps de discerner le vrai du faux, ni le raisonnable de ce qui ne l'est pas. Ce qui fait qu'ils épousent différentes croyances à la fois dont la sorcellerie. Cependant dans leur discours, le « on » occupe

⁵⁸ Mutt-Lon, 2017, p.13.

⁵⁹ Diome Fatou, 2019.p24

⁶⁰ Ibidem.p18.

une place de choix et ne désigne jamais une personne connue : ce « on » représente le colportage. Ce qui entraîne l'auteur Ibou Fall à affirmer que :

En République des « On » tout se sait [...] Et puis, quelque temps, « On » entendra qu'un tel a entendu dire qu'un « on » a perçu le squelette d'une main traîner devant leur porte dans la nuit de jeudi à vendredi.⁶¹

Il faut noter que c'est à travers les rumeurs qu'on démasque les vrais sorciers. Mais certaines personnes perdent vite conscience en entendant parler de ce thème. Et n'hésitent pas à répandre la nouvelle qui sera une fatalité pour les accusées. Pour inciter les populations africaines à faire acte de prudence sur les accusations de sorcellerie et le colportage Cheikhou Diakité disait qu'« [...] *Il ne fallait jamais donner un coup de pied dans une ruche pour la bonne et simple raison que l'on ne serait pas en mesure de savoir jusqu'où iraient se réfugier les abeilles* » (LSY:33). Les romanciers de notre corpus font bien le choix de certains mots ou expressions qu'ils utilisent car un seul et unique mot peut tout dire. De ce fait, lorsque l'auteur Bourama Basse évoque les rumeurs qui se répandent dans le village, là il commence à employer le pronom impersonnel « on » afin de mieux marquer l'incertitude et l'effet de rumeur. Ainsi, l'utilisation des « on » se répète : « *On racontait, [...] On attendait, [...] On avait peur, [...] On contait que, [...] On racontait, [...] On disait partout* ». (CTL :66-67)

En Afrique subsaharienne surtout dans les villages, les rumeurs se font entendre de partout. Dans *Mistirijjo, la mangeuses d'âmes*, quelques minutes après l'incrimination de Goggo Aïssa comme responsable de la maladie de Moussa tout le village est au courant, tous les membres de la famille ainsi que tous les notables du village sont venus dès qu'ils ont su l'information. Pour la seule raison que le processus d'accusation de sorcellerie en Afrique a tendance à prendre de l'ampleur et que cette accusation peut impacter le quotidien de la victime. Ainsi, cette malédiction va perdurer jusqu'à même affecter sa progéniture. Dans la plupart des villes africaines (Dakar, Yaoundé, Abidjan, ...) on entend parler de l'affaire des vols de sexe dont les cibles sont les *Haoussas*⁶² pouvant être considérés comme un bouc émissaire.

Julien Bonhomme soutient que :

L'homme aux allures mystiques portait un sac d'un certain poids. Comme s'il vendait une marchandise, [...] Cet incident a provoqué une véritable psychose

⁶¹ Fall Ibou, 2010, p.99-100.

⁶² Habitants du Niger et du Nigéria qui exercent le plus souvent dans la sous-région des remèdes sous forme de talisman ou de liquide.

dans le quartier et au-delà. Les gens évitent actuellement d'avoir contact avec des inconnus. Le phénomène de disparition de sexe avait d'abord été signalé au Cameroun, au Ghana, en Côte d'Ivoire et tout dernièrement au Togo.⁶³

Ces derniers sont victimes d'accusations de sorcellerie et de lynchages à cause de leur statut d'étrangers. Mais en général une confusion est faite à leur égard avec les Peulhs à cause de la ressemblance concernant leurs accoutrements. Ainsi, le colportage peut être considéré comme le vecteur par excellence des accusations de sorcellerie en Afrique. Dans la mesure où les rumeurs passent de bouche à oreille sans aucun fondement. Bourama Basse en parle en ces termes : « Les commérages à son sujet étaient colportés de village en village [...] Des versions fleurissaient abondamment » (CTL : 11).

En réalité, plus les préjugés sont nombreux, plus ils se diversifient. Il suffit juste d'indexer quelqu'un et de l'accuser, tout son entourage se méfiera de lui ; ce dernier deviendra la risée de tout le monde. C'est ce qu'explique Mutt-Lon dans ce passage :

Et tu sais ce qui arrive quand quelqu'un est tort ou à raison désigné comme sorcier dans un village : c'est toute la communauté qui se lance à ses trousses avec des gourdins et des pierres pour le lyncher, et les vrais Ewusus sont toujours les premiers à frapper.⁶⁴

Ce point de vue est partagé avec Djaïli Amadou Amal qui à son tour a mis le point sur la rumeur de l'accusation de Goggo Aïssa. A cause du colportage des innocents ont perdu la vie dans des scènes de lynchages. D'autres ne parviennent plus à mener leurs activités, ils sont enfermés chez eux et finissent par rendre l'âme à des problèmes psychologiques, etc. Ce qui est grave dans la rumeur c'est que le concerné est seul dans son combat, même ceux qui ne partagent pas la nouvelle ne peuvent rien contre son expansion. Selon Djaïli Amadou Amal :

Le mistiraaku fait partie de nos traditions. Existe-il pour autant ? Je n'en sais rien. Mais quoi qu'il en soit, les victimes de ce genre d'affaires, ces personnes accusées perdent ce qui fait leur quotidien et doivent à tout jamais disparaître, sinon vivre éternellement soupçonnées de leurs voisins, sursautant à la moindre rumeur, rattachées à jamais sur la santé de leur entourage. En perpétuel danger, car il suffit d'une rumeur pour qu'elles soient lynchées (MMA : 94).

⁶³ Julien Bonhomme, « Les Voleurs de sexe. Anthropologie d'une rumeur africaine », Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXIe », 2009, 192p, [En ligne], consulté le 02-05-2021.URL : <https://journals.openedition.org/gradhiva/1986>

⁶⁴ Mutt-Lon, 2017, p.48.

Il est très facile de mettre fin à la réputation d'une personne par le moyen de la rumeur. De ce fait, Beycor aurait-elle raison d'avoir peur du retour imminent de son fils unique Antoine Corrèa ? Vu la place qu'occupe la rumeur et le colportage dans la société dans laquelle elle évolue. Cependant, à force de parler de son retour ainsi que de sa réussite, cela peut lui être fatal. Ainsi, dans *Ces ténèbres-là*, la maman d'Antoine Corrèa fait preuve de vigilance afin de sauver son fils de l'attaque des sorciers. Ces propos du narrateur du roman *Ces ténèbres-là* le justifient :

Père, ne penses-tu pas que c'est trop m'honorer ? Bien sûr que non, fils. Mon vœu profond était de tuer un bœuf, mais ta maman m'en a dissuadé. Selon elle, le geste suscitera beaucoup de commentaires pouvant attirer des ennuis à la famille. Tu connais bien ta mère. Elle a la phobie des jeteurs de mauvais sorts.
(CTL : 83)

Par ailleurs, il serait intéressant de souligner que c'est à travers le colportage que les Africains font la promotion des marabouts, devins ou guérisseurs. En faisant leurs éloges. Et une remarque est faite, dans les sociétés africaines, plus le village du guérisseur est éloigné, plus il croit en ses vertus, en ses thérapies. Bourama Basse justifie cette thèse en écrivant : « Le sorcier venait d'un village du Macina pour s'engraisser sur le dos des gens innocents » (CTL : 37).

Ainsi, ces populations, surtout les femmes, n'hésitent pas à les recommander à leurs proches. Dans la lutte sénégalaise par exemple, les lutteurs dont les marabouts viennent de la Guinée ou de la Casamance sont considérés comme les plus redoutables. D'ailleurs, la presse joue un rôle fondamental dans la propagation des rumeurs. Selon Dame Kane, la presse peut être considérée comme quatrième pouvoir après l'exécutif, le législatif et le judiciaire. Dans la mesure où les médias abritent des émissions télévisées ou diffusées aux fréquences radiophoniques où, des débatteurs interprètent des rêves, parlent de sacrifice, de la pratique de divination ou même de sorcier démasqués. Au Sénégal, les préparatifs de combats de lutte font l'objet de reportages. De ce fait, les journalistes et animateurs se focalisent aussi bien sur la préparation mystique et physique.

Francesco Fanoli nous en parle après des travaux faits sur le « Lamb » au Sénégal :

En ce sens on peut parler de corps travaillés dans la lutte, en jouant sur l'ambivalence du terme wolof ligéey qui peut se référer à la fois au travail (à l'entraînement) et aux attaques des marabouts. C'est en pratiquant les

techniques du corps liées à ces répertoires d'actions, sous la direction des spécialistes, qu'on devient lutteur de l'amb.⁶⁵

Julien Bonhomme et Julien Bondaz en outre se sont intéressés à la place qu'occupent les médias dans la transmission des informations relatives à l'occultisme africain tel que le phénomène des rumeurs sur la donation de l'aumône au Sénégal.

Tout comme le vol de sexe ou de numéros tueurs, l'offrande de la mort témoigne que la sorcellerie est désormais passée à l'ère des médias. Ces rumeurs occultes sont en effet le produit d'allers et retours incessants entre médias et conversations ordinaires.⁶⁶

En Afrique francophone, on dit que les informations colportées de bouche à oreille ont pour source « radio-cancan » ou « radio trottoir ». Ces locutions permettent à ceux qui reçoivent ces dires de savoir qu'ils ne sont pas avérés. D'ailleurs c'est ce qui assure même la survie de la sorcellerie, domaine qui regorge de croyances irrationnelles.

⁶⁵ Francesco Fanoli, « Corps travaillés dans la lutte. Fabriquer des lutteurs de l'amb à Dakar ». *Karthala* « Politique africaine ». Cairn info, N°147, vol 3, 2017, p. 45 à 63 [En ligne], consulté le 30-06-2021. URL : <https://www.cairn.info/revue-politique-africaine-2017-3-page-45.htm>

⁶⁶ Julien Bondaz, Julien Bonhomme, « Don, sacrifice et sorcellerie L'économie morale de l'aumône au Sénégal », Editions de l'EHESS « Annales. Histoire, Sciences Sociales », vol 2, 2014, p.469à 504, [En ligne], consulté le 01-01-2019. URL : sur <https://www.cairn.info/revue-Annales-2014-2-page-469.htm>

Chapitre II : Les croyances irrationnelles dans la sorcellerie africaine

En parlant de sorcellerie africaine, beaucoup ont tendance à exagérer sur certains phénomènes car le mythisme est un qualificatif de l'occultisme africain. Ce qui fait que toute chose inexplicable aux yeux des Africains est considérée comme relevant de la sorcellerie d'où le nombre indéterminé d'accusations, de lynchages, de marginalisation etc. Dans les sociétés africaines, le fait de perdre des enfants à la naissance ou même des fœtus est pris comme une malédiction causée par un esprit, par un ancêtre en colère ou par un sortilège lancé à l'endroit des parents. Ainsi, pour éradiquer cette malédiction qui guette ces enfants, on les appelle par des noms extraordinaires, des noms de conjuration et spécifiques tels que : « *Ya dikone*⁶⁷ », « *Ken bougoul*⁶⁸ », « *Sagar*⁶⁹ », « *Niowi*⁷⁰ », etc. De ce fait, ces enfants sont souvent dotés de pouvoirs mystiques et peuvent même constituer un danger pour leurs parents et leurs familles. La romancière sénégalaise Aminata Sow Fall en parle dans son livre *La grève des battu* avec le personnage « *Kifi Bokoul*⁷¹ », Pour apporter des éclaircissements sur le pourquoi de ce nom si spécial, Aminata Sow Fall écrit :

Un enfant sortira des entrailles de cette femme, un enfant dont l'œil pourra voir ce que vous, vous ne pourrez pas percevoir. Car l'être que cette femme enfantera viendra de vous, il sera parmi vous, mais il ne sera pas de vous.⁷²

En effet, par ces termes, le narrateur du roman *La grève de Battu* d'Aminata Sow Fall nous parle de cette personne dont les prouesses divinatoires ont précédé sa naissance. Cet extrait du roman d'Aminata Sow Fall n'est qu'un exemple parmi tant d'autres. Ainsi, de fortes confusions se constatent dans le milieu occulte africain qui tend à se dévaloriser de plus en plus en prenant d'autres allures. En réalité, il est très difficile de discerner les caractéristiques des éléments émanant des affaires de sorcellerie de celles qui ne le sont pas. Cette symbiose marquée par une dualité complique davantage les choses et crée une multitude de mythes tels que ceux des enfants-sorciers, des sorciers cannibales, du phénomène des animaux de mauvais augure, etc.

⁶⁷ Terme wolof qui veut dire c'est toi qui été venu.

⁶⁸ Terme wolof qui signifie personne n'en veut.

⁶⁹ Terme wolof qui veut dire chose insignifiante.

⁷⁰ Terme sérère, c'est un impératif qui veut dire tu dois vivre.

⁷¹ Terme wolof qui veut dire quelqu'un qui n'est pas d'ici.

⁷² Fall Aminata Sow, *La grève des battu*. Dakar, Nouvelles Editions Africaines, 1979, p.100.

1 – Les animaux représentant des sorciers

Bon nombre d'Africains croient fermement en la représentation des sorciers sous diverses formes animales. Aveuglés par une méconnaissance de la biologie animale, ces derniers ont toujours vécu en ignorant certains aspects de la nature et vivent selon leurs principes teintés de croyances ancestrales et de coutumes. D'après Bernard Nantet, « les Africains qui vivent encore en contact étroit avec la nature perçoivent les animaux comme des génies, bons ou mauvais ». ⁷³

Ainsi, dans le cadre de la sorcellerie, cette vision portée à l'égard de ces derniers pousse les populations africaines à appeler certains d'entre eux des animaux de mauvais augure (hibou, corbeau, chat, serpent, grenouilles...). Ces animaux incriminés diffèrent d'un pays à un autre. Prenons par exemple la chouette, dès lors qu'on prononce ce nom ou qu'on entend ses cris ; on pense subitement aux peuples de la nuit ayant comme réputation de répandre le mal. Cette transformation des sorciers est évoquée par Louis Vincent Thomas à travers sa thèse de Doctorat faite sur les Joola de la Basse-Casamance. Il disait que tout d'abord le métier de sorcier, à la fois honni et craint, mais cependant inévitable. Le plus redouté de tous est *l'asay* ; il peut se transformer en bête et manger les âmes (*nayayii*) ⁷⁴.

Notons sous la plume de Fatou Diome que l'affaire des animaux de mauvais augure doit être vue de prêt par les anthropologues pour qu'ils puissent en faire une étude approfondie. Ainsi, l'auteure du roman *Les veilleurs de Sangomar* semble aviser de la réalité qui se cache derrière les cris ou les comportements de certains animaux. Elle affirme : « *Que les anthropologues tendent l'oreille au hibou ; peut-être qu'il hulule les secrets que les gens du delta ne dévoilent pas aux visiteurs* ⁷⁵ ». Ainsi, tout au long de ce roman de Fatou Diome, nous notons l'évocation répétitive de cette expression « *Tchoukour-kouroum* » représentant le chant du hibou. Un chant qui est d'ailleurs d'une permanence remarquable dans la nuit. En plus l'auteure des *Veilleurs de Sangomar* poursuit : « Les Nakwé qui soutirent des âmes en imitant le chant du hibou, des loups garous bondissent de toute obscurité pour vous attraper par les mollets ». ⁷⁶ L'idée véhiculée par la romancière devient plus claire et ne souffre d'aucune ambiguïté dans la

⁷³ Nantet Bernard, op.cit., 2004.

⁷⁴ Louis Vincent Thomas, « Les Diolas essai d'analyse fonctionnelle sur les populations de Basse-Casamance », Thèse de Doctorat à l'université de Paris, [En ligne], consulté le 07-06-2021, URL : <https://excerpts.numilog.com/books/9782307425052.pdf>

⁷⁵ Diome Fatou, 2019, p.14.

⁷⁶ Fatou Diome, 2019.p.14

mesure où, le mot « *Nakwé* signifie « les sorciers ». L'utilisation que les sorciers font de ces oiseaux les rend redoutables.

En village africain, le fait d'entendre les cris de ces animaux sème la peur. Ainsi, cela explique la phobie qui marque le quotidien des villageois. Par contre, dans certains pays africains, l'apparition de la chouette ou du hibou est un signe de mort. À l'entente de son cri, on s'attend réellement à une information funèbre. Or, ces innocents animaux hululent, crient ou chantent la nuit pour signaler la présence d'un prédateur, leurs besoins de s'accoupler, etc. Seydi Sow le démontre lorsqu'il écrit : « Et il écoutait de toutes ses oreilles le silence de la nuit, à la recherche d'un hullement lugubre qui annoncerait le réveil des génies ». ⁷⁷ De plus, la simple apparition d'un de ces oiseaux ne suffit pas. Il est très important de localiser l'animal, de bien voir sa position sur l'arbre (gauche ou droite), le nombre des cris émis, sa couleur de plumage, etc. Dans *L'étrange destin de Wangrin*, Amadou Hampaté Bâ a bien évoqué le malheur que peut apporter la vision d'une de ces volailles en annonçant, le début de l'infortune de Wangrin à l'apparition de la tourterelle émettant sept cris saccadés et posée sur le côté gauche de l'arbre.

Alors on peut dire que l'espèce animale a perdu sa nature dès lors que ses manifestations sont prises comme danger public. Ce qui semble rejoindre l'idée exprimée dans cet extrait du roman de Bourama Basse :

C'était là également que les crapauds de la région organisaient leur assourdissant concert. Ils y rivalisaient avec les cigales, les grillons. Ils y chantaient à tue-tête la nuit durant. Or, au clair de lune ou pendant le jour, un calme apparent s'installait dans les cœurs. (CTL : 51)

Cependant, l'auteur de *Ces Ténèbres-là* est loin de faire l'éloge de ces divers animaux mais fait plutôt usage de la personnification pour les comparer aux hommes (les sorciers qu'ils représentent). Mais aussi la plupart de ces animaux dont on parle sont cités durant une période spécifique ; la nuit, leur heure d'attaque.

Par exemple dans les communautés sérères au Sénégal, le serpent communément appelé « *Njamboon* » est un emblème de la sorcellerie dont l'apparition explique la présence d'un « *Naq* ⁷⁸ » venu à la quête de sa cible. Selon Henry Gravrand, « *le Njamboon attaque seulement celui qu'on lui a désigné, même s'il est au milieu d'une foule immense. Il le cherchera, le*

⁷⁷ Sow Seydi, *La Reine des sorciers*. Editions Salamata en coédition avec NINEA, 2014, 295p, p4.

⁷⁸ Sorcier en sérère

piquera et aussitôt il disparaîtra ». En effet, il est important de signaler que pour ces sociétés, le choix porté sur ces animaux n'est pas fortuit ; car selon leur mentalité, des peuples d'Afrique taxent certains animaux de mauvais augure à cause de leurs méchancetés, leurs cris ou même leurs morphologies. Ainsi, la chauve-souris par exemple, singularisée par son ambiguïté (ni oiseau, ni souris) est alors bien choisie pour être l'un des emblèmes de la sorcellerie africaine dans la mesure où les Africains aiment tout ce qui a trait au mystère. En Afrique, chaque être, chaque chose peut un bon jour être taxée comme un acte de sorcellerie. Dans la mesure où ces peuples d'Afrique vivent dans la superstition et n'hésitent en aucun cas à donner une nature sacrée ou une malédiction à tout être ou à toute chose (rivière, mort, arbre, anciens, oiseaux, chemin, etc.).

En réalité, il est très difficile presque impossible d'apporter une anthologie des mythes concernant les animaux qui, par leurs utilisations dans la sorcellerie, hantent la vie des mortels. Ainsi, à la lecture de plusieurs romans africains évoquant la sorcellerie, ce sont les mêmes noms qui reviennent (chat, grillon, crapaud, chauve-souris, serpent, araignée etc.) ce qui explique le symbolisme notoire dans la manière dont les écrivains africains les traitent. Ainsi chacun de ces animaux symbolise un événement bien connu. Comme le hibou marque la présence d'un sorcier chez certains, l'araignée accompagne les âmes des morts chez d'autres.

Selon Lamarana Diallo :

L'araignée peut désormais jouer son rôle d'intercesseur entre la divinité et l'homme mort. Ambassadrice de ce dernier auprès des puissances de l'au-delà, elle est censée accompagner l'âme des défunts [...] Elle s'affirme essentiellement comme un animal psychopompe. Le fait qu'elle est décrite sous les traits d'une conductrice d'âmes l'assimile à un être malfaisant.⁷⁹

En outre, les mystères liés à la sorcellerie sont pluriels et variés. Prenons l'exemple de la métamorphose du sorcier qui regorge de deux corps (astral et le corps charnel) et c'est à travers ce corps astral que ce dernier va pouvoir se masquer et se permettre de se promener librement la nuit. Cependant, ce corps astral peut prendre plusieurs formes afin de mener à bien ses activités nocturnes. Ainsi, selon les croyances africaines, ces animaux assurent le déplacement des sorciers pour plus de discrétion. Cheikhou Diakité le démontre par ce passage : « *La nuit*

⁷⁹ Diallo Lamarana, *La mort dans le théâtre d'Aimé Césaire et de Wolé Soyinka*. Presses universitaires de Saint-Louis, Sénégal, 2009, p.309.

est noire et le vent glacial. Les chauves-souris dans les arbres exécutent leurs nocturnes sarabandes ». (LSY : 127)

En revanche un animal peut être incriminé dans le domaine de la sorcellerie et vénéré dans d'autres circonstances (le totémisme) d'où la diversité et la richesse des traditions africaines. Cette peur qu'éprouvent ces populations africaines à l'égard de certains animaux est due aux nombreuses histoires que leur ont racontées les Anciens. Ainsi, Bourama Basse souligne que :

Le souvenir du sifflement de l'oiseau lugubre les avait poursuivies jusque dans leur lit. Quelques minutes après, on entendit le cri d'un hibou au sud et celui d'un autre du côté Nord du village. La nuit fut pénible, chez les deux jeunes filles. Elles se replièrent sur elles-mêmes, menton contre les genoux et se bouchèrent les oreilles au moyen de l'oreiller. Le souvenir des anthropophages s'agitait, persistait dans leur mémoire jusqu'au lever du soleil. (CTL: 57)

La diversité animale laisse aux Africains croyants des connaissances occultes sur le choix de voir quel animal augure le bien ou le mal. Pour donner des raisons valables aux accusateurs de Aïssatou Dona, la romancière fait de telle sorte que dans l'histoire racontée, le personnage principal possède un animal suspecté d'être de mauvais augure. Ainsi Djaili Amadou Amal démontre cet aspect à travers ce passage :

Goggo Aïssa aussi était là et habitait sa case. Depuis toujours, elle élevait des moutons et les abritait la nuit tombée. Depuis toujours, elle avait aussi ses chats qu'elle choyait inlassablement, [...]. (MMA :15)

Dans *Les sorciers de Yolela*, l'auteur n'a pas oublié de faire figurer dans la description de l'antre du sorcier la présence d'espèces d'arbres et d'animaux dont les populations superstitieuses se méfient. Ainsi, Cheikhou Diakité met l'accent sur l'entourage de la maison du vieux sorcier et fait le constat suivant :

Cet arbre des régions arides d'Afrique, connu sous plusieurs appellations : Pommier de Sodome, l'arbre de Satan ou arbre à couilles, en référence à la forme de ses fruits est aussi, l'arbre des ruines et de l'oubli, [...] Le sol était jonché de, [...] de cranes d'animaux. (LSY :114-115)

Partout en Afrique subsaharienne on entend parler de cannibalisme, de sorcellerie anthropophagique, alors qu'en réalité ces Africains n'ont jamais vu un sorcier ou une quelconque personne se nourrir du cœur ou même d'un organe humain. En réalité, ces organes servent de sacrifices afin d'obtenir des faveurs de la part des djinns ou des esprits. Cette faveur

peut se matérialiser par une prospérité dans le domaine de l'élevage, dans l'agriculture, par le succès de ses enfants à l'école, par une longévité, etc.

C'est ce qu'essaie d'expliquer l'auteur de *Ces ténèbres-là* avec le nombre de tête que constitue le troupeau de Maria, la mère de Farang. D'après le romancier,

On disait aussi que la pauvre Maria avait conclu un commerce odieux avec un génie et que ce dernier donnait un nombre important de bétail à ses associés contre leur progéniture. Pour convaincre les esprits superstitieux, on évoquait en guise de preuve le troupeau de bovins et de chèvres qu'elle possédait.
(CTL :11)

Alors les sorciers d'Afrique subsaharienne ont-ils de préférence des lieux spécifiques afin de se réunir la nuit à l'heure des sabbats ?

En général, les arbres de grandes envergures abritent les réunions nocturnes des sorciers. Ce qui explique la peur qu'éprouvent ces peuples africains d'approcher la nuit certains arbres géants tels que le baobab, le fromager, le tamarinier, le jujubier, etc. En fait, ce n'est ni hasard lorsque Djaïli Amadou Amal déclare que :

C'était l'époque bénie où l'étranger était encore l'envoyé du Seigneur, [...] Aïssatou était ainsi arrivée et tout naturellement, les enfants l'avaient surnommée la tante Aïssa : Goggo Aïssa. Elle n'avait pénétré dans cette concession que par hasard. Juste l'émotion d'y avoir aperçu un tamarinier.
(MMA : 48)

De ce fait, dans ce passage, la romancière camerounaise procède par un jeu de langue dans la mesure où le village d'origine d'Aïssatou Dona porte le nom du jujubier en peul «Mâyel Djabbi».⁸⁰ Ainsi, le tamarinier comme le jujubier sont des arbres de mauvais augure. Les avoir dans une maison peut causer des malédictions dans la famille. Ils abritent des esprits. Cependant, Djaïli Amadou Amal comme Alexis Kagamé, Ahmadou Kourouma et autres, utilisent un procédé d'écriture bien connu des écrivains de la littérature africaine d'expression française en employant des termes calqués de sa langue maternelle pour désigner des lieux, des pratiques, ou des traditions. Pour Alain Mabanckou,

Dans l'espace francophone d'Afrique nombreux sont les auteurs communiant et créant dans la bilingue pour utiliser la formule heureuse du regretté Abdel

⁸⁰ Le fleuve entouré de jujubiers

Kébir Khatibi, autrement dit en écrivant dans deux langues à la fois. Ainsi, Jean-Luc Raharimanana usant du français et du malagasy ou plus ouvertement Boubacar Boris Diop passant du français au wolof et vice versa.⁸¹

Pierre Soubias appelait cette façon d'écrire « mettre dans la langue de l'autre quelque chose de soi ». Quant à Makhily Gassama, il disait que les écrivains africains sont à la recherche d'une expression dont les modèles d'inspiration viendraient de la littérature orale. La problématique des mythes liés à la sorcellerie ne se résume pas simplement à l'affaire des animaux port-étendards ou de leur façon de disposer de leur corps. Le problème va jusqu'à l'amalgame entre des actes de sorcellerie et des symptômes de certaines maladies telle que le paludisme à travers le délire.

2 – Le motif de la possession

La possession est définie par le dictionnaire français Larousse en ligne comme étant un phénomène diabolique qui fait d'un sujet l'instrument du démon. En Afrique noire, n'importe quelle maladie peut être considérée comme découlant d'une possession causée par des démons ou djinns ou par la mauvaise foi d'un sorcier. De ce fait, de la maladie mentale, au cancer en passant par le paludisme ; l'ensemble de ces anomalies, selon les croyances populaires africaines, sont souvent causées par des sortilèges provenant d'un sorcier voisin ou parent de sa victime (père, mère, oncle, tante,). Ainsi, Djaïli Amadou Amal le démontre par cet extrait :

Le problème a rapidement dégénéré et je ne le maîtrise plus. J'espère que tu pourras, par ta sagesse et ta grande lucidité, nous éclairer sur ce qui fait notre désarroi. Notre enfant Moussa, fils d'Alhadji Hamadou est gravement malade depuis trois jours. Une maladie aussi soudaine que foudroyante. La médecine moderne n'y trouve pas remède (MMA : 120).

Sans même consulter un médecin, ils sont parvenus à qualifier la maladie du jeune Moussa parmi les cas les plus graves et critiques. Dans les hôpitaux psychiatriques par exemple, les spécialistes de la santé mentale sont souvent confrontés à des cas de ce genre : les troubles des malades mentaux sont directement reliés à la sorcellerie par les accompagnants des malades ou par le malade lui-même.

Ainsi, les délires sont considérés comme une manifestation des sorts au sein même du corps envoûté. Dans ces circonstances, le malade n'hésite même pas à divulguer le nom de son

⁸¹ Mabanckou Alain, *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*. Paris, Éditions du Seuil, 2017, p.150-151.

bourreau à travers ses délires. Ainsi, on peut lire la description du délire à travers ce passage du roman de Djaïli Amadou Amal :

Moussa recommença à s'agiter, à réciter ses leçons de classe, à psalmodier des bribes du Coran. Il délirait, se croyant à l'école : « Oui monsieur, non monsieur ». Il se voyait jouant au foot et parmi cet amas de mots incompréhensibles, un nom prononcé d'une voix étonnamment claire. (MMA : 13)

C'est d'ailleurs ce qui explique le fait que le jeune Moussa frappé par une forte fièvre commençait à délirer et parmi ses dires il avait prononcé de nom de Goggo Aïssa ; ce qui incrimine directement celle-ci ; les villageois l'accusent de *Mistiriijo* : sorcière mangeuse d'âmes. Ces derniers, au lieu d'envoyer Moussa à l'hôpital, ont préféré le garder des heures à la maison ; ce qui augmente davantage sa température et augmente ses délires. En réalité, dans ce cas de figure, les réactions de l'entourage de la personne malade peuvent différer par exemple dans le roman *Les veilleurs de Sangomar* de Fatou Diome, le personnage Coumba, veuve d'un naufragé du Joola (Bouba) avait des visions accompagnées la nuit, d'une montée de fièvre. Mais sans directement penser à des affaires de sorcellerie, sa maman lui dit : « *Il paraît que tu ne fermes pas l'œil la nuit..., tu as des hallucinations, ma fille. Tu nous fais peut-être un palu ? Veux-tu que je fasse venir l'infirmier ?* ⁸² ». De ce fait, dans la même chambre, une autre parle de troubles psychologiques et propose de recourir à des visites psychologiques. Avec une écriture pleine d'humour, la romancière a pu montrer le changement qui se constate peu à peu à propos des pratiques traditionnelles africaines.

Ainsi, les parents de Moussa désespérés, font appel à un féticheur, Dodo qui après avoir consulté le malade confirme les accusations portées sur la personne de Goggo Aïssa. Ce passage le justifie :

Il se voyait jouant au foot et parmi cet amas de mots incompréhensibles, un nom prononcé d'une voix étonnamment claire. Un nom sans aucun doute possible : Goggo Aïssa. Un soupir de soulagement dégonfla les poitrines oppressées. La sorcière était démasquée. Une lueur de panique aussi. Elle habitait le quartier. Elle était l'une des leurs, et depuis toujours, tous les enfants du quartier se rassemblaient et jouaient auprès d'elle. (MMA :13)

⁸² Diome Fatou, 2019.p.22

Pour évoquer l'effet du délire dans les affaires de sorcellerie, Cheikhou Diakité montre le fils du député de Yoléla en plein délire. Cela se lit dans ce passage suivant :

Le jeune homme se mit à réciter mentalement tous les versets coraniques de sa connaissance, [...] Si au moins à défaut de l'entendre, le vieux pouvait regarder, voir l'expression de ses yeux, il se serait attendri. Mais le vieux avait les yeux rivés sur le corps ruisselant de sueur du jeune homme et poursuivait inlassablement son monologue. « Ah ! Fils ...ce corps...ton corps ». (LSY :150)

Ce dernier pense être sous l'emprise de Sory Bamba, le sorcier de Yolela, qui souhaite lui ôter ses attributs sexuels. L'auteur parle même de délire à travers cette interrogation suivante : « Quel est ce délire ? ». (LSY :150)

L'effet du délire ne se manifeste pas de la même manière dans les romans de notre corpus. Au moment où Moussa évoque Goggo Aïssa Dans *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes*, le fils du député qui est dans le coma rêve du véreux sorcier de Yolela dans le roman de Cheikhou Diakité. Ce stade qu'a atteint sa maladie le pousse à délirer. Mais dans le récit du roman *Ces ténèbres –là* le personnage principal n'est pas en phase de délire. Il fait partie de l'élite constituée de jeunes du village bien instruits qui tentent de lutter contre certaines croyances telles que la sorcellerie mais aussi pour le développement de leur localité. Par contre, Bourama Basse parle de l'angoisse de sa mère, Beycor qui, à force de penser au retour de son fils au village se soucie des moindres détails même aux filles blanches que son fils peut rencontrer et épouser au Canada. En réalité, au-delà de l'attaque des sorciers, Beycor pense au déracinement, à la perte des valeurs culturelles africaines.

Dans *Les sorciers de Yolela*, la description que le malade fait de celui qui l'attaque nous fait penser à Sory Bamba, le sorcier de Yolela. En effet, il est clair que les peuples d'Afrique continuent de s'aveugler en se cramponnant à des superstitions appuyées par les religions animistes dont les pratiques injustifiables perdurent. Dans cette affaire d'accusation de Goggo Aïssa, même s'il n'y avait pas l'intervention de Dodo le féticheur, seuls les délires émis par Moussa suffisaient pour parler éventuellement de sorcellerie. En Afrique, combien de personnes ont perdu la vie pour des considérations de ce genre ? Chez les « *Lébous* »⁸³ au Sénégal, une personne présentant certains symptômes accompagnés de délires est directement

⁸³ Communauté de pêcheurs logeant le long des côtes sénégalaises

diagnostiquée comme étant sous l'emprise du « *Rap* »⁸⁴. Même si celle-ci est en début de folie ; cette dernière, pour la guérir, il faut une cérémonie de « *Ndeup* »⁸⁵ marquée par d'innombrables immolations de bêtes de tout genre accompagnées de chants et de danses.

Cependant, il existe une autre façon d'interpréter les délires dans la sorcellerie : ces délires sont différents de ceux qui sont émis par les malades dans la mesure où ce sont les sorciers eux-mêmes qui se manifestent après avoir été démasqués ; cet acte est appelé en wolof « *jaffur* ». Ainsi, dans le roman *La vie en spirale* d' Abasse Ndione, on note cette expression « *dëummë ya diaffur* »⁸⁶ qui peut traduire « sorcier qui se manifeste et avoue ses crimes ». Cette façon d'interpréter les délires est aussi valable pour les rêves. Il est utile de savoir que dans le domaine du rêve, le monde éveillé n'est pas l'unique cadre de vie au monde. Selon Isabelle Constant, il existe cinq typologies différentes de rêves :

Le rêve ésotérique, catégorie qui suppose une relation avec le divin ou le sacré, le rêve prémonitoire, le rêve politique généralement un cauchemar qui se rapporte le plus souvent à une situation vécue, le rêve de communication dans lequel un rêveur communique avec un vivant ou un mort et le rêve partiel qui se situe à la limite du rêve et du délire.⁸⁷

Donc le rêve qu'avait fait Moussa durant sa maladie peut être rangé dans la catégorie des rêves politiques. Car Moussa semblait parler à son professeur « oui monsieur, non monsieur », avant d'évoquer le nom de Goggo Aïssa, tante auprès de laquelle se rassemblaient tous les enfants du quartier. Rappelons-nous que dans *Les sorciers de Yoléla* de Cheikhou Diakité, Sept, le fils du commerçant est entré dans un coma profond à la suite à un accident de la route. Ainsi, cette situation comateuse lui a valu un rêve dans lequel il (le fils du commerçant) semble être à la poursuite de Sory Bamba, le sorcier de Yoléla voulant lui couper ses parties intimes. Alors que ce même sorcier est chargé de trouver le père de Sept, le commerçant afin qu'il soit élu député. Selon les croyances africaines, il existe un monde allégorique où l'on peut placer le rêve à travers lequel nous pouvons effectuer des délires ou même des visions qui peuvent nous fournir des explications sur les résultats des actes que nous posons. Et à travers ce rêve ésotérique, le

⁸⁴ Esprit maléfique

⁸⁵ Cérémonie de délivrance contre les mauvais esprits

⁸⁶ Ndione Abasse, *La vie en spirale*. Paris, Éditions Gallimard, 1998, p.61.

⁸⁷ Isabelle Constant. Le rêve dans le roman africain et antillais cité par Jada Miconi in, Jada Miconi, « Le rêve dans le dernier gardien de l'arbre de Jean-Roger Essomba », [En ligne], consulté le 03-02-2020. URL : <https://mimesisjournals.com/ojs/index.php/ponts/article/view/896/713>

vieux sorcier agit sur le fils du commerçant hospitalisé. Cheikhou Diakité l'exprime en ces termes :

« Fils, tu ne me laisses pas le choix... vois-tu, je voudrais que tu comprennes que ce n'est point de gaité de cœur encore moins par vengeance que je te torture ... c'est par devoir, fils...par devoir... ». « Vraiment par nécessité...fils », [...] Le petit vieux s'était rapproché du jeune homme et continuait à lui parler d'un ton calme, aucune émotion, aucun tic ne trahissait l'expression de son visage. Le jeune homme avait les yeux remplis d'effroi ; la peur. (LSY : 147)

En effet, outre les croyances qui tournent autour du délire et du rêve, existe une autre considération qui évoque le choix porté à l'égard du cœur par les sorciers ou par les féticheurs.

3 – Le cœur comme organe de choix des sorciers

En Afrique noire francophone, les pratiques de sorcellerie ont une mauvaise réputation à cause de ses manifestations marquées par des actes ignobles, inimaginables tels que l'usage du cœur humain dans leurs pratiques. Ainsi, le cœur, organe vital de l'homme paraît être d'une importance capitale aux yeux des sorciers. La quête du cœur, joyau des sorciers, entraîne un accroissement de la tuerie de manière différente de celle qu'utilisent les agresseurs intéressés par l'argent ou les bijoux. Dans bon nombre de villes d'Afrique subsaharienne, on entend à travers les médias des témoignages dans lesquels on parle de corps trouvés avec la poitrine entrouverte. Cheikhou Diakité explique :

Et là, le spectacle qu'il vit le tétanisa. Xonxé était là étendu, son petit corps complètement désarticulé. Il assista impuissant à ses derniers soubresauts. Le cou tordu, la poitrine entrouverte, il gisait là. Il avait un trou énorme au milieu du thorax. Le sang dégoulinait de partout. Alors, il n'eut aucun mal à comprendre : Sory Bamba, dit sorcier venait de tuer Xonxé. (L S Y : 145-146).

En effet, comme nous l'avons souligné dans les chapitres précédents, ces soi-disant sorciers attaquent des gens innocents pour bénéficier des faveurs des esprits ou pour se faire des potions magiques ou des amulettes. L'attitude des sorciers face au corps humain pousse certains à penser qu'il y a parmi ces derniers des cannibales autrement dit, qu'ils se nourrissent de chair humaine, de préférence le cœur. De surcroît, d'aucuns en font un business en trafiquant des organes tels que le cœur à des sorciers malintentionnés. Pour Bineta Fall :

L'utilisation comme porte bonheur des organes est apparue soudainement, et semble résulter d'une sorte d'exercice de marketing inventé par des sorciers qui souffrent de la crise économique comme tout le monde.⁸⁸

Ainsi, les enfants sont les plus visés à cause de leur faiblesse physique ou même de leur vulnérabilité. Le constat est fait au sein des maternités, beaucoup de cas de vols de nouveau-nés se font entendre. Car selon eux, les bébés ont des cœurs purs ; ce dont ils ont le plus besoin pour mener à bien leurs activités. Or, ces actes ignobles sont interdits par les religions révélées et les lois laïques les considèrent comme des meurtres. Ils choisissent le cœur pour gagner la faveur des génies ou même pour obtenir une vie après la mort ; leurs motivations diffèrent les unes des autres. Selon Laura Coakley :

Ce trafic des parties du corps reviendra dans le deuxième chapitre où nous parlerons de la stigmatisation des albinos. Le nouvel ordre du monde découlant de la décolonisation s'est ouvert au marché capitaliste libre en Afrique, ce marché s'occupe d'un ensemble de domaines : trafics d'organes, d'enfants, les traites d'êtres humains sont les traites endémiques de sectes sorcellaires et d'économies occultes internationales qui trouvent en internet un instrument d'une redoutable efficacité.⁸⁹

Il est important de savoir que les façons d'agir diffèrent d'un sorcier à un autre. Certains extraient le cœur physique et l'emportent avec eux au moment où d'autres le font de manière invisible. Cette partie du roman de Djaïli Amadou Amal le démontre :

Moussa est malade. Moussa le gamin adorable qui faisait l'admiration de tous, [...] Moussa se tortillait encore plus, pleurant, se plaignant : « Mon cœur ! Mon cœur ! Goggo Aïssa a mangé Moussa » (M M A : 10).

Contrairement à la façon dont les membres de la famille de Moussa pensent que Goggo Aïssa a mangé le cœur de Moussa, le sorcier de Yolela lui a extrait le cœur de Xonxé l'albinos avec ses propres mains. L'auteur fait la description de la scène à travers la citation suivante :

Xonxé était là étendu, son petit corps complètement désarticulé. Il assista impuissant à ses derniers soubresauts. Le cou tordu, la poitrine entrouverte, il gisait là. Il avait un trou énorme au milieu du thorax. (LSY :145)

⁸⁸ Cité par Bineta Fall, op. cit., 2018.

⁸⁹ Laura Coakley, op. cit., 2015.

Dans son récit l'auteur de *Ces ténèbres-là*, n'a pas mentionné cette notion d'organe parce que déjà le personnage principal Antoine vient de rentrer du Canada. C'est vrai qu'il y a fait ses études supérieures, mais il n'a pas encore de travail, comme on le dit au village il n'est pas encore cadre. Donc sa situation actuelle ne lui attire pas encore d'ennuis comme ceux à quoi pensait sa maman. En plus, il n'y a aucune preuve concernant les accusations faites à l'endroit du chef de village. Là, l'auteur rapporte les colportages des villageois mais n'a jamais mentionné dans le récit une partie où le chef fait des pratiques de ce genre. Comment peut-on manger le cœur de quelqu'un sans extraire l'organe de la poitrine ? Telle est la nature de la magie et de la sorcellerie en Afrique. Cette complexité de l'occultisme pousse les peuples à aller vers les guérisseurs ou les sorciers eux-mêmes pour trouver remède. Quelle est l'importance de la contre-sorcellerie en Afrique ? Leurs méthodes peuvent-elles quelque chose contre les maléfices causés par les sorciers ?

Chapitre III : La contre-sorcellerie

Comme son nom l'indique, la contre-sorcellerie en Afrique subsaharienne peut être définie comme étant un assemblage de pratiques traditionnelles et religieuses exercées par des guérisseurs traditionnels, autrement appelés tradipraticiens, féticheurs, marabouts etc., afin de soigner des personnes malades, atteintes par des sortilèges ou confrontées à des problèmes sociaux (malheur répétitif, perte de travail, avortement, stérilité, etc.). Alors, les guérisseurs sont les seuls aptes à diagnostiquer le malade afin de lui révéler les noms ou même la nature du djinn (génie) ou de l'ancêtre qui est à la cause de cette attaque. Ainsi, la façon de soigner ce malade dépendra de la durée de l'emprise.

Dans ce cas, les tradipraticiens ne tardent pas à conscientiser les peuples qui les fréquentent à prendre des prédispositions afin de former une certaine barrière contre le mauvais œil, les sorts, les malédictions etc. Appréhendée ainsi, la sorcellerie devient une théorie officielle du malheur. Ce qui explique le fait que ces Africains se sont toujours méfiés de cette pratique qui peut être dangereuse dans certains usages. Ainsi, des mesures ont été prises afin de se prévenir des individus mal intentionnés ou du mauvais œil. Alors, ces peuples africains font du langage un outil de protection. Le roman de Sembene Ousmane, *Les bouts de bois de Dieu*⁹⁰ le démontre avec cette périphrase (les bouts de bois de Dieu) dont l'usage est assez significatif. Dans certains pays africains comme le Sénégal, il est interdit de compter les personnes, il est préférable d'employer le terme « bois » (*bant*). Avec cette appellation, les mauvaises langues ne pourront rien contre ces personnes. Toujours dans le cadre de la prévention contre le mal, il existe des aliments et des objets qui ne se commercialisent pas à la tombée de la nuit. Nous avons l'exemple du charbon, de l'aiguille, du piment ou du poivre, du sel, etc. Cependant, en Afrique, les remèdes que possèdent les guérisseurs ou féticheurs sont divers et variés.

1 - Les remèdes des féticheurs

En Afrique subsaharienne, les croyances en la médecine traditionnelle constituent un phénomène indéniable et très important aux yeux de ceux qui en font recours. Leur nombre important ainsi que leur accessibilité fait que les guérisseurs sont davantage sollicités dans des cas de maladie ou autres. Chez ces derniers, les symptômes les plus élémentaires sont considérés comme découlant d'une maladie grave. D'après Maria Teixeira :

⁹⁰ Sembène Ousmane, *Les Bouts de bois de Dieu*. Paris, Pocket, 1960.

Les Manjaak partent chercher les autels de Kasara quand ils constatent un accroissement du nombre de maladies ou de morts d'origine sorcière, la prégnance des problèmes d'alcoolisme où de chômage, les difficultés scolaires des enfants, la concurrence dans le milieu professionnel. Les membres des communautés se mobilisent alors pour se prémunir contre ce qui est interprété comme de la sorcellerie. Que ce soit au Sénégal ou en Guinée-Bissau, l'autel de Kasara une fois installé est au service de tout le village, ou en milieu urbain, de tout le quartier.⁹¹

Comme certaines communautés africaines vont à la quête de féticheurs ou guérisseurs traditionnels, d'autres préfèrent aller vers des associations ou d'organismes gérés par des personnes ressources, connaisseurs des manifestations des attaques occultes. Par exemple, au Sénégal, des centres *Malango* ont été mis en place surtout dans la région de Fatick où il y a plus d'acteurs souvent appelés « les *Saltigués* » détenteurs de sciences qui les aident à prédire l'avenir, mais aussi à soigner des malades par le biais de la médecine traditionnelle. Selon Seydou Nourou Faye :

La phytothérapie fait référence à cette dimension de la médecine traditionnelle qui est relative au traitement des maladies par les plantes mais occulte tous les autres aspects de la médecine naturelle se rapportent à cette spécificité des cures traditionnelles consistant à employer des produits issus de l'environnement naturel pour soigner,[...].⁹²

Ainsi, chaque malade y trouvera un guérisseur apte à le délivrer des maux dont il souffre. Ainsi, dans le cas de la maladie de Moussa, la famille a préféré le soutien de Dodo. Ainsi, Djaïli Amadou Amal écrit :

Un oncle était allé quérir Dodo le guérisseur C'était une évidence pour tous ! Cette maladie trop mystérieuse et soudaine ne pouvait être soignée à l'hôpital. Cet étrange mal ne saurait en aucun cas trouver remède en la médecine occidentale (MMA : 10).

⁹¹ Maria Teixeira, op. cit. ,2008.

⁹² Seydou Nourou Faye, « Médecine traditionnelle et dynamiques interculturelles. Les implications socio-anthropologiques de la formation de la tradithérapie à l'hôpital traditionnel de Keur Massar ». Mémoire de Maîtrise, Université Gaston Berger de Saint-Louis,2000-2001.

A ce sujet, dans le roman *Ces ténèbres-là*, le romancier Bourama Basse parle de la mort brusque du jeune diplômé Pancrass tout en incriminant le chef du village. Mais en aucun cas le narrateur n'a parlé de tentative de guérison. Pourtant, des féticheurs ont été consultés pour connaître les raisons de la mort de ce dernier. Deux hypothèses peuvent découler de la situation. La première est que, les populations africaines sont parfois plus intéressées par la recherche de l'identité de la personne responsable de la maladie que par la guérison du malade. C'est ceux-là qui alimentent les rumeurs. La seconde c'est le fait que personne ne peut se relever après certaines attaques mystiques. En effet, si un sorcier, un guérisseur ou un féticheur déclare que l'anomalie est incurable, certaines personnes ne se donnent pas la chance d'essayer de faire des soins. Ils se contentent d'attendre leur sort.

Ainsi, dans *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes* sans même songer à amener le petit à l'hôpital, la famille de Moussa préfère les soins de Dodo, personne qu'ils (les parents de Moussa) estiment beaucoup grâce à la maîtrise de sa profession, sa puissance mystique et son radicalisme face aux circonstances. En réalité, c'est le contraire dans *Les sorciers de Yolela*, car, la maladie du fils du commerçant découle d'un accident grave et dans ces circonstances, il est presque impossible pour qu'un sorcier soit capable de lui redonner la santé. C'est la raison pour laquelle le fils du député est soigné à l'hôpital.

De ce fait, selon leurs croyances, ces accessoires mystiques (gris-gris...) constituent la source du pouvoir ainsi que la défense du sorcier ou féticheur, car guérir des personnes envoûtées peut lui porter préjudice. Dans la mesure où ces esprits peuvent à tout moment se retourner vers la personne qui tente de soigner leur cible. Donc si le guérisseur est vulnérable, chaque tentative de rémission d'un malade est égale à un danger imminent. En outre, il est bon de savoir que l'apparence n'est pas en reste ; le féticheur, pour se faire remarquer arbore un accoutrement spécial pour impressionner et semer le mystère. Ainsi, Djaili Amadou Amal affirme dans les lignes suivantes :

Ces gris- gris étaient couverts de peaux d'animaux, de plumes, ou même d'un simple tissu aux couleurs incertaines. A son cou, pendait un collier en dent de félin agencées sur une grossière chaîne en argent [...] (M M A : 12).

Ce mysticisme fait la singularité de tout féticheur car chacun a sa propre manière de se protéger, de se rendre redoutable et d'être sollicité de partout. Mais cela n'empêche qu'il en ait parmi eux des guérisseurs simples de par leurs accoutrements et leurs modes de vie. Les soins apportés par Dodo le féticheur sont-ils fiables ? En fait, les guérisseurs comme Dodo font usage

d'une thérapie traditionnelle. Ainsi ces devins-guérisseurs font appel aux éléments de la nature en les mettant en communion avec la puissance des esprits. Et aboutissent à des résultats immédiats, mais parfois il faut attendre des jours pour que les mânes réagissent. Fiables ou pas, les résultats de leurs interventions sont respectés. Ce passage tiré de *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes* le démontre :

C'est l'œuvre d'un mistirijjo ! Un sorcier mangeur d'âmes [...] Dodo continua ravi de l'intérêt de son auditoire : « Avec ce gaadal, il ira mieux et prononcera le nom de son bourreau. Ce n'est rien, ne vous inquiétez pas. Il sera sauvé ! Il suffit juste d'identifier le mistirijjo et je ferai le reste. (MMA : 12)

Dans *Ces ténèbres-là*, Kintar avait bien cru aux révélations du féticheur, qui, lui avait fait savoir que tous les problèmes auxquels elle est confrontée dans son ménage sont causés par sa coépouse Koumbèle. Alors, a-t-elle ensorcelé Koumbèle par l'aide de ses marabouts ? C'est la seule question qui s'impose. Ses maraboutages sont-ils la cause du handicap de Soulou, son beau-fils ? Nombreuses sont les questions qui peuvent s'en suivre.

Bien que riche en technique et en support matériel, la nature complexe et mystérieuse de la sorcellerie fait que les acteurs de ce domaine ne fournissent pas assez d'explications ou même n'exposent pas n'importe où leurs arsenaux. D'autres évitent de beaucoup parler de leurs secrets afin de se méfier de la colère des génies ou des anciens pourvoyeurs de pouvoir. Selon Pierre Petit : « *Le système explicatif de l'infortune n'est en soi, pas incompatible avec une explication scientifique ou technique. La sorcellerie répond au « pourquoi » et pas au « comment »* ». ⁹³

Dans le cadre de l'occultisme africain, seule la croyance assure la survie de certaines pratiques telles que la sorcellerie. Même si la science de Dodo n'était qu'illusoire, la coïncidence a fait que le petit Moussa a cité Goggo Aïssa. Ce qui augmenta alors les éloges adressés à l'égard de ce dernier. Selon Djaïli Amadou Amal, « *Dodo ne pouvait pas se tromper* ». (MMA : 14)

Personne n'est sûr que le sacrifice du cœur de l'albinos suffisait pour que le commerçant soit membre du parlement. Mais l'auteur Cheikhou Diakitè a bien fait exprès de ne pas mentionner la suite de l'histoire concernant le député de Yolela. Cette écriture pleine de suspens montre à quel point les pratiques des sorciers sont parfois incertaines. Cette croyance aveugle aux dires des sorciers ou guérisseurs ne relève pas de l'ordinaire, mais plutôt de la foi portée à

⁹³ Pierre Petit, « Anthropologie de l'Afrique subsaharienne », [En ligne], consulté le 25-01-2020. URL : <https://studylibfr.com/doc/853215/anthropologie-de-l-afrique-subsaharienne-%E2%80%93-pierre-petit>

l'occultisme africain. Tout Africain ne peut s'en passer sauf ceux qui se cachent derrière les religions révélées. Or aujourd'hui comme le disait le professeur Oumar Sankharé,

La religion en Afrique est caractérisée par un syncrétisme entre l'animisme et la foi révélée. Avec la pénétration arabe et occidentale, cette dernière s'est greffée à un vieux fonds mythologique. Les esprits [...] se consacrent volontiers au culte des fétiches après les prières à l'église ou à la mosquée.⁹⁴

Mais, il arrive que les révélations des guérisseurs ne soient pas acceptées par tous d'où le scepticisme de certains chefs religieux et jeunes instruits.

2 - Le scepticisme de certains religieux et jeunes instruits face aux accusations

Malgré leurs soutiens dans leurs nombreuses interventions, les guérisseurs traditionnels sont confrontés à des questionnements provenant des chefs religieux souvent représentés par l'imam et les nouvelles générations. Certains religieux remettent en cause les déclarations émises par des féticheurs face à des maladies spécifiques ou à des accusations à l'égard de parents proches ou d'un voisin. Parfois on leur demande des comptes-rendus pour plus de lumière sur leurs exploits. Ainsi, Djaïli Amadou Amal l'explique en ces termes :

Merci Dodo, éclaire-nous ! J'ai été appelé à l'aube au chevet de l'enfant malade. Il était fiévreux et se plaignait d'avoir mal au cœur. [...] Cela n'explique pas en quoi Goggo Anissa est impliquée [...]. Ayant donc diagnostiqué l'étrange mal de l'enfant, j'ai utilisé un autre gaadal qui accorde la clairvoyance aux victimes. (MMA : 33-34)

Ainsi, le point de vue de l'imam serait d'une importance capitale car il met à l'écart le fanatisme qu'adoptent les autres membres de la famille vis-à-vis de Dodo et cherche à démasquer certains charlatans prisés par l'argent. Ces derniers épousent une position ambiguë ; mais paradoxalement dans *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes*, l'auteure souligne l'incapacité de l'imam à apporter des éclaircissements sur l'accusation de Goggo Aïssa. Coincé entre sa tradition et sa religion, il était confus et ne savait quoi dire. On peut lire sur ces écrits de Djaïli Amadou Amal que :

⁹⁴ Sankharé Oumar, 1992, p.35.

Comme l'a dit tantôt mon frère Hamadou, le mistiraaku reste encore un mystère. Comme diraient les peuls, « Si tu y crois, tu crois à un mensonge et si tu n'y crois pas tu te réfutes une vérité » (MMA : 34)

En réalité, la religion musulmane interdit toute pratique ayant un rapport au diable ou à une divinité autre que Dieu le Tout- Puissant. En outre, un imam peut admettre l'existence de la sorcellerie nommée par le vocable « *Sih*r » dans le livre sacré mais n'accepte pas les accusations et les diverses manières de soigner en sollicitant l'aide des génies ou des ancêtres. Selon eux, les pratiques sorcellaires sont formellement interdites.

Mais, à notre grande surprise, nous constatons l'existence des marabouts guérisseurs qui emploient la puissance de la magie traditionnelle en l'utilisant avec des versets coraniques utilisés autrement afin de servir à la sorcellerie. Cette façon de guérir est assez présente en Afrique occidentale : au Sénégal, au Mali, en Guinée surtout chez les peuples les plus islamisés tels que les peuls.

Ainsi, le marabout guérisseur est souvent appelé « Thierno » et est convoité par sa pratique de l'islam et par ses nombreux prêches contre le diable. Malgré leurs renommées ainsi que les nombreux témoignages faits à leur égard, la crédibilité des pratiques des marabouts ne fait pas l'unanimité chez certaines personnes.

En réalité, dans le roman *Ces ténèbres-là*, malgré la présence de l'aspect traditionnel et animiste, la religion chrétienne est sous-entendu avec les noms de certains personnages tels que : Antoine, Philippe, Delphine, etc. Mais là, l'auteur met l'accent sur le côté éveillé des jeunes qui tentent dès que l'occasion se présente de dissuader leurs aînés de certaines considérations. C'est dans cette optique que Bourama Basse disait :

Antoine raccompagna ensuite ses invités. Arrivés en face de l'école où ils avaient tous fait leurs premiers pas, ils s'arrêtèrent net. Subitement, ils scrutèrent tous le ciel. Le temps « tait magique ainsi que les constellations. La lune était entourée par un arc-en-ciel qui suscita l'admiration chez les jeunes. Leur attitude contemplative attira l'attention d'un vieux berger qui passait par là. Sans aucune intention de nuire, il déconcentra les jeunes gens. « Il y aura un grand homme qui va quitter ce bas monde », affirma le berger. (CTL :88)

En Afrique, les gens aiment donner des explications à un phénomène qu'ils ne comprennent même pas. Pour gagner en crédibilité, ces personnes utilisent des métaphores tout en comparant des choses qui ne vont pas de pair.

Par ailleurs, dans *Les sorciers de Yolela*, le fils du commerçant malgré son jeune ne pensait qu'à des préoccupations mondaines. Il profitait de la fortune de son père tout conduisant en état d'ébriété, en compagnie de jeunes filles. Dans ce passage, l'auteur dénonce le népotisme et le manque de maturité et de responsabilité de certains jeunes Africains. En effet, si ce fils du commerçant de Yolela avait décidé de fréquenter les sorciers, il allait faire tout son possible pour que ses souhaits soient exaucés. Comme son père, tout ce qui compte pour lui c'est la fortune et la belle vie. Ainsi, c'est de ce sujet que parle Cheikhou Diakité dans l'incipit de ce roman :

La voiture filait à vive allure sur la nationale⁷, en dépit de la nuit noire. A l'arrière du véhicule, les jeunes gens somnolaient, bercés par la mélodie d'un blues du désert. Le jeune homme au volant empestait l'alcool. Le pied sur le plancher, il roulait à tombeau ouvert et s'enivrait de vitesse sur la route déserte dans la nuit calme. (LSY :3)

En réalité, c'est la jeunesse africaine qui doit sortir ce continent des pratiques traditionnelles qui ne sont pas profitables à cette société. Outre les représentants de l'Islam, nombreux sont les jeunes instruits ayant fréquenté l'école occidentale qui décident de rompre avec ces croyances tout en refusant de croire totalement en ces guérisseurs africains. Consciente de la place qu'occupent la jeunesse africaine dans cette révolution, Djaïli Amadou Amal n'a pas tardé à créer un personnage jeune et instruit « Nourouldine » afin qu'il explique aux parents de l'enfant malade ce que représentent les symptômes qu'il présente avant de les dissuader de l'accusation de Goggo Aïssa en tant que sorcière. C'est dans cette optique que Djaïli Amadou Amal écrit :

Mais Bappa, autre chose que je n'arrive pas à comprendre, pourquoi Goggo Aïssa ? J'y ai médité durant des heures. J'y ai pensé toute la journée. Goggo Aïssa ! Comme Adda Halima ou Astadjouma, il y a dix ans ici même à Mbarmaré, au sud de Mbarmaré, après le Lungu. (MMA :93)

La romancière Fatou Diome en parle dans son livre, *Le ventre de l'Atlantique* avec le dialogue qui opposait Salie, émigrée en France et Madické, jeune ambitieux qui se trouve au village. A travers cet échange, la romancière dénonce le recours aux marabouts pour trouver remède à des problèmes d'ordre économique ou social. Mais ce point de vue de Salie vis-à-vis de ces marabouts qu'elle taxe d'usurpateurs fait que son frère Madické la qualifie de déracinée ou d'une Africaine occidentalisée. Or, les jeunes ayant fréquenté l'école française mais aussi ayant voyagé sont les mieux placés pour dénoncer cette situation. Cet extrait de ce roman de Fatou Diome en témoigne :

Bon j'irai voir un marabout, eux au moins ils ont toujours une solution, [...].
Tu crois avoir percé tous les mystères à l'école ! T'es vraiment occidentalisée
! Mademoiselle critique maintenant nos coutumes.⁹⁵

Bien que les mystères africains ne s'apprennent pas à l'école occidentale, certaines exagérations se démarquent naturellement de la réalité. Toujours dans ce même livre de Fatou Diome, le narrateur évoque dans un des chapitres l'histoire de Gnarelle et du marabout peul qui, demande à cette dernière d'effectuer un rituel durant lequel cette jeune fille innocente doit coucher avec lui. Cette scène ressemble plus à un chantage qu'à une cérémonie rituelle. De ce fait, chaque fois que des accusations se font entendre, les jeunes ont toujours leurs mots à dire. Mais les parents, ainsi que toutes les personnes n'ayant pas fréquenté l'école prennent les suggestions de ces personnes comme les conséquences qui découlent de l'acculturation. Ces derniers ayant reçu une éducation différente de celle des anciens détenteurs des traditions et coutumes, épousent des positions parfois distinctes. Ainsi, en raison de leurs attitudes cartésiennes, les jeunes Africains essaient chaque fois que l'occasion se présente, de conseiller leurs parents aveuglés par l'obscurantisme. Ils soutiennent des thèses palpables afin de libérer de nombreuses personnes accusées. Par la voix du narrateur, Djaïli Amadou Amal explique :

C'est pourtant ton amie il n'y a pas longtemps Aïya, rétorqua Gadji. C'est ridicule de la soupçonner ! C'est plutôt toi le ridicule qui te laisses aveugler par des considérations infructueuses, [...] Au fait, qui a –t-elle mangé ? Peut-on m'expliquer calmement ? Quand j'aurai toutes les informations, nous aviserons de la conduite à tenir. (MMA : 32)

Ce constat est fait avec les idéologies développées avec Antoine Corrèa et ses amis Opa, Soulou et les autres. Bien que conscients des réalités des valeurs et pratiques traditionnelles africaines, ces derniers réfutent certaines considérations tout en restant dans la logique. C'est ce rationalisme qui les pousse à concevoir ainsi la mort de leur camarade Pancrass. C'est ainsi que Bourama Basse disait que :

« Selon vous de quoi est mort Pancrass ? », [...] « Toute mort est décidé par Dieu. C'est lui seul qui mesure le fil de la vie de chaque homme et c'est lui seul qui le coupe, [...] Je propose une approche rationnelle à ce sujet, avança Soulou, [...] I est des tentatives de justifications qui menacent sérieusement la sociabilité, l'harmonie sociale, souligna Opa. (CTL :86)

⁹⁵ Diome Fatou, *Le ventre de L'atlantique*. Paris, Editions Anne Carrières, 2003, p.41.

En réalité, les jeunes comme Gadji, Nourouldine, Antoine, Opa et Soulou font tout leur possible pour dissuader leurs grands-parents mais chaque fois, ce sont des disputes houleuses qui s'en suivent. Cependant, en Afrique subsaharienne, les jeunes instruits représentent une menace pour les traditions et valeurs culturelles. Les Anciens prennent leurs comportements comme une déperdition et une aliénation culturelle causées par l'arrivée des Blancs. Or, cette jeunesse essaie de mettre fin à certaines pratiques culturelles et traditionnelles africaines qui parfois conduisent à l'injustice. Selon Bourama Basse, « *la coutume est un autre tyran* ». (CTL :14)

Nonobstant l'attitude des parents traditionalistes, ces jeunes ne tardent jamais à intervenir surtout dans les affaires d'accusations de sorcellerie. Dans le roman de Djaïli Amadou Amal, le personnage Nourouldine n'a pas hésité à montrer sa déception et sa surprise à propos de l'affaire Goggo Aïssa accusée d'avoir mangé Moussa. Bouleversé par la situation, Nourouldine montre sa déception et se demande : « *Comment ? Questionna-t-il étonné. C'est quoi cette histoire encore ?* ». (MMA : 88)

Dans *Les sorciers de Yolela*, l'auteur évoque un personnage assez particulier qui, son acharnement envers le commerçant (commanditaire des crimes et des actes de corruption faites à Yoléla) et Sory Bamba le sorcier (violeur, voleur et celui qui effectue les crimes rituels). Cette inspectrice Madina surnommée la « hyène » n'écarte aucune piste afin de mettre la main sur ces gens malhonnêtes. Malgré son jeune âge, cet agent de la police est craint dans toute la ville pour son engagement et son souhait de balayer cette ville ainsi que le quartier de Keur Tann de tous ses bandits. L'auteur montre à travers ce personnage l'engagement de la jeunesse pour la stabilité sociale mais aussi la mainmise de la police dans les crimes qui ont trait à des pratiques de sorcellerie.

Ainsi, la romancière, féministe Calixthe Beyala fait partie de ceux qui optent pour la lutte contre certaines exagérations dans les pratiques et croyances traditionnelles africaines. Ainsi, Calixthe Beyala, dans son roman *Comment cuisiner son mari à l'africaine* écrit :

Ensuite j'en reviens à l'Afrique, ce continent où deux phrases n'est pas seulement l'addition des mots qui la composent. J'analyse chacun des moments passés avec monsieur Bolobolo. De quelle couleur était le ciel lorsqu'il m'embrassait ? Quel type de bruissement faisaient les battements

d'ailes des pigeons ? Combien de chats noirs avais-je aperçus depuis la fenêtre de son appartement ?⁹⁶

Nourouldine affronta même son père afin de lui montrer sa négligence face à cette affaire. De ce fait, pour insister sur l'opposition de Nourouldine face aux circonstances, Djaïli Amadou Amal écrit : « *Comment a-tu pu cautionner tout ce cirque au lieu de conduire Moussa à l'hôpital ?* » : (MMA : 89)

En effet, comme l'indique la culture africaine, dans les prises de décisions, les jeunes n'ont rien à dire, tout se pense et se décide par les aînées et parfois donner son point de vue peut être vu comme acte d'indiscipline et peut causer une réprimande. Djaïli Amadou Amal n'a pas tardé à montrer la manière dont les jeunes qui vont à l'encontre des croyances des parents sont traités. Ainsi, elle écrit :

Tu es jeune et impatient Dini. Tu ne maîtrises pas toutes les données que déjà tu te dresses en accusateur. Crois-tu que je sois idiot ? [...] De plus tous les signes concordent à déduire qu'il pourrait s'agir de mistiraaku. Pourquoi voudrais-tu que je néglige ce côté, s'il y a un moyen quelconque de soigner mon fils ? (MMA : 89).

Alors comme tout autre jeune de l'époque du jeune Dini, sa réaction aurait été la même face à des situations d'ignorance et de négligence de ce genre. Cependant, détourner les parents africains de leur croyance occulte pouvant avoir des répercussions et pour la santé et pour l'harmonie sociale est une autre paire de manches. De ce fait, beaucoup de romanciers ont versé dans le même sens que Djaïli Amadou Amal dans ce passage afin de conscientiser et de pousser leurs lecteurs africains à rompre avec les superstitions appuyées par les personnes âgées.

Malgré les efforts des chefs islamiques et des jeunes instruits, il est très difficile de vouloir dissuader ces peuples de ces pratiques héritées des ancêtres. Aussi cela paraît un paradoxe mais il arrive que ces sorciers par l'usage de leurs pouvoirs parviennent à soigner et à guérir des personnes qui sont dans le besoin.

3 - L'existence des sorciers guérisseurs

Le sorcier est toujours vu comme un être nuisible toujours prêt à répandre le mal. Il est aussi capable de faire le bien en apportant des soins aux personnes malades ou atteintes par des

⁹⁶ Beyala Calixthe, *Comment cuisiner son mari à l'africaine*. Paris, Éditions Albin Michel, 2000, p.109.

envoûtements. Pour lui, le fait d'utiliser les différents types de magie (blanche, noire, rouge) constitue un art. Donc toutes les typologies de magie sont utilisées suivant l'objectif qu'ils ont en face. L'emploi de la magie noire est leur apanage mais cela n'empêche pas les sorciers de faire recours parfois à la magie blanche.⁹⁷

Ainsi, cette dualité qui caractérise le sorcier s'explique chez certains peuples camerounais par l'existence de « l'évu ». Selon ces peuples, le détenteur du pouvoir mystique est libre de l'utiliser suivant ses désirs. C'est la raison pour laquelle on parle de « l'évu passif » que détiennent les innocents. Mais ces derniers peuvent le développer à n'importe quel moment.

Quant à « l'évu nuisible » que possèdent les sorciers, il est déjà opérationnel ; cet évu diffère carrément de celui des guérisseurs ou médecins-traditionnels. Celui-ci est appelé évu actif mis au service de la communauté avec le pouvoir de contrer la sorcellerie. C'est alors cet évu que possèdent les nganga dont évoque Julien Bonhomme dans ses travaux chez les sociétés Mitsogo : Pierre Petit écrit :

Chez les Mitsogo, un individu qui se croit victime de sorcellerie s'adresse habituellement à un nganga Misoko, un devin- guérisseur. Le terme nganga, qui se trouve dans toute l'Afrique bantoue, désigne le guérisseur.⁹⁸

De ce fait, paradoxalement le sorcier connu pour ses maléfices peut arborer le statut de nganga bien qu'opposés comme le jour et la nuit. En Afrique, la richesse des pratiques se comprend à travers les citations. Cependant Julien Bonhomme nous fait quelques traductions pour parler de la nature du sorcier et du guérisseur. Il écrit :

Comme le rappelle un proverbe : mogo do na pitsi nganga nomanda, littéralement « sorcier de nuit, nganga de jour ». Mais une autre interprétation, plus inquiétante, peut être faite du proverbe : la même personne serait nganga le jour et sorcier la nuit. Un proverbe des Bapunu, voisins des Mitsogo, l'affirme sans ambages : « le nganga et le sorcier sont des amis. En effet, les devins-guérisseurs ne peuvent déceler et contrer les sorciers parce qu'ils disposent des mêmes pouvoirs occultes qu'eux. Ils possèdent un « vampire » identique à celui des sorciers, même s'ils affirment que ça leur sert à faire le bien et non le mal. C'est là toute l'ambiguïté morale des nganga et, plus

⁹⁷ Le pouvoir de la sorcellerie est mauvais mais on entend quand même les leaders [qu'il le maîtrise], qu'il en ait un bon usage car il peut servir [...] Comme la bombe atomique, même si l'on sait qu'elle représente un grand danger, il vaut mieux l'avoir pour équilibrer les forces.

⁹⁸ Pierre Petit, op., cit.,2007.

précisément de la contre- sorcellerie en Afrique. Ceux –là même qui combattent les sorciers sont régulièrement suspectés de faire usage de leurs pouvoirs à mauvais escient.⁹⁹

En réalité, chez les peuples d’Afrique noire, pour remédier au mal, il leur faut coûte que coûte faire appel aux pouvoirs occultes. Ainsi exercé par un nganga, un marabout ou par un sorcier cela leur semble égal. L’essentiel c’est de trouver remède au malheur souvent matérialisé par la maladie ou la hantise. C’est d’ailleurs ce qui explique la convoitise de ces derniers vers des sorciers souvent connus grâce aux exploits qu’ils ont eu à faire en soignant ou même en résolvant des problèmes sociaux par l’exercice du surnaturel.

Dans *Les sorciers de Yolela*, le commerçant accompagné de son louangeur est allé voir pour une raison précise : être député. Et ce dernier leur a demandé des sacrifices à faire. Mais si par exemple, ils étaient partis voir le sorcier pour guérir d’une maladie, il allait aussi faire le travail nécessaire. Mais cela dépend de ce qu’il allait leur demander. Ce qui montre que le pouvoir du sorcier est comme un couteau à double tranchant. Comme il peut causer des torts à ses semblables, le sorcier peut redonner la santé à un malade car les sorciers connaissent les secrets des plantes et herbes médicinales ainsi que la puissance des incantations. Ainsi, dans le passage suivant, Sory Bamba parle avec assurance et fermeté pour rassurer le commerçant : « *Je veux être député h-! » Tu seras député ! « Serais-tu prêt à y mettre le prix ? » (LSY :121)*

Cette capacité des sorciers à guérir des maladies les plus difficiles à soigner fait que certains d’entre eux se font passer pour des sorciers de renoms dont on entend parler. De ce fait, Bourama Basse dénonce l’imposture qui marque certains sorciers : « Le charlatan était un usurpateur. *Il se faisait passer pour le célèbre féticheur Kabaakou, un voyant et un guérisseur de renom* » (CTL :38). Il faut noter que, pour la nomination des détenteurs de pouvoirs occultes, chacun choisit le nom qui lui semble le mieux adéquat. Pour ceux qui souhaitent faire des sacrifices pour une cause bien donnée, ceux-là parlent de sorciers. Pour ceux qui sont souffrants, ceux-là parlent de féticheurs, guérisseurs ou tradipraticiens. Pour ceux qui ne croient pas en ces savoirs mystiques, ce sont eux qui parlent de charlatan. A travers chacun de ces noms existe

⁹⁹ Julien Bonhomme, « L’homme est-il un gibier comme les autres ? Prédation, sorcellerie et contre sorcellerie chez les Mitsogo du Gabon ». M. Cros, J. Bondaz, M. Michaud (éds). *L’animal cannibalisé. Festin d’Afrique*, Ed. Des archives contemporaines, p.191-205, 2012. [En ligne], consulté le 27 /01/2020. URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00801520>

des réalités. C'est pourquoi pour évoquer celui qui est venu soigner Moussa, Djaili Amadou Amal parle de « *Dodo le guérisseur* ». (MMA :10)

Dans *La Reine des sorciers* de Seydi Sow, l'auteur, par le biais de son personnage la Reine des sorciers, explique comment les sorciers essayent de gagner la confiance des populations avec lesquelles ils vivent en offrant des soins efficaces et immédiats à des personnes gravement malades. La Reine des sorciers s'est montrée aimable avec les villageois en soignant des malades qui avaient perdu tout espoir. C'est le cas de la guérison d'Oumy et de Nafi. Alors que c'est elle-même (La Reine des sorciers) qui en est l'auteur. Ainsi, selon Maria Teixeira :

Lors des affrontements, sorcellerie et contre-sorcellerie mobilisent des clairvoyants dotés de pouvoirs utilisés dans des ses différents. Cependant une dichotomie manichéenne entre sorciers maléfiques et contre-sorciers bénéfiques est peu pertinente. Les anti-sorciers sont des êtres sur lesquels plane toujours un soupçon quant à leur réelle clairvoyance et quant à l'utilisation qu'ils font de leurs pouvoirs occultes. Une personne reconnue par la société comme anti-sorcier peut être identifiée publiquement comme une sorcière après sa mort. Être sorcier n'empêche pas d'être une personne qui fait de bonnes actions par ailleurs. Les êtres sont ambivalents tout comme les puissances invisibles.¹⁰⁰

Cependant, il est très facile de trouver remède à une anomalie que l'on a arbitrairement lancée à des gens innocents et ignorants. Les sorciers se créent ces genres de ruse afin d'améliorer leurs conditions de vie souvent difficiles. A travers ce passage, Seydi Sow explique que : « Du fond de leur cœur, ils la lavèrent de tout soupçon et supplièrent Dieu de leur pardonner une médisance aussi monstrueuse ».¹⁰¹ Les profanes ne parviennent pas à comprendre les raisons pour lesquelles ces personnes trop mystérieuses préfèrent vivre seules dans des lieux isolés peu commodes, sans famille, ni progéniture. De surcroît, les personnes dites sorciers cohabitent le plus souvent avec certains animaux de compagnie comme le chat.

En outre, la recherche du gain est une autre cause qui pousse les sorciers à implorer l'aide des génies et des ancêtres qui exhaussent leurs actes. De ce fait, c'est en ce moment qu'adviennent les nombreux et divers sacrifices que leur demandent leurs génies afin de réaliser le travail demandé. Le phénomène des sorciers guérisseurs est un problème qui se pose dans les sociétés africaines où une disparité de pratique est remarquée. Dans la mesure où le guérisseur est parfois

¹⁰⁰ Maria Teixeira, op.cit.,2008.

¹⁰¹ Sow Seydi, 2014, p.134.

considéré comme un sorcier et le sorcier pour un guérisseur. Contrairement à Julien Bonhomme qui atteste que le guérisseur peut agir le jour comme médecin et la nuit comme sorcier. Éric de Rosny écrit :

Or, ils [les guérisseurs] sont les héritiers d'une antique manière de soigner le mal et la maladie, dont l'une des caractéristiques est justement de lutter contre la sorcellerie. Les appeler sorciers revient à faire un contresens sur leur identité. On se doute qu'il ne s'agit pas là d'une simple erreur de vocabulaire due à des problèmes de traduction. L'amalgame est révélateur d'un problème de fond. Cette confusion comme de prendre un gendarme pour un voleur.¹⁰²

En réalité, la thèse avancée par Julien Bonhomme va dans le même sens que celle de Rosny dans la mesure où ces guérisseurs traditionnels, pour vaincre leurs ennemis, les sorciers, devront se convertir en sorciers afin de les égaler et de pouvoir les combattre. Dans son analogie de la prédation, Bonhomme attribue au guérisseur le même animal que celui des sorciers : la panthère. Une bête sauvage d'une forte puissance et d'une atrocité notoire. Ce même animal peut représenter d'une part les sorciers et de l'autre côté les guérisseurs qui essayent de défendre le village. En outre, à travers des interviews que Julien Bonhomme a faites avec des nganga, certains confessent avoir tué et mangé des personnes : mais c'étaient des sorciers. Cela apporte la justification aux façons imposantes d'égaliser et de faire face aux sorciers afin de les détruire.

Par contre, certains sorciers déchus décident de venir en aide à leurs proches en rejoignant des organismes mis en place afin d'assister les personnes affectées par la sorcellerie. Parmi ces organisations anti-sorcellaire nous avons le « *Ngi* » qui, selon Julien Bonhomme est :

Une société secrète qui combat la sorcellerie. Ils instrumentalisent les morts dans leur lutte contre les sorciers (grands masques blancs qui représentent le défunt). C'est une société interrégionale de lutte contre la sorcellerie qui rassemblait des personnes venues de différents villages et de différents clans. Le masque blanc est activé, il va repérer les sorciers. Ces sorciers ont alors le choix pour éviter d'être mis à mort, soit le sorcier peut offrir un membre de sa famille en compensation, soit il devient membre du *Ngi*. Paradoxalement, le *Ngi* est composé en partie d'anciens sorciers qui ont l'évu et qui luttent eux-mêmes contre la sorcellerie.¹⁰³

¹⁰² Éric de Rosny, op.cit.,2005.

¹⁰³ Julien Bonhomme, op.cit.,2008.

Cette institution, le « Ngi » atteste l'existence des sorciers guérisseurs et montre que la sorcellerie n'est pas une pratique totalement négative dans la mesure où le sorcier détient aussi un pouvoir apte à soigner ou à résoudre des problèmes socio-économiques, etc.

Alors, le pouvoir occulte que détient le Sorcier de Yolela ainsi que ses semblables peut servir dans le bon côté de la manière que Dodo le guérisseur fait de l'usage du sien. Les organismes où se rassemblent les guérisseurs ou connaisseurs de savoirs occultes aident à lutter contre les attaques des sorciers. Nombreux sont ceux qui évitent l'emprise des sorciers tout en se cramponnant à la lecture de textes coraniques ou bibliques qui protègent contre toutes tentatives de sorcellerie. Pour d'autres, la protection contre les sorciers nécessite des bains de décoctions afin de se protéger de corps de toute tentative d'attaque mystique. La méthode de protection la plus simple est le fait de suivre sa destinée et comprendre que toute chose qui arrive à l'homme sur terre est le fruit de la fatalité.

Vu la façon dont les pratiques de sorcellerie ont une ampleur dans les sociétés d'Afrique francophone, étudier ses manifestations serait bénéfique à ces populations d'Afrique qui demeurent dans une méconnaissance totale des actes qui marquent leur quotidien. En effet, la gente féminine n'est pas en reste lorsqu'on parle de sorcellerie, car elle est souvent victime d'accusations irrationnelles. Cette torture que subissent les femmes africaines accusées à tort se manifeste par le personnage Goggo Aïssa protagoniste du livre *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes* de la Camerounaise Djaïli Amadou Amal, dans lequel, elle est accusée d'être une mangeuse d'âmes, d'avoir mangé le cœur de Moussa, un jeune du quartier à qui elle vouait beaucoup d'affection. Ces accusations distinctes découlent le plus souvent de la pauvreté, de la vieillesse ou même de l'origine de la personne suspectée. Dans chaque affaire d'accusations, il y a toujours des motifs qui encouragent les accusations. Dans *Ces ténèbres-là*, le chef de village est accusé de la mort de Pancrass parce que ce dernier a eu son examen contrairement au fils du chef. En plus, le chef et Pancrass entretiennent un lien de parenté et que souvent en Afrique, les gens disent que celui qui t'attaque mystiquement est souvent un membre de ta propre famille. C'est la même chose dans *Les sorciers de Yolela*. La façon dont les habitants de Keur Tann voient le sorcier fait que, lorsqu'on a agressé Xonxé et pris son cœur, les esprits ont convergé vers le vieux. En plus de cela, il y a le colportage qui assure l'élargissement des rumeurs. Cependant une pluralité de croyances tourne autour des affaires de sorcellerie : celui des animaux (chouette, serpent, chauve-souris...) représentants des sorciers. Le délire est aussi un point focal car pour d'aucuns, les symptômes de certaines maladies sont des signes d'une attaque de sorcier pour tuer ou rendre folle la personne visée. En outre, il est important d'étudier la place qu'occupe le cœur comme organe humain dans les pratiques des sorciers. De plus, ceux des jeunes sont les plus prisés. En effet, on constate de plus en plus des cas d'agressions de ce genre dans les coins et recoins des villes et villages, ces cœurs obtenus vont servir à des fins maléfiques. Ainsi les personnes affectées par les sorts lancés par ces sorciers pour retrouver leur santé vont voir des guérisseurs qui, parmi eux il y a beaucoup de charlatans. En outre, les guérisseurs sont parfois accusés de pratiques de sorcellerie. Ainsi, les sorciers connus pour leurs maléfices ont des pouvoirs extraordinaires qui font qu'ils peuvent guérir des personnes malgré la nature avancée de leur maladie. Même si parfois ils effectuent des ruses afin de gagner la confiance de leurs cibles. La présence des guérisseurs et de la contre-sorcellerie n'est-elle pas une preuve suffisante pour démontrer que la sorcellerie est une réalité incontournable en Afrique noire ?

**TROISIÈME PARTIE : LA
SORCELLERIE, UNE RÉALITÉ
EN AFRIQUE**

A travers cette partie, nous traiterons d'abord dans le premier chapitre des manifestations de cette sorcellerie africaine. Associant des éléments du monde physique et de la métaphysique, la sorcellerie en Afrique reste et demeure une science complexe et pas accessible à tous. Mais sa nature mystérieuse n'empêche pas qu'elle soit une pratique sociale, traditionnelle et culturelle réelle et qui existe toujours. Ces croyances magiques africaines se manifestent différemment suivant les pays et connaît des changements au fil des ans. La sorcellerie africaine est utilisée la plupart du temps au profit d'une personne ou d'un groupe de personnes. Les pratiques de sorcellerie se font différemment ; certaines de ses manifestations telles que les accusations, les maladies graves ainsi que le phénomène de la métamorphose nocturne sont les mieux connues. La sorcellerie africaine se traduit par des sacrifices de tout genre d'où les crimes rituels notés un peu partout sur l'étendue du continent. Dans le deuxième chapitre, nous allons mettre en clair les principales causes du recours à la sorcellerie. Parmi les motifs qui invitent ces populations à recourir à la sorcellerie figurent la jalousie, la vengeance et la prévention. Aussi, nous traiterons de la sorcellerie contemporaine africaine marquée par la montée de la corruption. Nous avons aussi pensé à étudier dans cette partie du manque de preuves objectives contre les accusés de sorcellerie en Afrique subsaharienne. Et pour finir nous traiterons de l'engagement des romanciers africains à vouloir écrire sur le thème de la sorcellerie.

Chapitre I : Manifestations de la sorcellerie

Parler des manifestations de la sorcellerie revient avant tout à tirer sur les principales causes parmi lesquelles les relations familiales occupent une place fondamentale. Dans la plupart des affaires de sorcellerie, l'accusateur et l'accusé ont souvent un lien de parenté. Soit le problème est lié à l'héritage ou à la succession. Chez ces peuples, la mort d'un parent proche est suivie par des tiraillements dont ils pensent que seule la sorcellerie pourrait apporter des solutions. Il existe, de surcroît au Togo et au Gabon, l'affaire des enfants sorciers qui a fait couler beaucoup d'encre et a suscité de nombreuses interviews dans les médias du monde entier. Au cours des années, les pratiques sorcières ne cessent de prendre une ampleur dans le cadre sportif notamment au Sénégal avec l'organisation des championnats de football communément appelés « *navétanes* » et surtout avec le phénomène de la lutte. Ainsi, Francesco Fanoli.¹⁰⁴ nous rapporte plus d'éclaircissements à travers ses recherches faites à Dakar. Il est alors important de noter que la puissance du sportif ne réside pas seulement sur sa préparation physique ; le mystique y occupe une place fondamentale. En parallèle, les candidats aux examens et concours ne sont pas en reste. Ces derniers arrivent dans les lieux, saupoudrés de résidus de substances herbacées verdâtres ou des restes blanchâtres de papiers marabout. En effet, les marabouts islamiques participent à la multiplication du charlatanisme. Le Sénégal est le pays le mieux connu de par ces milliers de marabouts attestant avoir à leurs dispositions des pouvoirs capables de changer le cours des choses en faveur du client. C'est dans cette optique que l'on ne peut nier le recours permanent de nos politiques africains à la sorcellerie comme nous allons le voir avec le rôle des sacrifices dans la sorcellerie africaine.

1-Le rôle des sacrifices dans la sorcellerie africaine

Dans la mentalité des politiques africains, faire partie de l'élite de la politique nationale nécessite une approche vers les forces mystiques, ce qui pousse alors ces derniers à s'adonner à ces pratiques en acceptant tout genre de sacrifices dictés par leurs marabouts ou devins. En réalité, les anciens présidents africains suspectés de recourir à la sorcellerie à des fins personnelles sont nombreux. En 2012 des rumeurs se faisaient entendre de toute part disant que le président gambien Yahya Jammeh avait reçu des directives de ses propres marabouts

¹⁰⁴ Francesco Fanoli, « Corps travaillés dans la lutte. Fabriquer des lutteurs de l'amb à Dakar ». *Karthala* « Politique africaine ». Cairn info, N°147, vol 3, 2017, p. 45 à 63 [En ligne], consulté le 30-06-2021. URL : <https://www.cairn.info/revue-politique-africaine-2017-3-page-45.htm>

qui lui avaient demandé de faire des sacrifices humains s'il voulait pas être victime d'un coup d'Etat. D'autres comme Sékou Touré, Mobutu, Gnassimbé Eyadema, etc. ont aussi été suspectés pour des affaires de ce genre. Le président du Niger Seyni Kountché avait son marabout spécial. C'est la même chose avec le président béninois Mathieu Kérékou.

Pour mieux réussir dans la concurrence imposée par la politique, certains leaders africains pensent même à se faire initier à la sorcellerie afin de parvenir à leurs fins. Notons sous la plume de Pierre Petit que : « Dans le sud du Cameroun, on entend de tous les grands hommes politiques, commerçants qu'ils possèdent l'évu, le pouvoir de la sorcellerie même [...] ». Idée que partage Julien Bonhomme qui affirme que :

Les politiciens « bouffent » le pouvoir, comme le sorcier, ses victimes. Les « grands types » sont d'ailleurs suspectés de ne devoir leur succès politique qu'à une connivence avec les sorciers. Ce thème de la « politique du ventre » vaut pour l'Etat moderne (post) colonial comme pour les représentations plus anciennes du pouvoir : en Afrique centrale, le roi, le chef, le big man ont toujours été crédités d'un organe de sorcellerie particulièrement fort [...]. Pouvoir, puissance et sorcellerie vont de concert, l'innocent étant condamné à rester un faible, la proie facile des sorciers.¹⁰⁵

En effet, la sorcellerie est omniprésente dans les sociétés des pays subsahariens et que cela ne date pas d'aujourd'hui. Depuis l'époque des rois africains, le recours à la sorcellerie apportait de la lumière sur les prises de décisions, les résolutions de certains problèmes d'ordre économique, social et politique. Ce qui alors demeure jusqu'à nos États actuels. Auprès de chaque chef d'Etat africain se trouve un marabout-sorcier ou devin qui guide ses pas et ne tardent pas à l'avertir par exemple lorsqu'un voyage doit être reporté ou annulé à cause d'un mauvais présage, etc. Le seul moyen pour y remédier n'est rien d'autre que des sacrifices qui diffèrent suivant la nature de la requête. D'après Lamine Ndiaye :

L'imaginaire populaire africain attribue à Modibo Keita du Mali le pouvoir de disposer d'une puissance mystique redoutable, acquis après avoir inhumé plusieurs albinos. C'est peut-être, ce qui explique le fait que, en période électorale, partout en Afrique noire, on déplore des disparitions ou des meurtres d'albinos.¹⁰⁶

¹⁰⁵ Julien Bonhomme, op.cit., 2012.

¹⁰⁶ Ndiaye Lamine, 2014, p.165.

En réalité, selon ces dirigeants africains avides de pouvoir, tous les moyens sont bons pour gagner sa vie même s'ils savent bel et bien que ces faits occultes ne sont pas sans conséquences envers d'innocentes personnes, vulnérables appartenant à des sociétés au bas de l'échelle.

L'idée de sacrifice nous fait penser à l'histoire racontée dans le roman de Maryse Condé intitulé *Célanire cou-coupé*¹⁰⁷. Vendue à un notable du village, Madeska, un notable de Basse-Terre, Célanire devait être sacrifiée pour concilier les invisibles dans sa quête de pouvoir. Ainsi, cette volonté de suprématie qui anime ces chefs politiques les pousse à vouloir faire l'impossible afin de réaliser leurs rêves. Ces actes criminels se manifestent par une chaîne de sacrifices dont certains peuvent être vus comme des crimes contre l'humanité. C'est le cas chez ce riche commerçant dont les faits sont décrits dans le roman *Les sorciers de Yolela* de Cheikhou Diakité. Bourama Basse non plus n'a pas tardé à évoquer la place qu'occupent les sacrifices dans les pratiques de sorcellerie en Afrique subsaharienne. L'auteur de *Ces ténèbres-là* souligne que :

Tu as une rivale. Elle a envoûté ton mari à telle enseigne qu'il n'est plus maître de sa vie. N'est-ce pas ? Demanda-t-il d'une voix caverneuse et frissonnante, [...] Que dois-je faire pour éviter le pire ? », demanda Kintar Mendy, toute désespérée, [...] tu dois donner une laie de cinq ans au moins et un montant de cent cinquante mille francs CFA. La bête doit être sacrifiée ici, sur le fétiche que tu vois là. (CTL :37-38)

Cet auteur a eu l'intelligence de ne pas trouver un nom à ce fameux commerçant espérant devenir député afin de donner un aspect général sur le désir de gouverner et d'être parmi les dirigeants politiques de renom : « *Je veux être député !* » *Tu seras député !* « *Serais-tu prêt à y mettre le prix ?* » ». (LSY : 121)

En Afrique les gens font de la politique un métier en même temps un moyen d'enrichissement. Ce qui fait qu'à l'approche des élections présidentielles, municipales ou législatives, tout le monde politique converge vers les marabouts. Afin de gagner une place quel que soit le prix des sacrifices à faire. Ainsi, comme l'a si bien montré Cheikhou Diakité dans le passage suivant, les visites des commerçants et hommes politiques chez le sorcier :

Pourtant autant le sorcier que son antre pouvait à certains moments connaître une affluence toute particulière. Les hommes d'affaires et les commerçants

¹⁰⁷ Condé Maryse, *Célanire cou-coupé*. Paris, Robert Laffont, 2002.

soucieux de la bonne marche de leur business y venaient. On pouvait y apercevoir les politiciens qui ne savaient plus où donner de la tête dès que le président parlait de remaniement ministériel.

Dame Kane note que :

La soif du pouvoir, de l'avoir ou du meilleur être peut pousser certains individus sans scrupule à verser du sang humain pour arriver à leur fin. Cette réalité qui relève à la limite du cynisme pour ne pas dire de la barbarie est bien présentée dans l'œuvre de Ngoye : les sacrifices humains sont indispensables de nos jours. Parce qu'ils s'effectuent dans le plus grand secret et qu'ils relèvent de l'hermétisme. Marginalisés par l'évolution de la société, les sacrificateurs, ne sont rien d'autre que les sorciers.¹⁰⁸

De ce fait, l'annonce d'un remaniement ministériel peut aussi faire objet de visites chez des marabouts afin d'être l'élu du président. Dans *La grève des battus*, Aminata Sow Fall nous parle de cet égoïsme marqué par une forte volonté d'être à tout prix la personne choisie pour le poste de ministre. Par le personnage de Mour Ndiaye, la romancière nous fait part de l'égoïsme de ce dernier qui ne se soucie que de sa carrière et est prêt à tout faire afin d'obtenir ce poste. Par cet extrait du roman, Aminata Sow Fall en parle :

Je voudrais que le président pense à moi. Serigne Birama, je ne te cache rien. Le président avait dit, il y a de cela quelques mois, qu'il choisirait un vice-président, [...]. Fais seulement le sacrifice d'un beau bélier tout blanc. Tu l'égorgeras de ta propre main, tu feras sept tas de viande que tu donneras aux mendiants.¹⁰⁹

Ainsi, selon ces politiciens, seules les compétences politiques ne peuvent pas leur permettre d'obtenir une place à la présidence ou au parlement. Alors accompagné par son louangeur (personne faisant ses éloges sans pour autant lui dire la vérité telle qu'elle soit, son unique désir est de le vanter et de recevoir à son tour de l'argent), ce riche commerçant espère tout pouvoir acheter avec sa fortune. Ce comportement du louangeur nous rappelle les propos d'Ahmadou Kourouma lorsqu'il disait dans son roman *Les soleils des indépendances* qu'il n'y a plus de véritable griot digne de ce nom et que les vrais ont été enterrés avec leurs rois.

¹⁰⁸ Dame Kane, op.cit., 2017.

¹⁰⁹ Fall Aminata Sow, 1979, p.40.

Ainsi, le commerçant de Yolela s'est rapproché d'un fameux sorcier ; Sory Bamba résidant dans un quartier (*Keur Tann*) très reculé de la ville assez mal organisé où résident des criminels, des enfants de la rue déambulant jour et nuit aux alentours du marché. Seul le nom du quartier est assez significatif pour dévoiler la perdition, l'horreur et l'insécurité qui peuvent y régner surtout la nuit. Pour montrer à quel point le lieu est délabré, Cheikhou Diakité souligne :

On y accédait par une porte étroite, obstruée par un grand sac de jute crasseux. Une odeur de mort et d'abandon [...] Le sol était jonché de bouteilles vides et de crânes d'animaux. Quelques écuelles, remplies de douteux liquides étaient alignées dans un angle. (LSY : 115)

Ce décor est d'emblée celui des marabouts ou sorciers. Il est rare de les voir habiter un lieu confortable malgré les sommes colossales qu'ils demandent à leurs clients. Après leur entretien, le sorcier a appris au commerçant qu'il était nécessaire de trouver un cœur d'albinos afin d'en faire un sacrifice. En réalité, en Afrique, beaucoup de personnes utilisent des parties du corps de l'albinos afin de faire des sacrifices ou de fabriquer des gris-gris. Selon eux, chaque partie de son corps a une spécificité dans l'occultisme africain. Ce qui fait que les albinos surtout les enfants courent tous les jours un danger d'être agressés. Ainsi, les albinos qui mendient ou ceux qui sont dans les écoles coraniques sont les plus exposés au danger. Seuls les parents connaisseurs de ces pratiques prennent en garde leurs enfants albinos et les surveillent de près. Ainsi, une multitude de croyances tournent autour de ces derniers. Pour Cheikhou Diakité :

L'albinos est la victime de choix dans les cérémonies sacrificielles. L'albinos à la peau claire et aux cheveux roux est réservée aux rois et aux chefs qui se doivent d'assister à leur sacrifice dans l'indifférence la plus totale sous peine d'échouer dans leurs ambitions. (LSY : 134-135)

La pluralité des mystères qui tournent autour des albinos a fait que Xonxé a toujours été bien servi en matière d'aumône. Dans ce cas, ces dons ne peuvent plus être considérés comme de la charité dans la mesure où les gens en profitent pour suivre à la lettre les instructions des sorciers, des marabouts ou des devins-guérisseurs. Pourtant faire l'aumône est une des recommandations des religions révélées telles que le Coran et la Bible. Mais les peuples africains ont réussi à y ajouter des pratiques et des méthodes propres aux pratiques occultes africaines. D'ailleurs, Aminata Sow Fall nous rappelle le but de l'aumône à travers ce passage :

[C'est]Grâce à cette charité que le Tout-Puissant chasse de mes maux ainsi que ceux de ma famille, qu'il me protège de Satan, des sorciers anthropophages et de tous les mauvais sorts que l'on pourrait me jeter.¹¹⁰

Mais il serait important de noter que l'aumône et le sacrifice ont perdu leur valeur d'antan parce qu'aujourd'hui la plupart de ceux qui donnent l'aumône ou qui font les sacrifices le font sous la demande des sorciers lorsqu'en réalité ces personnes doivent le faire selon les indications des religions (aider son prochain ou pour se faire miséricorde auprès de son seigneur). En Afrique subsaharienne, la manière dont les sacrifices sont faits semble assouvir les esprits. Ainsi, la sorcellerie devient alors un outil politique. Dans le roman de Cheikhou Diakité, *Les sorciers de Yolela*, l'ambition politique a valu la vie d'un jeune albinos. Le recours des hommes politiques à l'occultisme africain augmente les rumeurs faites sur le sujet. Julien Bonhomme et Julien Bondaz ont bien étudié ce sujet en traitant de la rumeur de « l'offrande de la mort » qui occupait les débats au début de l'année 2010 au Sénégal. D'après cette rumeur, il y avait un véhicule 4×4 de teinte noire qui circulait dans les rues des grandes villes sénégalaises et que dans le véhicule il y avait une personne qui offrait de la viande, un tissu blanc et un billet de 10000f. Cependant toute personne ayant reçu l'offrande décède aux heures qui suivent. Cette affaire avait semé la panique dans tout le pays. Ainsi, selon les populations sénégalaises, l'origine de cette affaire ne pouvait qu'être politique car cette période coïncide avec les préparatifs des élections présidentielles de 2012. Moments durant lesquels les pro-Abdoulaye Wade faisaient de leur mieux pour élire leur leader. Tous ces préjugés, ces rumeurs s'expliquent par la nature complexe de la sorcellerie. Mais malgré tout, sorcellerie et politique ont toujours été liées. Ainsi, Michael. G. Schatzberg déclare que :

La sorcellerie n'explique pas tout. Elle n'est qu'un moyen parmi d'autres de comprendre les événements politiques et sociaux. Et qu'elle contredit assez souvent les autres moyens d'apprécier la causalité en fournissant des explications radicalement différentes, et parfois insolites.¹¹¹

Ces explications fournies par la sorcellerie africaine occupent une place primordiale dans les affaires de sacrifices. Tout travail exige des normes à suivre. Or, concernant l'occultisme africain, le fait de satisfaire les esprits ou les djinns doit être une des principales préoccupations

¹¹⁰ Fall Aminata Sow, 1979. p. 72.

¹¹¹ Michael. G. Schatzberg. « La sorcellerie comme mode de causalité politique », « *politique africaine* », N° 79, vol 3, 2000, p. 33-47, [en ligne], consulté le 10/02/2021. URL : <https://www.cairn.info/revue-politique-africaine-2000-3-page-33.htm>

car les esprits aiment le sang. Le sang assure leurs puissances. C'est ce qui justifie la demande d'immolation de bête ou même d'une personne afin d'accepter la demande.

En réalité, en matière de sorcellerie, le résultat de la requête dépend des moyens déployés. En effet, le désir qui anime le commerçant de Yolela de devenir député demande à faire des actes inhumains et à être engagé à aller jusqu'au bout. Cela peut se comprendre par la lecture de ce passage du roman :

« Je veux être député ! » Tu seras député ! « Serais-tu prêt à y mettre le prix ? ». Dans cet univers malsain, une fois que l'on a introduit le doigt dans l'engrenage, force est d'admettre qu'il devient impossible de l'en retirer. De l'ancre du féticheur, on ne revient jamais identique à soi-même. (LSY : 121)

Les sacrifices effectués n'épargnent même pas sa propre famille. Comme nous l'avons constaté dans le roman *Les sorciers de Yolela*, Sept, le fils du commerçant était hospitalisé suite à un grave accident de la route. Mais à travers ses rêves, ce dernier était sous l'emprise du sorcier Sory Bamba qui voulait lui couper ses attributs sexuels. Son père souffrait énormément du coma dans lequel se trouvait son fils unique pourtant il venait de faire tuer Xonxé l'albinos qui avait aussi le droit de vivre. Dès lors, le sorcier devient une personne imprévisible. Ainsi, il va sacrifier Sept, le fils du commerçant pour une autre cause qui peut être d'ordre politique ou rituel. Dans d'autres cas, les meurtres sollicités par les marabouts ou sorciers sont déguisés en accidents de la route ou en vols. Toutes ces attaques physiques sont constituées de crimes rituels.

2- Sorcellerie et crimes rituels

Le mot « crime » est défini par le dictionnaire Larousse comme étant une « infraction grave à la loi ou à la morale, aux lois humaines ; forfait, attentat ». Quant au vocable « rituel » c'est un « ensemble d'actes, de paroles et d'objets, codifiés de façon stricte, fondé sur la croyance en l'efficacité d'entités non humaines et approprié à des situations spécifiques de l'existence ». Cette expression crime rituel est assez présente dans les débats africains et est omniprésente dans les publications de presse dans les faits divers. Ainsi, les tueries ou agressions occasionnées pour assouvir les besoins de l'occultisme africain sèment le désordre partout, surtout dans les grandes villes. Les marabouts ou sorciers utilisent les organes extraits des couches vulnérables pour faire des produits magiques. Ainsi, comme dans toute pratique mafieuse, il est nécessaire de se créer un langage codé afin de mieux agir. De ce fait, dans

certaines villes africaines comme Libreville, les organes humains prélevés sur des innocentes personnes sont appelés « pièces détachées ». Cependant les organes les plus intéressants selon les marabouts sont : le cœur, le sang, les cheveux, les orteils, les yeux, le sexe, etc.

En Afrique subsaharienne, l'abattage des animaux à des fins sacrificielles ou rituelles n'a jamais posé problème car ces personnes ne sont intéressées que par des résultats qui leur sont entièrement favorables. Au Gabon, une association de lutte contre les crimes rituels a vu le jour. Cette association avait même organisé une marche de protestation le 11-05-2013 à Libreville. Selon Jean Elvis Ebang Ondo, le seul but est de maintenir au pouvoir leurs commanditaires et leur procurer des richesses matérielles. Mais, les facteurs de la multiplication de ces attentats vont au-delà du recours qu'en font les politiques. Notons que les crimes rituels sont occasionnés pour assouvir les demandes des sociétés initiatiques. Le fait de mutiler des organes sur des corps de personnes innocentes peut aussi s'expliquer par le trafic d'organes qui est une nouvelle gangrène mondiale. Avec l'avancée fulgurante qui se constate dans le cadre de la médecine moderne, il est maintenant possible de faire une greffe de cœur ou de faire un implant rénal. Ces découvertes augmentent le taux d'agressions liées aux vols d'organes. Le phénomène de la cybercriminalité de surcroît noue un lien avec les sacrifices liés à la sorcellerie. Pour ce faire, les arnaqueurs ne se basent plus exclusivement sur l'internet. Ces derniers s'allient aux marabouts ou sorciers afin d'envoûter les cibles avant de les attaquer sur le net. Raymond Nébi Bazare, Bamba Ladji et Dollé Kadidja soulignent ce qui suit :

Alors ces jeunes vont associer à la cybercriminalité des rites mystiques qui peuvent aboutir à des crimes rituels. Et ceci dans le but d'agir sur la volonté des potentielles victimes en vue d'un enrichissement rapide. ¹¹²

De nos jours, les plus grands criminels de l'Afrique subsaharienne font recours à la sorcellerie. Parmi eux figurent les voleurs, les vendeurs de drogue, les imposteurs, etc. Sans oublier les adeptes de paris ; dont les paris sportifs ou les paris ludiques dans les casinos, etc.

A chaque publication d'une arrestation de criminels africains, la première remarque c'est que ces derniers sont munis d'armes mais aussi d'un nombre important de gris-gris enroulés

¹¹² Bazare, Raymond Nébi, Ladji, Bamba, Kadidja, Dolle, « Cybercriminalité ou "Broutage" et Crimes Rituels à Abidjan : Logiques des Acteurs et Réponses au Phénomène Cas des Communes de Yopougon et d'Abobo », *European Scientific Journal* Vol, 13, N°23,2017, [En Ligne], consulté le 24/04/2021. URL : <https://eujournal.org/index.php/esj/article/view/9803>

autour de la ceinture, du bras, des articulations, etc. Dans *Les sorciers de Yolela* nous notons que c'est le sorcier Sory Bamba lui-même qui s'est chargé de rechercher lui-même un cœur d'albinos lorsqu'en réalité, dans la plupart des cas de crimes de ce genre, les marabouts ou sorciers restent dans l'ombre ainsi que les commanditaires. Ce qui accentue l'impunité face à ce phénomène. En général, ce sont des personnes qui travaillent de façon individuelle ou des groupes de malfaiteurs qui se chargent de faire ces actes macabres. Ces derniers sont un peu partout et exercent dans des lieux de travail qui les aident à mieux faire leurs opérations. Ce ne sont rien d'autres que des aides-soignants, des gardiens, (hôpitaux, morgues, cimetières), des chauffeurs, des fossoyeurs, etc. Car les sujets de profanations de tombes, l'amputation d'organes dans les morgues et les vols de nouveau-nés dans les hôpitaux ne cessent de se faire entendre.

Dans la lutte sénégalaise, les marabouts qui assurent les préparatifs mystiques de chaque lutteur n'épargnent aucune alternative pour leur assurer la victoire lors d'un combat. Mais dans certains cas, il est nécessaire d'avoir des victimes saines et sauvées. Les exigences dépendent de la nature du sacrifice à faire. Dans d'autres cas, les victimes doivent beaucoup souffrir car selon ces sorciers, la souffrance est un aspect fondamental pour l'efficacité du rite. En général, les crimes rituels sont accompagnés d'agressions sexuelles, de viols individuels ou collectifs. Par exemple, dans *Les sorciers de Yolela*, Xonxé a été violé puis agressé par le sorcier. Ainsi, ce passage extrait de ce roman le démontre clairement :

Il [un des compagnons de Xonxé] vit le géant s'éloigner en compagnie du jeune Xonxé. Il se recoucha, pensant que l'homme ne tenait qu'à assouvir ses pulsions sexuelles sur le jeune garçon, [...] Xonxé était là étendu, son petit corps complètement désarticulé. (LSY :139-145)

Il faut noter aussi que certains rites pratiqués en Afrique peuvent être qualifiés comme des crimes. La romancière camerounaise évoque dans son roman une autre méthode qu'utilisait Dodo afin de vérifier si Goggo Aïssa est réellement une sorcière ou pas. Ainsi, la méthode consiste à laisser l'accusée remuer une sauce sur le feu avec ses mains nues, comme d'une louche. Si ses mains brûlent, elle n'est pas une sorcière, mais si elle ne se brûle pas les mains, elle en est une.

En réalité, la torture qu'engendrent les crimes rituels ne cesse de prendre d'autres formes dans la mesure où les criminels ne veulent plus que l'on retrouve les victimes. De ce fait, ils les font disparaître sans laisser aucune trace. Ils opèrent à la manière des crimes organisés.

Dans *Ces ténèbres-là*, si les accusations qui pèsent sur le chef de village s'avèrent être fondées, ce dernier a donc sacrifié Pancrass soit pour perpétuer son règne, soit pour que son fils obtienne son examen. Ainsi, l'auteur de *Ces ténèbres-là* note que :

Le chef du village avait un fils qui avait passé trois fois le baccalauréat. Il faisait chaque session chou blanc. Sa poisse troublait le sommeil de son père. Chaque fois qu'il voyait Pancrass, l'échec de son rejeton blessait profondément son orgueil de chef. « Incroyable, se disait-il, que le fils du premier citoyen et la première dame du village ne réussisse pas ! Le fils du chef doit être premier dans toutes les épreuves. Il est le fils du numéro 1 du village ! Tous ses descendants doivent alors être partout meilleurs que les autres enfants du village ! » (CTL :67)

Nonobstant le recours à des crimes rituels par des sorciers ou criminels payés pour le faire, il existe des personnes qui ne savent pas que les sorciers font usage parfois d'organes humains pour parvenir à leurs résultats. Les femmes stériles, à la recherche de progéniture par exemple parcourent les villages à la rencontre de marabouts et sorciers, ces femmes si elles connaissaient les secrets et manigances des sorciers, nous pensons qu'elles n'allaient pas choisir de donner une vie en tuant le fils de l'autre. Ainsi, les crimes sacrificiels notés en Afrique occasionnent toutes formes de violences.

3- Sorcellerie et violence

Le mot violence est défini par le dictionnaire français Larousse en ligne comme un ensemble d'actes violents volontairement commis aux dépens d'une personne et qui, suivant les circonstances ,constituent soit un délit, soit l'élément constitutif d'un délit ou une circonstance aggravante, [...] ¹¹³..Dans les pratiques occultes africaines, il est indispensable de réussir les sacrifices ou les rites prescrits par les sorciers ou marabouts sans faire recours à des personnes discriminées placées à la marge sociale. Ainsi, dans la liste de ces personnes vulnérables dont les sorciers ou marabouts ont besoin pour parvenir à assouvir les demandes de leur bourreau figurent les femmes, les enfants de la rue, les talibés, les albinos, etc. D'ailleurs c'est ce qu'explique Cheikhou Diakité dans cet extrait :

La vue de cet enfant albinos avait été une aubaine pour le véreux marabout. Très tôt, il avait compris tout ce qu'il pouvait tirer de cet enfant hors du commun. Pour s'adonner à ses pratiques magico-religieuses, son maître

¹¹³ <https://www.larousse.fr>

n'hésitait pas à ponctionner de son corps du sang avec lequel il écrivait ses versets sataniques. (LSY :134)

Pour parvenir à leur fin, ces marabouts et sorciers n'hésitent pas à torturer d'innocentes personnes. Ainsi, cette forme de violence qu'a subie Xonxé, le jeune albinos peut lui causer des problèmes de santé dans l'avenir. C'est pourquoi, en Afrique subsaharienne, les parents sont devenus très vigilants à l'égard de leurs enfants qui peuvent être à tout moment victimes de kidnappings pour des sacrifices ou autres pratiques de ce genre. Ces enfants de la rue sont issus de parents divorcés. D'autres sont dans la rue après avoir effectué des fugues suite à des maltraitements répétés dans les écoles coraniques. Ces enfants qui demeurent loin de leurs familles ont fait de la rue un lieu d'accueil et une seconde maison et sont à la merci des prédateurs. Parmi ces marginaux figurent les fous, les jumeaux, les handicapés. Mais, les albinos sont les plus convoités à cause de leur physiologie si spéciale qui suscite des préjugés et abrite de nombreuses considérations. D'après Cheikhou Diakité :

L'albinos serait selon la légende, le fruit de relations sexuelles faites au moment où le soleil est au zénith et serait donc la punition des fétiches. (LSY : 135)

Donc le fruit d'une malédiction qui le rend si différent des gens qui constituent sa communauté. Des explications de ce genre se font entendre partout, ce qui accentue la discrimination à l'égard des albinos. Chez d'autres, certains marginaux comme les handicapés ne sont pas utilisés dans les crimes rituels. Mais, ils sont plutôt victimes des conséquences de ces pratiques. Dans *Ces ténèbres-là*, la méchanceté de Kintar Mendy laisse penser que c'est elle-même qui est à l'origine de l'infirmité de Soulou vu la manière dont elle se comporte avec ce dernier. Son attitude causée par la jalousie montre qu'elle est capable d'ordonner des sacrifices afin de provoquer son handicap. En parallèle, l'effet de violence sorcellaire est aussi noté dans le cadre sportif. D'après le sociologue sénégalais Mamadou Moustapha Wone, en 2018, plusieurs cas de violences occasionnées par des crimes sacrificiels, ont été notés sur des enfants constitués de filles et de garçons. Tout cela avait pour seul but de faire gagner aux Lions du Sénégal la coupe du monde de football de 2018.

En 2012, le sénateur gabonais Gabriel Eyeghe Ekomie a perdu son immunité parlementaire pour avoir été suspecté d'être le commanditaire d'un crime rituel sur une jeune fille dont la langue et le sexe lui ont été amputés. En outre, selon le sociologue sénégalais, les enfants ne sont pas les seuls à souffrir. Il y a aussi les aveugles, les vieillards. Sans oublier les malades

mentaux. Eux aussi sont tous les jours confrontés à un risque d'être torturés et malmenés comme les albinos. D'ailleurs dans *Les sorciers de Yoléla*, parmi les rituels que doit faire le commerçant, figurent des rapports sexuels avec des folles, comme le rapporte le narrateur du roman de Cheikhou Diakité, en ces termes : « *Qu'allait-il encore lui exiger ? Après les coucheries avec les folles, [...]* ». (LSY : 164)

De plus, il est important de souligner qu'à côté des violences physiques, il existe d'autres formes de violences comme les violences morales telles que le harcèlement. Ces genres de brutalités se constatent la plupart des cas chez les personnes accusées de sorcellerie. C'est l'exemple du chef de village dans le roman de Bourama Basse. Le chef a essuyé toute sorte de satire car pour ces populations, il détient des forces mystiques qu'il utilise pour faire face à ses ennemis. Goggo Aïssa, la femme accusée d'avoir mangé le cœur de Moussa dans *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes* est aussi victime de harcèlement. De ce fait, Goggo Aïssa a subi des injures venant de la famille du jeune malade. En réalité, dans beaucoup de communautés africaines, les personnes accusées de sorcellerie deviennent la risée de tout le monde et vivent cachées. En effet, les accusations font souvent suite à des décès soudains ou à des maladies inexplicables. Ainsi, cet excès de violences causées par la sorcellerie africaine fait que des personnes se donnent comme objectif de défendre et de protéger les victimes d'accusations. Nous pouvons citer entre autres Monica Paulus¹¹⁴. Chaque penseur ou écrivain véhicule son opinion sur ces violences assez récurrentes en Afrique subsaharienne. Dans son livre intitulé *Sorcellerie et violence en Afrique*¹¹⁵, Martinelli Bruno décline les différentes violences qu'elle déclenche, tant chez l'accusateur que chez l'accusé : violence de la croyance, de celui qui se croit dévoré de l'intérieur et promis à tous les échecs sociaux, violences populaires qui vont de la torture au lynchage, violences juridiques (longues incarcérations). On pourrait y ajouter les violences religieuses, exigeant des aveux, jeûnes et purifications, et les violences familiales, pouvant entraîner jusqu'au bannissement et au meurtre.

¹¹⁴ Défenseuse des droits de l'être humain, protège de nombreuses femmes ainsi accusées à tort. Sans peur, déterminées et au franc-parler, elle sauve des femmes et des jeunes filles accusées de sorcellerie, en les protégeant d'un grand nombre de punitions violentes ou de la mort.

URL : <https://beijing20.unwomen.org>

¹¹⁵ Martinelli Bruno, Bouju Jacky (dir.), *Sorcellerie et violence en Afrique*, Paris, Karthala, 2012, 331 p.

Chapitre II : Les principales causes du recours à la sorcellerie

Dans notre corpus, la sorcellerie ou la pratique des connaissances occultes africaines est bien imprégnée à travers les histoires racontées. Ainsi, pour Bourama Basse les affaires de sorcellerie sont toujours d'actualité dans les villages les plus reculés à cause de l'enclavement et du manque d'électricité. Ce qui a alors haussé le niveau de superstition et fait la promotion de l'obscurantisme. Cette conception de l'auteur de *Ces ténèbres-là* peut se comprendre par les propos suivants :

Les soirs sans la reine Lune créaient une pénombre indescriptible. Sensibilités et esprits s'enflamment. Ainsi, des idées noires comme une colonie de fourmis défilaient dans les consciences. Un morceau de bois pouvait vite enclencher la frayeur chez les esprits grisés. (CTL : 50)

Alors, selon Bourama Basse, le recours à la sorcellerie est plus présent dans les villages que dans les villes à cause du manque d'infrastructures, ce qui est un facteur de sous-développement. Cela est aussi causé par le poids des traditions et des coutumes. Ce qui le pousse d'ailleurs à dire que la coutume est un autre tyran. Ainsi, Saliou Diop évoque dans son mémoire de Maîtrise que : « *la spatialité présent divers degrés bien significatifs, [...]. L'espace revêt une importance capitale dans l'élaboration et l'interprétation d'une œuvre littéraire* ». ¹¹⁶ C'est d'ailleurs ce qui explique le fait qu'en Casamance, certaines communautés Joola Felup et Manjaak interrogent leurs morts (*kasaabaku*) afin de savoir les causes réelles de leurs disparitions. Ainsi, Maria Teixeira affirme qu'ils [les Manjaak venant de la Guinée Bissau] sont tenus de retourner au village pour perpétuer certains rituels, notamment, [...] les interrogations des morts... ». De ce fait, par le phénomène « du brancard », le mort va finir par guider ceux qui le portent vers le responsable avant d'être enterré. Selon Odile Journet et André Julliard :

Par l'intermédiaire du brancard, le mort « répond », [...] en ayant à sa disposition cinq types de comportements-réponses, [...] le défunt « poussera » le brancard vers son interlocuteur, qui l'arrêtera en saisissant de la main droite le barreau transversal sur lequel repose la tête du mort. Puis, il fait le geste de le repousser au centre, signifiant ainsi qu'il accepte la réponse du défunt. ¹¹⁷

¹¹⁶ Diop Saliou, op.cit.,2006-2007.

¹¹⁷ Odile Journet et André Julliard, « Interrogatoire du mort en pays joola felup », [En ligne], consulté le 26 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/span/1141> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/span.1141>

Seule cette procédure assure le repos éternel de l'âme du défunt. Cependant, les causes de l'emploi de la sorcellerie africaine peuvent aller dans le sens positif, dans la mesure où le marabout ou féticheur effectue des rituels afin de dénoncer un sorcier comme Djaili Amadou Amal l'évoque dans son roman avec l'incrimination de Goggo Aïssa. En réalité, en Afrique noire, la jalousie et le mauvais œil font partie des principales causes du recours à la sorcellerie.

1 - La jalousie et le mauvais œil

La jalousie est une caractéristique propre aux personnes envieuses à la vue des privilèges ou d'un avancement noté dans la vie d'une personne ou même concernant la réussite d'une entreprise, d'un projet, etc. Cependant, la jalousie est l'une des causes du recours à la sorcellerie derrière les maladies et la recherche du pouvoir et de richesse. C'est cet excès d'envie qui pousse les personnes aveuglées par la jalousie à vouloir ensorceler leurs semblables. Evans-Pritchard en parle à travers son étude faite sur les peuples Azandés. Ce dernier soutient que c'est l'envie qui est à la cause des ensorcellements.

En Afrique, la polygamie est une réalité sociale qui occasionne souvent l'envie, la jalousie entre les coépouses, mais aussi entre leurs progénitures. Dans *Ces ténèbres-là*, le narrateur nous fait part de la jalousie de Kintar Mendy, qui même malgré la mort de sa coépouse continue à être marquée par la place qu'occupe cette dernière aux yeux de leur époux. C'est cette haine vis-à-vis de Koumbel qui fait que Kintar n'aime pas Soulou son fils et n'hésite pas à le maltraiter en le privant de nourriture et en interdisant à ses jeunes frères de lui adresser la parole. A cela s'ajoutent les visites chez les marabouts afin d'envoûter leur époux. Ces dires de Bourama Basse dans ce passage le justifient : « Kintar avait remarqué la froideur de son mari envers elle. Elle alla donc en catimini consulter un charlatan » (CTL : 37)

En réalité, la gent féminine fréquente le plus les marabouts pour régler des litiges intrafamiliaux ou pour mieux se valoir auprès de leurs époux. Et les marabouts à leur tour aggravent la situation pour attirer l'attention de ses clients. De ce fait, ce dialogue tiré du roman *Ces ténèbres-là* en est une preuve :

Tu as une rivale. Elle a envouté ton mari à telle enseigne qu'il n'est plus maître de sa vie. [N'ai-je pas raison] ? demanda-t-il d'une voix caverneuse et frissonnante. Oui, j'ai une coépouse. L'hypocrite, elle m'a eue ! S'exclama-t-elle en portant la main à la bouche. (CTL : 37 38)

En Afrique subsaharienne, dans les pays où la polygamie est permise, les femmes cherchent toujours moyen de se débarrasser de leurs coépouses. Cependant, pour beaucoup de femmes africaines, l'ensorcellement est le recours idéal pour avoir un ménage stable.

Dans le cadre des études, ceux dont les enfants n'ont pas une certaine intelligence songent à aller vers des marabouts. C'est alors le début de la concurrence entre les siens et les enfants d'autrui, qui ont peut-être une capacité intellectuelle plus développée.

Cependant, les situations de jalousie conduisant à des pratiques de sorcellerie sont multiples et variées. Il existe des situations dans lesquelles, ceux qui ont fait de longues études et qui ont réussi avec brio sont visés. D'où l'inquiétude de Beycor dans *Ces ténèbres-là* de Bourama Basse à l'idée de penser au retour imminent de son fils Antoine. Des éventuelles attaques de sorcellerie qui peuvent en découler. Nous pouvons lire sous la plume d'Emmanuel Habimana et de Michel Tousignant que :

Le fait d'avoir des enfants faisant par exemple des études universitaires est une grande source d'envie et les parents sont bien conscients que si leurs rejetons réussissent bien à l'école, le danger les guette. Non seulement les maladies mentales des étudiants sont attribuées aux sorciers mais aussi les échecs scolaires et d'autres problèmes de fonctionnement.¹¹⁸

En réalité, beaucoup de ces élèves ou étudiants sont source d'ensorcellement parce que les personnes à l'origine de ces attaques mystiques ne veulent pas que les parents de ces futurs salariés soient épanouis avec l'obtention du travail de ces jeunes. En effet, la romancière Fama Diagne Sène en parle à travers son roman *Le chant des ténèbres* en racontant l'histoire de Madjigène atteinte d'une maladie mentale causée par les maraboutages de sa tante paternelle. Dans ce roman, la romancière écrit :

[J'ai] appelé ta fille aînée sur qui tu fondais tant d'espoir ; ta fille dont tu te vantais tant, ta future étudiante agrégée en je ne sais quoi ! Je lui ai servi un pot de lait caillé dans lequel j'ai dilué l'eau du canari. Et voici le résultat!¹¹⁹

De surcroît, dans une entreprise, la jalousie d'une personne mal payée ou occupant un poste de subordonné peut faire objet d'un appel à la sorcellerie pour améliorer ses conditions de travail

¹¹⁸ Emmanuel Habimana, Michel Tousignant, « Les pratiques de sorcellerie et les ibitega au Rwanda : une étiologie de la psychose autour de l'univers », Cahiers de psychologie clinique ; 2003/2 n°21, p.219-229. [En ligne], consulté le 25-10-2019. URL : <http://www.cairninfo. /revue-cahiers-de- psychologie-clinique-2003-2-page-219.htm>

¹¹⁹ Sène Fama Diagne, *Le chant des ténèbres*. Dakar, NEAS, 2003, p.80.

ou pour impacter ceux qui bénéficient des meilleurs emplois. Certains vont même jusqu'à verser des produits maraboutiques au sein même de l'entreprise. C'est dans ce contexte que Sandra Fancello parlait de « *désensorcellement des machines* ». Chacun va voir vers qui se diriger afin de se préserver mais aussi de préserver son emploi ou son entreprise.

Ainsi, pour accéder à son bureau, il est nécessaire de faire des prières ou de bien inspecter les lieux afin d'éviter de tomber sur les pièges mystiques effectués par des personnes jalouses, envieuses et souhaitant succéder au chef. En général, ceux qui sont dotés de pouvoirs mystiques ont du mal à gagner leur vie convenablement comme le montre la vie périlleuse et mouvementée que mène Sory Bamba, le sorcier de Yolela. La difficulté à mener une vie stable peut pousser ces derniers à avoir de mauvaises intentions sur leur entourage. Les affaires d'héritage sont aussi des situations qui occasionnent des crises de jalousie. Par exemple, des frères peuvent se jalouser les uns des autres de peur de perdre sa place dans l'entreprise familiale à la retraite du père. Cette idée rejoint celle d'Emmanuel Habimana et de Michel Tousignant lorsqu'ils soulignent que :

Dans la jalousie par contre, la personne a peur de perdre ce qu'elle possède. Elle a peur d'un rival (réel, potentiel ou imaginaire). Le jaloux revendique ainsi ce qu'il considère comme lui revenant de droit. Le meilleur exemple est la jalousie fraternelle où frères et sœurs « pèsent » fréquemment ce qu'ils ont reçu de leurs parents pour juger si les dons sont équitables.¹²⁰

Ainsi, le mauvais œil est considéré comme une sorte de jalousie involontaire. En général, le mauvais œil provient d'une personne méchante, envieuse et rancunière qui, par son regard méprisant peut causer à la personne cible des problèmes dont il ne se rend même pas compte des origines. Dans *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes*, le narrateur s'interroge sur la mort de la fille d'Aïssatou Donna en démontrant l'état de doute dans lequel la famille se trouvait. Ces derniers ont directement pensé au « *mistirijjo* » et au « mauvais œil ». (*MMA* :68)

En Afrique subsaharienne, certaines maladies incurables médicalement ainsi que d'autres problèmes sociaux-économiques tels que ne pas parvenir à trouver l'amour, à trouver du travail ou le succès, sont du ressort du mauvais œil. Il serait important de noter que le détenteur du mauvais œil est différent du sorcier ou marabout jeteur de sorts. C'est ainsi, dans *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes*, nous pouvons douter de la situation de Goggo Aïssa qui faisait partie des plus belles, des plus aisées et fréquentées à cause du mode de vie que lui avait offert son ex

¹²⁰ Emmanuel Habimana, Michel Tousignant, op, cit., 2003.

époux François de Courtret, le commandant français. Tout le monde parlait d'elle. Mais ce basculement rapide de sa vie n'est-il pas causé par sa popularité à Mâyel Djabbi ?

En réalité, la popularité peut apporter des ennuis. Tout le monde parle de vous ; ceux qui vous aiment vous félicitent et ne vous souhaitent que du bien mais, au contraire, les jaloux peuvent agir différemment en vous faisant lancer des sorts afin de vous anéantir. Ce qui démontre le fait que les gens se précipitent vers les marabouts pour se protéger et prévenir. Parlant des gens qui ont le mauvais œil, ces derniers transpercent leur cible par le moyen du regard et ont toujours une influence négative. Cependant, le mauvais œil a une mauvaise influence sur les personnes, les animaux, les plantes, les activités, etc. C'est la raison pour laquelle dans la mentalité africaine, il n'est pas préférable de dévoiler ses projets par prudence d'être interrompu par un mauvais œil ou une mauvaise langue. Chez les communautés sérères du Sénégal, pour bâtir une maison, il est nécessaire de faire une cérémonie durant laquelle les femmes âgées se regroupent aux alentours du terrain à bâtir munies, de calebasses contenant du mil, du riz, du coton, du sel, de la cola afin d'éloigner les mauvais esprits de la demeure mais aussi de freiner les personnes ayant le mauvais œil.

En Afrique subsaharienne, la sorcellerie reste toujours redoutable. Toujours chez les Sérères, lors des cérémonies de mariage, de baptême ou de circoncision, les personnes concernées ont toujours sur eux un pagne traditionnel qui a comme vertu de protéger la personne contre toute sorte de mal. En outre, il est courant d'entendre des personnes âgées dire que le nouveau-né ne doit pas être seul sinon il faut lui mettre des brins de balai accompagné d'un couteau au-dessous de sa tête afin d'assurer sa protection.

En wolof, le mauvais œil est appelé « *beut bou bonn* » et souvent accompagné par un autre mot « *thiat* » qui veut dire « mauvaise langue ». De plus, la malchance « *aay gaaf* » en wolof est aussi une caractéristique qui fait que la personne affectée ne fait qu'accumuler des infortunes. D'ailleurs, le narrateur du roman de Djaili Amadou Amal en parle avec la succession du veuvage de Goggo Aïssa. L'auteure en parle en à travers ce passage narratif :

Deux mois à peine après les noces, une morsure de vipère rend Aïssatou veuve pour la seconde fois. Elle fut séquestrée encore quatre mois et dix jours, essayant désespérément de se souvenir de la tête qu'avait ce bref époux. Après ce deuxième veuvage si proche du premier, une méfiance à son encontre gagna le village. Aïssatou murmurait-on était une *herssumjo* ; une malchanceuse ?

Une femme qui portait la poisse et le malheur, [...] quiconque l'épouserait perdrait automatiquement la vie. (MMA : 84).

Dans ce cas, la coutume est un véritable tyran comme le disait tantôt Bourama Basse. Combien de femmes sont restées dans le célibat à cause de ces considérations ? Ces femmes innocentes et affaiblies perdent toutes forces de se remarier. Cependant cette situation ne sera pas sans conséquence. Et peut engendrer des troubles psychologiques, des stigmatisations, la prostitution, etc. Mais l'existence indéniable du mauvais œil explique les peurs et les inquiétudes qui marquaient Beycor, la mère d'Antoine Corr a à l'approche du retour de ce dernier à son village natal après une longue période d'absence pour des études. Soucieuse de la réaction des mauvaises personnes, surtout les sorciers à l'encontre de son fils unique devenu espoir du village. En effet, le mauvais œil est un caractère inné chez la personne et se présente sous deux formes : le mauvais œil des hommes et le mauvais œil des djinns. Celui causé par les djinns n'est pas sans complications car cela peut causer chez les hommes des problèmes tels que des problèmes d'érections, des éjaculations précoces, etc. Et chez les femmes, le fait de rester célibataire, la stérilité, les avortements répétés, etc.

L'excès de jalousie pousse certaines personnes à se rendre vers les marabouts munies d'effets (chaussures, habits, etc .) mais aussi en livrant au marabout le véritable nom de la personne. C'est d'ailleurs ce qui explique le fait que dans la lutte traditionnelle comme la lutte avec frappe, les sportifs se créent des pseudonymes. Cependant, la jalousie et le mauvais œil sont des caractéristiques propres à la sorcellerie. La personne jalouse ou celle portant le mauvais œil cherche toujours à égarer son prochain. Pourtant, il est accepté de convoiter un marabout pour qu'il vous fasse des prières pour l'accomplissement d'un projet ou quelque chose de ce genre comme l'a démontré la romancière Aminata Sow Fall lorsqu'elle évoque le personnage de Serigne Birama, digne de ce nom qui se limite à ses prières destinées au Tout-Puissant et demande à ceux qui le fréquentent de prier, faire l'aumône aux pauvres et respecter la décision de Dieu dans toute circonstance. En effet, le commerçant de Yolela pouvait faire de même, demander qu'on lui fasse des prières pour qu'il devienne député et s'en arrêter là mais, comme toute personne avide de pouvoir, accompagné du sorcier Sory Bamba, ces derniers ont voulu forcer le destin en exerçant la loi du plus fort. En Afrique subsaharienne, les causes du recours à la sorcellerie n'étaient pas que pour faire le mal ou pour nuire à son prochain. La sorcellerie africaine servait de régulateur social. Pour Lolke Van der Veen : « La sorcellerie est un moyen

de rappel à l'ordre ou de répression, en cas de non-respect des lois sociales ». ¹²¹ A cette époque, les populations africaines se conforment aux règles édictées par les chefs coutumiers afin de ne pas faire l'objet d'une punition par le moyen de la sorcellerie. Toute personne connaissait ses limites et respectait les biens publics ainsi que ceux de ses proches. Par des rituels, les fauteurs de troubles sont démasqués et soumis à des punitions ou à des amendes qui dépendent de l'ampleur de l'erreur commise. Ainsi, comme la jalousie, le mauvais œil, etc. la vengeance peut être source d'une pratique de sorcellerie.

2 - La vengeance facteur d'élargissement des pratiques occultes

La vengeance est un phénomène qui peut être à l'origine du recours à des pratiques occultes. Les crimes effectués pour la vengeance sont toujours imprévisibles. Ainsi, le commanditaire aura suffisamment le temps de donner au sorcier ou au marabout les articles et informations nécessaires pour attaquer les victimes avec l'usage de la magie noire.

De la même manière qu'il existe des crimes rituels, des crimes d'organes ou de sang, il existe les crimes de vengeance qui s'effectuent par des rites mis en place juste pour atteindre la personne ciblée. Dans l'affaire Goggo Aïssa, la famille de Moussa attend que le cœur de l'enfant soit recraché afin de décider du sort de la sorcière. Pour ces populations, cette forme de vengeance est légale dans la mesure où, c'est Goggo Aïssa qui les a causés en premier en s'attaquant mystiquement à leur fils. C'est à travers le passage suivant que Djaili Amadou Amal raconte :

Oui nous avons couvé un serpent. Nous l'avons nourrie, caressée. Nous avons permis à son venin de se développer. Nos ancêtres avaient rapporté : « C'est celui dont tu as soigné les dents qui va exterminer tes semences ». Nous aurions dû nous en souvenir. Espérons qu'elle va recracher Moussa..., [...] Maintenant il ne reste plus qu'à attendre que l'enfant aille mieux. En principe cela ne devrait prendre que quelques heures. Sinon, Goggo Aïssa devrait passer à l'étape suivante. (MMA :75)

En Afrique, les affaires de sorcellerie n'ont pas de limites. Même dans les cours et tribunaux, les magistrats, les avocats ou même les juges ne sont pas épargnés. Ils sont parfois victimes de menaces venant d'un client insatisfait de sa demande ou de quelqu'un dont le verdict ne lui est

¹²¹ Lolke J. Van der Veen, « Maladie, remèdes et langue en Afrique Centrale ». [En ligne], consulté le 12-06-2021. URL : http://www.ddl.cnrs.fr/fulltext/Van%20Der%20Veen/Van%20der%20Veen_m_s_Collectif.pdf

pas favorable. Ces menaces de vengeance peuvent se faire entendre par une seule personne ou par toute une famille.

Ainsi, Sory Bamba, après avoir cherché et sacrifié le cœur de l'albinos pour le compte du commerçant, il s'est retourné contre son fils parce que lui comme son père, par excès de zèle, sont responsables de beaucoup de cas de viols, des actes de maltraitements de tous genres. Ainsi, à travers le rêve, par le biais des songes, le fils du commerçant sent le fait d'être poursuivi par le sorcier. En ce moment, Sory Bamba essaie de venger la souffrance qu'ils ont fait subir à toutes ces personnes. Dans ce sens, Cheikhou Diakité le raconte à travers cet extrait :

Le jeune homme n'avait plus que ses larmes et sa sueur pour supplier. Il suait en abondance, son corps était traversé de spasmes violents. Le vieil homme avait bien raison lorsqu'il lui disait qu'il allait souffrir au-delà de toute logique humaine, [...] Le petit vieux farfouilla dans la large poche de son boubou et en retira un lot de photographies jaunies et racornies par le temps. Il en tria une bonne douzaine qu'il mit sous le nez du jeune homme. « Fils, la reconnais-tu celle-là ? » C'était la fille d'un riche commerçant de Yoléla, un adversaire de ton père », [...] « Fils, c'est mal ce que tu as fait à celle-là ? Tu en es convaincu j'espère ? », [...] Le petit vieux brandit une autre photo. Il ne la lui montra même pas cette fois-ci, mais poursuivit néanmoins : « Celle-là, tu la connais bien...la fille du pêcheur, [...]. (LSY :209-211)

Ces rites de vengeance sont aussi demandés suite à une rupture subite, à une déception amoureuse, ou à une multiplication d'échecs, etc. Ainsi, ces personnes souhaitent déverser leur colère, leur haine ou leur mépris sur une autre personne coupable ou non. C'est l'exemple du chef de village qu'on accuse d'être à l'origine de la mort subite de Pancrass. Marqué par l'échec de son fils dans ses études, le chef du village, en tant que sorcier, venge l'infortune de son fils en causant la mort du jeune ingénieur. C'est ce qu'explique Bourama Basse dans cet extrait :

Le chef du village avait un fils qui avait passé trois fois le baccalauréat. Il faisait à chaque session chou blanc. Sa poisse troublait le sommeil de son père. Chaque fois qu'il voyait Pancrass, l'échec de son rejeton blessait profondément son orgueil de chef, [...] On racontait que depuis qu'il avait appris l'arrivée de Pancrass au village, le diplôme d'ingénieur en poche, sa jalousie ne cessait d'écumer à la façon d'une mer en furie. Pour trouver consolation, un soir, il largua des sortilèges sur le fils de son cousin. (CTL :67)

En général, les personnes qui empruntent le chemin de la magie à des fins de vengeance sont des individus très marqués par des circonstances qui leur ont fait perdre la raison. Dans d'autres

cas, l'individu souhaite utiliser la mystique parce qu'il se sent faible face à son adversaire ou parce que son honneur a été touché. De ce fait, marquée par son émotion, la personne qui souhaite se venger, a tendance à éprouver du regret mais tardivement, à l'heure où l'acte a été déjà fait. Cependant, dans certaines pratiques mystiques, le fait de porter une haine ou de vouloir se venger d'une personne peut empêcher l'efficacité des rites. Dans ce cas de figure, se débarrasser de la haine devient une contrainte. Alors que toute personne doit être tolérante malgré le tort causé. Dans ce même sillage, Sandra Fancello écrit :

L'impératif du pardon consiste à l'accorder, sans condition, sans demande préalable et sans condition, à la personne envers laquelle on nourrit un désir de vengeance ou une rancune tenace et vise à rétablir « entente », [...], une forme de pacification des relations sociales par le compromis.¹²²

La forme de vengeance mystique la plus dangereuse est celle où la personne prend tout son temps afin de se forger une stratégie tout en maîtrisant ses pulsions. Par ses manigances, cet individu aussi rusé que dangereux va vers des sorciers afin qu'il lui fasse des produits ou potions magiques. Pourtant ce sont ces mêmes marabouts qui font tout leur possible pour la guérison de leur patient. Ainsi, les peuples africains utilisent des connaissances occultes pour des raisons de jalousie ou de vengeance. Alors la jalousie et la vengeance entretiennent une relation de cause à effet. Après tout, la sorcellerie continue de sévir en Afrique subsaharienne tout en prenant d'autres formes. La sorcellerie est l'une des méthodes préventives utilisées dans le continent africain.

3- La sorcellerie comme moyen de prévention

Dans les sociétés africaines traditionnelles, les personnes font recours à la sorcellerie pour des raisons diverses et variées. Au moment où certains l'utilisent à des fins thérapeutiques ou maléfiques d'autres l'emploient pour se protéger des ennemis visibles et invisibles. Nous entendons par ennemis visibles les personnes issues de sa famille ou de son entourage et par ennemis invisibles les djinns êtres avec lesquels les hommes cohabitent.

C'est ce que tente de montrer Bourama Basse à travers la visite de Kintar Mendy chez le féticheur. En tant que coépouse, Kintar essaie de fréquenter un marabout afin de savoir si

¹²² Sandra Fancello, op, cit.,2008.

Koumbèle lui a lancé un mauvais sort qui pourrait impacter sa relation avec Samba. Ainsi, c'est à travers le passage suivant que l'auteur de *Ces ténèbres-là* en parle :

« Tu as intérêt à te protéger, [...] Le génie affirme que l'horizon de ton mariage est nébuleux. Toutes les conditions sont prêtes pour que tu deviennes la malaimée ; Que dois-je faire pour éviter le pire ? ». (CTL :38)

Ce même mystère africain sert aussi à prévenir des maladies ou à se protéger d'éventuels sorts et à se frayer un chemin dans son domaine d'activité. Cependant, en Afrique subsaharienne, de peur d'être atteint par la sorcellerie communément appelé (*travail*) ou (*liguey*) en wolof, les gens n'attendent plus le fait d'être frappés par une maladie pour aller voir un guérisseur traditionnel. Ainsi, de la même manière que la médecine moderne procède par des méthodes préventives, les traditionalistes africains se protègent par le port du fétiche, les bains rituels (*saafaras*), les paroles incantatoires, les sacrifices, etc.

Cependant comme la sorcellerie peut être une gangrène pour la société africaine, elle peut aussi être utilisée à des fins thérapeutiques ou médicinales et tant d'autres. Malgré les nombreux débats faits à son sujet, l'emploi du mystère africain n'est pas uniquement orienté du côté négatif, mystérieux et personnel. En réalité, de la même manière que des personnes mal intentionnées utilisent leurs connaissances occultes pour nuire ou pour profiter de la vulnérabilité de leur entourage, d'autres en font bon usage et viennent en aide à ceux qui se trouvent dans le besoin. Mais le premier qualificatif que les gens donnent à la sorcellerie explique toute la méfiance et la peur que les Africains ont à son égard.

Les habitants de l'Afrique subsaharienne ont coutume de se préparer mystiquement afin d'échapper aux mauvais œil et aux mauvaises tentatives. Chez les sérères du Sénégal, les cotonnades communément appelées « *tiwanes* » protègent contre toute tentative mystique c'est la raison pour laquelle ce pagne à des usages divers et variés. Le « *tiwane* » est utilisé lors des cérémonies de mariage, de circoncision, de baptême, lors des cérémonies funèbres, lors des bois sacrés, etc. En même temps, ce tissu peut être porté par les hommes comme par les femmes pour les protéger. En général, les immigrés, une fois de retour au pays, mettent ces cotonnades durant les premiers jours de leurs congés afin d'éviter les mauvaises langues.

Dans la plupart des cas, les couches sociales plus riches sont souvent confrontées à des pratiques mystiques du fait de leur niveau de vie. La sorcellerie africaine est un domaine qui apporte des solutions de la même manière qu'elle peut en causer. Ainsi, le guérisseur, médecin

traditionnel ou sorcier est capable de guérir ou de protéger une tierce personne contre un mal qu'il a lui-même causé.

Alors, il est très important de bien se protéger d'éventuelles attaques de sorcellerie. En effet, l'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt.

Les méthodes préventives typiquement africaines peuvent être classées dans deux catégories : celles qui sont données par des sages grands-parents ou par des féticheurs (c'est souvent des décoctions à boire, à se laver, ou à se saupoudrer ou même des incantations à réciter) et celles que la coutume populaire exhorte. En général, ces façons de faire sont caractérisées par des interdictions par exemple : ne pas compter les personnes, ne pas exposer son nombril au vu de tout le monde, ne pas sortir à l'heure du crépuscule, etc.

De plus, une personne peut décider de son gré d'aller chercher une protection mystique, ou de le faire suivant les instructions des voyants. Dans *Ces ténèbres-là*, le narrateur décrit dans la partie suivante la déclaration du charlatan à Kintar : le besoin de chercher une protection « *Tu as intérêt à te protéger* », (CTL : p 38).

Ainsi, le commerçant de Yoléla, avant d'essayer de forcer son sort afin d'être à tout prix membre du parlement, doit avant toute chose chercher protection pour lui et pour sa famille contre toute tentative maléfique à son égard. Mais aussi contre toute personne qui essaie d'entraver son travail de commerce dans la ville de Yoléla. Etant donné qu'il (le commerçant de Yoléla est déjà riche, il pense que personne ni rien ne pourra gâcher l'harmonie de sa vie. Si le commerçant de Yoléla s'était préparé mystiquement, son fils Sept n'allait pas être victime d'un accident de la route ni d'être sous l'emprise de Sory Bamba.

Nous comprenons le besoin qui anime les Africains à vouloir se prémunir des nombreuses tentatives qui les guettent. Donc il est nécessaire de comprendre cette attitude purement africaine qui consiste à aller voir les marabouts pour se prévenir de tout mal qui peut les atteindre parce qu'il ne sert à rien d'attendre jusqu'à ce que la situation s'aggrave pour aller chercher des remèdes. Alors, outre les prières prescrites par les religions monothéistes pour s'éloigner de toute tentative pouvant causer des ennuis, il existe l'usage des accessoires mystiques comme les grigris, la fréquentation du bois sacré, la divination, l'aumône, etc. Maria Teixeira qui a fait des études sur le terrain à propos des Manjaak de la Guinée Bissau et du Sénégal, en dit plus :

Les Manjaak partent chercher les autels de Kasara quand ils constatent un accroissement du nombre de maladies ou de mort d'origine sorcière, la prégnance des problèmes d'alcoolisme ou de chômage, les difficultés scolaires des enfants, la concurrence dans le milieu professionnel. Les membres des communautés se mobilisent alors pour se prémunir contre ce qui est interprété comme de la sorcellerie. Que ce soit au Sénégal ou en Guinée-Bissau, l'autel de Kasara une fois installé est au service de tout.¹²³

De plus, les sacrifices aident aussi à détourner les mauvais sorts. En Afrique subsaharienne, pour se prévenir des personnes malintentionnées, les gens sont prêts à y perdre leur fortune. Cette peur d'être la prochaine cible des envoûteurs pousse certains dans le fanatisme des pratiques occultes. Cependant, ces derniers déboursent des sommes exorbitantes pour payer les marabouts dont la plupart sont des profiteurs. En effet, dans les sociétés africaines d'aujourd'hui, les marabouts sont de plus en plus riches du fait de la rentabilité de leur travail.

En réalité, cette phobie d'être atteint par la magie noire justifie le fait que dans beaucoup de langues africaines il existe des expressions populaires qui motivent les populations à s'adonner à des pratiques de ce genre. Au Sénégal, par exemple, certaines expressions wolofs expriment l'importance de la prévention mystique. Ces genres d'expression d'alerte et de conscientisation sur l'ampleur du pouvoir de la magie noire sont nombreux. Parmi ceux-ci nous pouvons citer quelques-uns : « *Ku xEEP xarfafuufa, xarfafuufa nila fuuf* ¹²⁴ », « *Ku takkul aaru ba dee, dangaa xaru* ¹²⁵ », « *Boo berewul, nu bere daanu ci sa kaw* ¹²⁶ ».

Ainsi, ces illustrations que nous avons évoquées en amont justifient l'importance que la société africaine plus précisément sénégalaise accorde à la protection contre toutes les tentatives de sorcellerie.

De plus, ces dictons populaires attestent que la prévention contre la sorcellerie n'est jamais suffisante. Ce qui explique les renouvellements d'actes préventifs ainsi que la quête perpétuelle du marabout idéal.

Par ailleurs, dans moult domaines de la vie, il existe des fervents croyants de la magie-sorcellerie. En Afrique noire, les politiciens, les musiciens, les jeunes entrepreneurs, et autres

¹²³ Maria Teixeira, op.cit., 2008.

¹²⁴ « Quiconque ne craint la magie noire sera un jour ou l'autre la victime de cette pratique ».

¹²⁵ « Quiconque meurt pour absence de protection mystique, s'est suicidé ».

¹²⁶ « Même si tu ne luttas pas, les autres lutteurs vont lutter et s'écrouler sur toi ».

sont aujourd'hui tous impliqués dans les affaires de sorcellerie, pas pour faire du mal aux gens mais plutôt pour se protéger du mauvais œil, des mauvaises langues et des éventuelles tentatives d'ensorcellement. C'est ce qui explique ce passage extrait du roman de Cheikhou Diakité :

A l'approche des élections, c'était un défilé ininterrompu de voitures rutilantes, que l'on pouvait remarquer assez loin de l'ancre du féticheur. On comprenait bien que ces candidats à la gloire et à la richesse tenaient toujours à passer incognito. (LSY :119)

Ce ne sont pas tous les politiciens qui fréquentent les sorciers pour être élus ou-bien gagner un poste. Pour d'autres, qui connaissent bien les réalités socio-culturelles africaines, la protection est fondamentale pour tout le monde surtout ceux qui sont mieux exposés à cause de leurs statuts. Là, l'auteur, en parlant de Sory Bamba n'utilise pas le terme sorcier mais plutôt le mot féticheur.

Au moment où d'aucuns se méfient de la sorcellerie par la sorcellerie elle-même, d'autres adoptent des stratégies particulières parmi lesquelles figurent la méfiance. Lamine Ndiaye fait savoir que le troisième chef de l'Etat sénégalais (M. Abdoulaye Wade) refusait de serrer la main à ceux qui portaient, à la veille d'un remaniement ministériel, des bagues spéciales ou des « bracelets or-argent ». ¹²⁷

Dans la mentalité des populations africaines, le manque de succès ou de réussite d'une personne dans ses études ou dans ses activités quotidiennes est vu comme découlant de la négligence de cette dernière face à un manque de mesures mystiques dont il fallait se munir au préalable. D'ailleurs c'est ce qui justifie le recours à la mystique des élèves et étudiants candidats lors des examens et concours. Cet usage des poudres et accessoires mystiques n'a pas seulement pour but de les faire réussir, ça sert aussi de protection contre les jaloux et personnes mal intentionnées. Cet aspect préventif de la sorcellerie africaine est aussi noté dans le cadre du mariage et des cérémonies de circoncision. Dans beaucoup de ménages polygames, les premières épouses cherchent toujours des stratégies d'ordre mystique pour empêcher l'époux de prendre une autre femme. En outre, en Afrique noire, la nouvelle mariée, le jeune fraîchement circoncis, le nouveau-né, la veuve, etc. sont des êtres très prisés par les mauvais esprits et les personnes malveillantes.

¹²⁷Ndiaye Lamine, 2014, p.171.

En Afrique noire, à la perte d'un parent, la famille du défunt est obligée de faire des rituels afin d'éviter que le mort ne revienne pas hanter la maison. Cela est dû au fait que dans ce continent où certaines ethnies vivent toujours à travers les traditions et les coutumes, il leur est impossible de comprendre et d'accepter que la mort est un phénomène normal, logique et naturel. Pour Patrick Baudry :

Les amulettes ou les gris-gris montrent bien le souci d'une protection. L'ensemble des interdits qui pèsent autour du défunt, qui contraignent les endeuillés, les précautions qu'il faut avoir, les craintes à l'endroit des revenants (surtout s'il s'agit de « mauvais morts »), tout cela signale dans un imaginaire africain que la mort ne s'accepte, comme le disait Louis-Vincent Thomas (1976, p. 310), que « sous condition ». ¹²⁸

Ainsi, Louis-Vincent Thomas, spécialiste de l'Afrique ayant beaucoup écrit sur la thématique de la mort disait que : « *les rites funéraires, censés guider le défunt dans son destin post-mortem, visent avant tout à transcender l'angoisse de mort chez les survivants* »¹²⁹. Cela démontre à quel point les sociétés africaines sont préventives ; elles prennent leurs précautions afin d'éviter de se retrouver dans une situation compliquées et immaîtrisable.

Ainsi, lorsque la romancière Djaili Amadou Amal raconte les étapes de la vie de Goggo Aïssa entre mille neuf cent trente-quatre et deux mille cinq dans son village natal Mâyel Diabbi c'est pour mettre l'accent sur les nombreuses épreuves qu'elle a endurées avant son exil à Mbarmaré Maroua. D'après la description que l'auteur a faite d'elle, Aïssatou Dona était d'une beauté légendaire et était très courtisée par les hommes lors des soirées de réjouissance. Mais malgré tout, elle a fini par mener une vie pleine de problèmes. Son infortune n'est-elle pas causée par le mauvais œil ou les mauvaises langues ? Au moment où elle était aimée de tous, est-ce qu'elle avait pensé à chercher protection contre les mauvaises langues ? En réalité, pour beaucoup d'Africains, c'est en ayant des problèmes que les gens songent à aller vers les sorciers. Ainsi, les pratiques mystiques accompagnent la destinée de chacun. Peut-être que si Goggo Aïssa avait une assurance mystique, elle n'aurait pas à connaître toutes ces difficultés auxquelles elle est

¹²⁸ Patrick Baudry, « La ritualité funéraire », *Hermès, La Revue*, N° 43, vol 3, 2005, p. 189 à 194, Université Michel-de- Montaigne, Bordeaux III, [En ligne], consulté le 25-06-2021. URL : <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2005-3-page-189.htm>

¹²⁹ Louis-Vincent Thomas, « Les rites et le vécu des survivants » *Cairn. Info*, La mort, 2003, p.91 à 110,[En ligne], consulté le 22-02-2021. URL : <https://www.cairn.info/la-mort--9782130534204-page-91.htm>

confrontée : (la mort de sa fille, le décès de son époux, le retour de son mari François de Courtret en France avec leur fils, etc.).

Dans le cadre sportif aussi nous notons ce phénomène très fréquent au sein de la lutte sénégalaise. La préparation mystique fait la puissance et l'assurance de certains sportifs. Ce n'est pas par hasard que certains lutteurs comme l'ancien roi des arènes Yahya Diop alias « Yékini » disait que : « *Mane xawuma daan ak daanu daan rek laa xam* ¹³⁰ ». Il atteste à travers ce slogan la puissance de son arsenal mystique qui a été bien préparé dès ses débuts dans la lutte. Dans les villages sérères du Sine-Saloum par exemple, pour poser la première pierre d'un bâtiment, il est nécessaire de faire appel aux vieilles du village pour qu'elles y fassent un rituel qui va garantir l'achèvement des travaux mais aussi la stabilité de ceux qui vont y habiter. Tout compte fait, l'ensemble de ces aspects vise à prémunir l'homme africain dans tous les domaines. Selon la façon de voir les choses des peuples africains, tout est anticipation. La sorcellerie africaine change au cours des siècles et s'adapte selon les activités et les besoins des populations. C'est la raison pour laquelle on parle de sorcellerie contemporaine africaine.

¹³⁰ Cette expression en wolof peut se traduire en français par : « Je ne suis pas un lutteur qui connaît la défaite, je ne connais que la victoire ».

Chapitre III : La sorcellerie contemporaine africaine

La sorcellerie africaine ne cesse de connaître des mutations ou des changements au fil des années. Elle tend vers la modernité afin de mieux se conformer aux attentes des populations. Cependant, la sorcellerie africaine est une science polyvalente qui s'est frayé un chemin dans presque tous les secteurs d'activité pour mieux se valoir. Mais dans certaines circonstances, la présence des affaires de sorcellerie ne se laisse pas remarquer. Ce qui participe alors à son développement imprévisible.

En effet, la sorcellerie africaine vu la façon dont elle s'imisce dans toute chose perd peu à peu son authenticité. Parmi les pratiques affectées par les affaires de sorcellerie nous avons la corruption.

1 - La corruption

La corruption c'est l'action de corrompre, de soudoyer quelqu'un. Elle est aussi définie comme une action de pervertir ou état de perversion. La corruption est une pratique sociale très présente. Presque tous les jours, des affaires de corruption se font entendre. Comme la sorcellerie, la corruption marque le quotidien des peuples d'Afrique subsaharienne à la quête de moyens d'enrichissement ou de conditions de vie meilleures. Les actes corruptifs se diversifient de la même manière que les populations démunies pensent à quelle méthode adopter afin de mieux vivre au moment où les plus aisées pensent à la manière d'augmenter leur fortune. De ce fait, la corruption représente l'impunité, avec sa pratique, tout peut s'acheter. Ainsi, Dame Kane la définit ainsi :

Elle [la corruption] est présentée au sein de toutes les couches sociales, elle semble essentiellement être le fait des élites, des politiques, des cadres de l'administration publique, des « hommes de tenues ». Généralisée dans tous les domaines, la corruption s'est amplifiée dans certains milieux au point qu'elle est devenue une véritable règle de vie au grand dam des populations, notamment les plus défavorisées...la corruption est vue par de nombreux romanciers africains comme un fléau des temps modernes.¹³¹

La présence de la corruption en Afrique est plus visible chez les douaniers ou les policiers qui se mettent tout au long des routes dans des zones éloignées ou enclavées afin de mieux

¹³¹ Dame Kane, op.cit.,2017.

s'engraisser à travers les billets qu'ils prennent aux chauffeurs désespérés. Quant aux douaniers eux, ils bénéficient le plus de la corruption au niveau des postes frontaliers avec les cas de fraudes. Ainsi, corrupteurs et corrompus se font face afin de se faire des faveurs. De ce fait dans *Les sorciers de Yolela*, l'auteur Cheikhou Diakité les a surnommés les « Djinns de la douane » (LSY :12).

Pour dénoncer le comportement déplorable des hommes de tenues chargés de régler la circulation des biens et des personnes, l'auteur écrit :

Ce n'était pas la première fois qu'ils allaient festoyer de l'autre côté de la frontière. Les faits impunis ont ce charme presque surréaliste du plaisir toujours renouvelé accompagné du goût intense de l'immoralité. La voiture franchit un petit pont, au détour du virage de, au lieu-dit « Pisse la douane » Une petite pièce qui n'avait l'air de rien avait été aménagée sur le bas-côté de la route. C'était un minuscule réduit couvert de vieilles tôles de zinc. Elle n'avait qu'une fonction évidente : contrôler le trafic, appréhender les fraudeurs et autres contrebandiers. (LSY :10-11)

Mis à part la corruption faite par les douanes et les policiers, le romancier sénégalais évoque le népotisme qui se manifeste par le comportement de libertinage et d'irresponsabilité du fils du commerçant de Yolela (*Seth*). Le choix de son nom n'est pas fortuit car le nom *Seth* représente une divinité égyptienne. Étant fils du commerçant et député de Yolela, il peut faire tout ce qu'il désire (conduire en état d'ébriété, fréquenter les filles, etc.). Même si parfois son comportement peut lui causer des ennuis comme l'accident qu'il a subi.

De même, la corruption est notée dans *Ces ténèbres-là* avec l'affaire du charlatan qui se faisait passer pour un célèbre féticheur nommé Kabaakou. Étant donné que les féticheurs ou sorciers gagnent beaucoup d'argent avec la pratique de la sorcellerie, ce charlatan qu'avait visité Kintar voulait profiter de la jalousie de cette dernière afin de s'enrichir facilement. Ainsi, pour démontrer à quel point la sorcellerie africaine regorge d'imposteurs, Bourama Basse écrit : « *Le sorcier venait d'un village du Macina pour s'engraisser sur le dos des gens innocents* ». (CTL :37)

En effet, des cas d'impostures sont notés partout en Afrique. Cette situation est causée par le fait que chaque personne essaie de régler les difficultés auxquelles elle est confrontée par le biais des pratiques occultes africaines.

De plus, dans ce même roman, l'interprétation qu'avait faite le berger de l'arc-en-ciel est aussi une forme de corruption dans la mesure où le berger cherchait à impressionner Antoine et ses amis en leur faisant croire que l'arc-en-ciel est un signe qui présage la mort d'un grand homme. De ce fait, ce berger ignore que ces jeunes instruits connaissent les phénomènes de la nature mieux que lui. Le berger voulait attirer l'attention d'Antoine et de ses amis afin que ces derniers disent qu'il est détenteur de savoirs mystiques.

En Afrique, il existe des personnes de ce genre qui, une fois en public, donnent des explications à des phénomènes naturels. Ces gens ont pour objectif de s'attirer la clientèle.

Dans *Mistirijo, la mangeuse d'âmes*, on peut déduire que Dodo le féticheur est corrompu. Parce que ses soins n'ont apporté aucune amélioration sur la souffrance de Moussa. Dodo s'est contenté tout simplement du délire de ce dernier pour incriminer Goggo Aïssa. Malgré tout, ce féticheur continue de chercher un moyen de justifier la nature sorcière d'Aïssatou. Le féticheur essaie de tout faire afin que toute la famille accepte le résultat de son travail mystique. Ainsi, les écrits suivants expliquent toute la détermination de Dodo à continuer ses pratiques traditionnelles pour dévoiler que Goggo Aïssa est réellement une sorcière et pour qu'elle recrache enfin le cœur de Moussa :

Aïssa a procédé au lavage des parties intimes que nous avons fait boire à Moussa. Comme il va toujours mal, elle est en train de s'apprêter pour le follere sacré. Le follere sacré ? Il faut qu'elle lui prépare un follere de ses mains. Dodo sera là pour superviser la cuisson. (MMA :90)

Dans le roman de Cheikhou Diakité, la manière dont le romancier a fait la description du lieu où se trouve la douane, est assez significative. L'état des lieux en dit beaucoup sur le travail qui s'y passe. Le caractère rustique du poste de douane renseigne sur la qualité du travail de ces agents douaniers considérés en Afrique comme les plus corrompus. Ces agents déployés pour la sécurité douanière recevaient de petites sommes d'argent pour laisser les détenteurs de marchandises frauduleuses. Notons à travers cet extrait que :

Il [le douanier] demandait d'un air infiniment détaché si quelqu'un n'avait rien à déclarer...C'était selon la valeur et la quantité de la marchandise, les passagers lui remettaient quelques billets qu'il dissimulait dans la paperasse. (LSY :10)

Alors, le rapport entre la corruption et la sorcellerie se note de prime abord dans les affaires de rumeurs, de suspicions et en second lieu au niveau des travaux mystiques faits par les marabouts

ou sorciers afin de venir en aide à un corrupteur ou à un corrompu et de les faire sortir d'une impasse. Ainsi, nous pouvons comprendre à travers les écrits des co-auteurs Giorgio Blundo et Jean-Pierre Olivier de Sardan que :

De même que la sorcellerie n'est attestable empiriquement qu'à travers les seules « accusations » (explicites ou sous formes de rumeurs : on sait que X ou Y accusent W ou Z), on se sait pas ce qu'ont vraiment fait W ou Z), de même la corruption existe surtout à travers les soupçons et les allégations...Corruption et sorcellerie sont situées dans un espace social du soupçon qui leur est commun.¹³²

Chaque fois les gens cherchent à donner des explications sur la façon dont telle ou telle personne a acquis sa fortune. Mais, l'ensemble de ces interrogations se soldent toujours par des réponses insatisfaisantes. Est-ce qu'il est devenu riche parce qu'il a vendu le bus public de l'association ? Parviendra-t-il à aller à la Mecque avec l'argent de la caisse de la mosquée ? Est-il le premier de la classe parce que son père est le principal du collège ? Ce sont ces genres d'interrogations que suscite la pratique de la corruption sous toutes ses formes. En effet, Giorgio Blundo et Jean-Pierre Olivier poursuivent :

Invoquer[sic] la corruption permet aux gens de trouver une raison au mauvais fonctionnement de l'administration ou à la délinquance de la fonction publique, au fait qu'on n'a pas gagné un marché public ou qu'on a perdu un procès, à l'impunité des délinquants ou à l'arrogance des fonctionnaires, etc.¹³³

Dans le cadre de la corruption, toutes sortes d'interrogations peuvent être posées mais sans réponses satisfaisantes. La manducation par exemple est un aspect qui augmente le taux de corruption en Afrique subsaharienne surtout dans le domaine politique. Dans la mesure où chacun se fixe comme objectif de trouver un travail dans l'administration afin de bénéficier des détournements de fonds, de deniers publics, etc. En réalité, ce sont les membres de sa propre famille qui vont convoiter des marabouts pour pouvoir bénéficier à leur tour des faveurs ou des privilèges que pourra leur offrir ce poste. Que ce soit un poste de ministre, de docteur, de professeur ou militaire.

En effet, certaines personnes posent des actes corruptifs afin de se faire fortune par l'aide de pratiques magico-religieuses. Les co-auteurs Giorgio Blundo et Jean-Pierre Olivier de Sardan

¹³² Giorgio Blundo, Jean-Pierre Olivier de Sardan, « Sémiologie populaire de la corruption », *Politique Africaine* N°83, vol 3, 2001, p. 98 à 114, [En ligne], consulté le 15-03-2021. URL : <https://doi.org/10.3917/polaf.083.0098>

¹³³ Giorgio Blundo, Jean-Pierre Olivier de Sardan, op.cit.,2001.

évoquent dans leur ouvrage titré *Pratiques de la description, décrire le caché. Autour du cas de la corruption* le lien qu'entretiennent la sorcellerie et la corruption dans ce monde où la recherche de profit personnel est prioritaire. Ainsi, ces auteurs notent à ce sujet :

Tant la corruption que la sorcellerie fonctionnent dans un système de croyance circulaire, clos et s'auto alimentant, qui permet de comprendre le malheur, la disgrâce, la maladie, l'insuccès d'une démarche administrative, la perte d'un procès en justice. Par ailleurs, en Afrique, pour expliquer des trajectoires d'enrichissement rapide, on peut suspecter quelqu'un aussi bien de comportements corruptifs que d'avoir eu recours à des pratiques magiques ou sorcellaires. Elles sont ainsi un mécanisme pour interpréter, expliquer et essayer de manipuler le monde.¹³⁴

La sorcellerie et la corruption sont des phénomènes omniprésents en Afrique subsaharienne. Les peuples d'Afrique subsaharienne font usage de la corruption de la même manière qu'ils en font de la sorcellerie. Leur principal but est la quête de la richesse et de l'épanouissement en prenant parfois des voies illicites. Ainsi, la sorcellerie est comme un soutien à l'égard des corrupteurs. Cet assemblage des pratiques de sorcellerie dans d'autres domaines de la vie cause un chapelet de problèmes dont les plus connus sont les accusations. Ainsi, les cours et tribunaux ont un sérieux problème pour l'obtention de preuves contre les accusés de sorcellerie.

2-Le manque de preuves objectives contre les accusées de sorcellerie

En Afrique, les affaires de sorcellerie se font entendre au quotidien. Ainsi, les accusations constituent les moyens qu'utilisent les personnes victimes de sorcellerie pour dénoncer le responsable. Bien que fréquentes en Afrique noire, la crédibilité des accusateurs est mise en doute par le manque de preuves satisfaisantes. Mais cela n'empêche pas que les victimes soient lynchées et finissent par perdre leur stabilité sociale. Cependant, c'est à travers les discours des marabouts ou féticheurs ou même par l'interprétation de rêve que la personne concernée s'emporte et dévoile l'identité de celui qui est à l'origine de sa maladie ou de son malheur. Cependant, les populations associent à l'occultisme africain des faits incompréhensibles voire irréels. En Afrique, la sorcellerie est devenue une alternative pour nuire à son prochain. Par des complots, beaucoup d'innocentes personnes ont perdu leurs honneurs à cause des fausses

¹³⁴ Ibidem.

accusations qui leur ont été adressées. En réalité, certains problèmes liés à la sorcellerie sont même prémédités. Selon Jean Bruno Renard :

À cette grande capacité explicative de la sorcellerie s'ajoute une forte plasticité notamment dans le choix des événements à expliquer et dans la désignation des « sorciers » qui lui permet de s'adapter aux changements historiques, économiques et sociologiques. On est donc loin d'une prétendue survivance archaïque : il s'agit au contraire d'une permanence culturelle.¹³⁵

Dans *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes*, pour la famille de Moussa, les remèdes de Dodo, le féticheur ont réussi à faire connaître l'identité de la sorcière. Mais sur quel fondement peut-on se baser pour accepter la science de ce féticheur ?

En effet, les procédures d'expertise des marabouts restent méconnues et secrètes. Alors, les pratiques mystiques africaines ne sont que mystère. Qu'est-ce qui justifie que les rituels effectués par Dodo dans l'affaire de Goggo Aïssa ont un effet sur Moussa ? Dans *Les sorciers de Yolela* qu'est-ce qui garantit la fiabilité ou l'efficacité des sacrifices recommandés au Commerçant de Yolela ? A ces interrogations, nous ne pouvons espérer aucune réponse satisfaisante d'autant plus que dans cette science, il faut tout simplement suivre les instructions et croire aux révélations des marabouts et guérisseurs.

Bourama Basse, par la voix de son narrateur, en parle avec l'affaire de Pancras dont le chef du village est soupçonné d'être à l'origine de la mort parce que l'échec de son fils continue de blesser son orgueil de chef. Pourtant dans le passé, pour certaines communautés traditionnelles africaines, les affaires de sorcellerie ou d'occultisme se réglaient dans des chefferies bien organisées et habilitées à apporter un jugement sur le sort de tout individu accusé ou impliqué dans des affaires de ce genre. Au Mali et en RDC par exemple, ces genres d'organismes ont été chargés de cela avant l'avènement des colonisateurs. Jean Batory et Thierry Vircoulon dans leur étude intitulée « *les pouvoirs coutumiers en RDC institutionnalisation, politisation et résilience* » soutiennent que depuis l'époque coloniale, les chefs coutumiers sont parvenus à préserver leurs prérogatives et à rester les gestionnaires foncier et les pourvoyeurs de justice locale.

¹³⁵ Jean-Bruno Renard, op.cit.,2018.

Cependant des pays comme la RDC, ou le Cameroun, maintiennent les traditions coutumières. En République Démocratique du Congo, il existe dans le gouvernement des élus chargés des affaires coutumières avec la loi n°15/015 du 25 août 2015 fixant le statut des chefs coutumiers. Ces réformes incluant les chefs coutumiers dans la gestion des affaires sociales comme la sorcellerie sont aussi notées dans d'autres pays d'Afrique subsaharienne comme le Mali. D'après Éric Jolly, l'article dans le code pénal malien du 03 août 1961, l'article de loi 209 évoquant ce type de tromperie délictueuse dit que :

Quiconque se sera livré au trafic d'ossements humains ainsi qu'à des pratiques de sorcellerie, magie ou charlatanisme susceptible de troubler l'ordre public ou de porter atteinte aux personnes ou à la propriété, sera puni de six mois à deux ans d'emprisonnement sans préjudice, le cas échéant, des peines de l'escroquerie.¹³⁶

Malgré la mise en vigueur de ces lois portant sur les pratiques de sorcellerie, le problème de justice et sorcellerie en Afrique demeure. Chaque cas noté se distingue des cas précédents et crée un sérieux problème pour ceux qui exercent la loi. Ainsi, la question qui se pose dans les affaires de sorcellerie, c'est de trouver une réponse au (comment) et au (pourquoi) afin de pouvoir connaître le coupable ainsi que ses motifs. Dans *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes*, même si Goggo Aïssa a été prise comme la sorcière à l'origine de la maladie de Moussa, il n'y a aucune preuve fiable trouvée.

Pourtant dans *Les sorciers de Yolela* l'auteur montre les efforts que sont en train de faire la police à travers les enquêtes afin de mettre la main sur les charlatans et les malfaiteurs. De ce fait, par le personnage de l'inspecteur Madina l'auteur nous montre à quel point il est difficile de démasquer et arrêter ces bandits. L'inspectrice Madina surnommée l'hyène avait subi un viol, ce qui l'a poussée à devenir policière afin de se venger de son agresseur. En effet, son violeur n'est personne d'autre que le commerçant et député de Yolela, son beau-frère, l'époux de sa sœur Bineta. Elle garde son secret et décide de mettre la main sur cet homme puissant et redoutable dont les délits se multiplient à travers la ville. Cependant, c'est en retrouvant le scalpel qui avait servi à l'agression de Xonxé l'albinos que Madina a pu retrouver l'assassinat qu'avait commandité le commerçant et député de Yolela. Pourtant la police avait longtemps

¹³⁶ Eric Jolly, « Une femme Dogon face à la justice malienne », *Cahier d'études Africaines*, Vol 58, 2018, [En ligne], consulté le 02-01-2021. URL : <https://www.jstoi.org/stable/10.2307/26614427>

entendu parler de ses manigances et pratiques mystiques et mystérieuses. Mais ces agents ne sont jamais parvenus à mettre la main sur lui.

Ainsi, Cheikhou Diakite par ces aspects propres à la modernité fait un tableau de la société africaine moderne. L'auteur explique par le biais du narrateur le procédé par lequel l'inspecteur Madina a dévoilé l'identité de l'agresseur à travers un comportement d'habileté et de maîtrise du langage corporel. En effet, c'est à travers l'analyse du corps de Xonxé et la façon dont Sory Bamba a épluché le fruit que lui a lancé l'inspecteur que celle-ci a eu des soupçons à l'égard du sorcier de Yolela. Pour mieux faire comprendre la scène qui confronte l'inspecteur au sorcier le romancier écrit :

Tu as oublié quelque chose au marché "lui cria la jeune femme. L'homme était déjà loin : dans sa peur, il avait laissé là son scalpel. C'est peu mais assez révélateur de l'état psychologique dans lequel baignait cet individu, [...] La jeune femme sortit de l'hôpital se promettant d'en savoir un peu plus sur la personne de Sory Bamba. (LSY :184)

Malgré le soutien apporté par les chargés des affaires coutumières ainsi que les lois votées dans certains pays, le problème de la justice et des affaires de sorcellerie demeure en Afrique subsaharienne. Éric de Rosny pense qu'au sud du Sahara le problème se pose partout de façon presque identique. Selon lui, il y a une recrudescence des phénomènes de sorcellerie, avec pour conséquence une peur grandissante dans les populations. Partout également, apparaît leur insatisfaction devant les lois dont ils disposent pour légiférer équitablement.¹³⁷

Ce qui complique le plus les affaires de sorcellerie c'est que déjà les personnes ne croient pas tous aux pratiques occultes. Ces gens pensent que les cas de sorcellerie qui se font entendre ne sont que des complots ou des créations toutes faites. Pour beaucoup d'Africains, la sorcellerie c'est de l'imaginaire c'est une pratique irréaliste. Donc il est impossible d'inculper quelqu'un pour des croyances dont l'existence est remise en question.

Alors, il serait utile de produire des livres qui traitent de ce sujet. La sorcellerie constitue une gangrène dans l'étendue des pays de l'Afrique subsaharienne. Nous notons la fréquence de la thématique de la sorcellerie dans les romans africains d'expression française. Même si l'œuvre

¹³⁷ Éric de Rosny, op.cit.,2005.

ne traite pas entièrement de la sorcellerie, elle contient en général des aspects relatifs aux pratiques mystiques et occultes africaines.

3-Sorcellerie et écritures romanesques

La thématique de la sorcellerie est omniprésente dans la littérature africaine d'expression française. Déterminés par le fait de vouloir restaurer les traditions, cultures et coutumes africaines. Les romanciers africains évoquent à travers leurs livres des aspects relatifs aux traditions et cultures africaines. Ainsi pour ce faire, chacun choisit un volet spécial afin d'en apporter plus d'éclaircissements. Parmi ces thématiques, nous trouvons chaque fois des sujets qui touchent à la sorcellerie et à l'occultisme africain.

Ainsi, notre étude portant sur la sorcellerie en l'Afrique subsaharienne nous permet de montrer les divergences idéologiques qui existent entre les auteurs. Cela s'explique par le fait qu'ils ne sont pas de la même ethnie ou du fait qu'ils n'ont pas la même culture. Cependant, chaque écrivain, en ajoutant à son vécu des aspects liés à la fiction romanesque essaie d'atteindre son objectif qu'est de partager sa conception ou même celle de son peuple face au thème de la sorcellerie africaine.

Si nous prenons l'exemple de Cheikhou Diakité, l'un des auteurs de notre corpus, nous constatons que, ses publications romanesques (*Quand les djinns ont soif*, *Le dialecte des vautours*, et *Les sorciers de Yolela*) contiennent tous des aspects relatifs à l'occultisme africain. A travers ses romans, il a su montrer l'intérêt qu'il porte sur ces croyances et pratiques mystiques africaines.

Le genre romanesque associant fiction et réalité touche forcément le quotidien des communautés représentées. D'ailleurs à travers notre corpus, nous avons constaté qu'en plus de la thématique de la sorcellerie, d'autres thèmes aussi importants sont traités. Cela s'explique par les nombreuses conséquences qui découlent de ces pratiques. Sans oublier le sentiment d'engagement et de révolte qui anime ces auteurs.

Dans les sociétés africaines tous les domaines sont liés. Nul ne peut connaître des failles sans affecter l'autre. Ainsi Djäïli Amadou Amal avant d'évoquer l'accusation d'Aïssatou Donna, elle a mis l'accent sur la tradition et la culture Peul dans laquelle les innombrables interdictions sont incompatibles avec une vie normale et viable. Alors que le souhait de toute personne c'est de vivre en harmonie avec sa famille et de garder sa dignité, son honneur et celui de ses parents.

Pour ce faire, la personne doit se conformer aux règles édictées par son appartenance ethnique. A travers ce livre *Mistiriijo, la mangeuse d'âmes*, le narrateur évoque le respect de la « Pulaaku ». Cette règle de conduite Peul est pourtant difficile à maîtriser. Prenons l'exemple de la vie de couple d'Aïssatou en tant que Peul et musulmane, elle a vécu une liaison amoureuse avec François de Courtet sans aucun lien de mariage. Là, la romancière montre que la personne quelles que soient ses origines doit avoir une liberté pour assouvir ses désirs.

En effet, la tradition est parfois source de problèmes sociaux. Lorsque Aïssatou était aux côtés du Français, elle ne courait aucun danger lié à la tradition ou à la coutume parce qu'elle était bien logée et financièrement stable. Mais au moment où sévit l'infortune, elle devient exposée à tous les dangers et finit par être accusée de sorcellerie. Etant donné que la sorcellerie africaine est un véritable héritage de la tradition, il est presque impossible de vivre en Afrique sans être affecté, soit on est l'accusateur, l'accusé ou celui qui répand les rumeurs. Cette tradition qui ne cesse de se métisser avec les apports de la modernité cause des ravages dans les sociétés africaines.

De nos jours, dans ce continent, chacun se soucie de la manière d'avoir un lendemain meilleur. Comment faire pour avoir une qualification et trouver un travail convenable et échapper aux maladies et aux sorts lancés par les envieux. Ainsi, le roman *Ces ténèbres-là* de Bourama Basse en a fait une parfaite illustration avec le parcours d'Antoine Corrèa qui, pour réussir a quitté son village pour la ville jusqu'à son voyage au Canada. Cependant, l'inquiétude de sa famille plus précisément de sa mère peut se comprendre dans la mesure où certaines localités demeurent dans l'obscurantisme. Si par exemple la mère d'Antoine n'était pas superstitieuse, elle aurait pu attendre paisiblement le retour de son fils afin d'investir dans son village. Et y installer des panneaux solaires pour l'électrification des zones rurales.

Cette inquiétude qui anime ses parents peut le pousser à vouloir investir ailleurs afin d'échapper aux tentatives des sorciers. Donc cette fusion constatée entre la sorcellerie et les réalités contemporaines africaines pousse les romanciers à vouloir s'y prononcer afin d'en apporter des solutions. En effet, les échanges tenus par les jeunes du village renseignent sur l'avancée des idéologies de ces derniers et attestent leur maturité qui les pousse à refuser certains excès de la tradition. Cette jeunesse refuse de stagner et de vivre à travers le passé. Ainsi, ces jeunes n'hésitent pas à dissuader les anciens des croyances irrationnelles. Dans le roman *Ces ténèbres-là*, lorsque le berger Peul a vu un arc-en-ciel, il en déduit que c'est un signe qui annonce la mort imminente d'un grand homme du village. Mais, les jeunes connaisseurs de la

chose lui ont fait savoir ce que signifient réellement ces couleurs. Voilà un des motifs qui pousse les écrivains à vouloir produire des romans traitant le thème de la sorcellerie africaine. Ces romanciers sont aussi animés par une volonté de rationaliser les communautés enclavées dans les villages les plus reculés. Cependant le romancier Bourama Basse, instituteur qu'il est, a fait preuve de conscience lorsqu'il décide de parler des réalités de sa communauté casamançaise.

Chez d'autres, l'idée de mettre en valeur ce patrimoine immatériel africain les pousse à écrire des romans dans lesquels les auteurs se créent un univers fantastique purement africain par l'usage de la magie, des remèdes à base d'herbes, etc.

Dans *Les sorciers de Yolela*, l'intitulé du roman atteste qu'il y a plusieurs sorciers à Yolela alors qu'en réalité à Yolela il n'y existe qu'un seul c'est « Sory Bamba ». Il y a une explication à cela. Par une utilisation métaphorique, l'auteur parle des personnes dangereuses qui mènent une vie de délinquance. Ce ne sont d'autres personnes que des agresseurs, des voleurs, des mendiants, des fonctionnaires comme le commerçant de Yolela, des fraudeurs même des douaniers. Au moment où les revendications de Bourama Basse sont liées au développement et à la bonne marche des activités rurales tout en ayant un changement d'esprit sur les croyances traditionnelles africaines, l'auteur *des Sorciers de Yolela* met l'accent sur les problèmes qui se constatent dans les villes africaines d'aujourd'hui. Pour montrer cette déperdition qui règne dans certaines villes africaines, Cheikhou Diakite écrit :

A Keur Tann, le vice et la débauche étaient florissants, [...] De toutes les rues et les ruelles du village se répandait une faune hétéroclite, mue par des intérêts aussi divers que malhonnêtes. Elle s'adonnait à des business douteux, allant de la vente de médicaments aux origines suspectes, aux propositions malsaines en passant par la vente de tout ce qui était le fruit du vol et de la malversation, [...] A Keur Tann, on pouvait fumer les herbes les plus pernicieuses ou siroter les tord-boyaux les plus virulents, [...] À Keur Tann ou tout était permis, [...]. (LSY :29-30-31)

Donc dénoncer certains actes causés par la mauvaise conception des connaissances occultes africaines revient aussi à se prononcer sur les autres phénomènes sociaux qui s'y mêlent. Comme la sorcellerie africaine a un lien avec la médecine, le travail, le sport, le mariage, la mort, etc.

L'existence de la sorcellerie africaine n'est plus une question à poser vu l'ampleur qu'ont ces croyances et pratiques occultes au sein de ce continent. Nous notons une forte présence de la sorcellerie dans les pays qui se situent au sud du Sahara où les plus affectés sont le Gabon, le Cameroun, le Sénégal, la Tanzanie, etc. La présence permanente des affaires de sorcellerie se justifie par ses manifestations marquées par des chaînes de sacrifices.

Ces pratiques sacrificielles ont pour but d'aider à la réalisation des manigances des sorciers, marabouts ou devins-guérisseurs. Même si parfois les sacrifices visent à détourner le mal ou à prévenir l'avènement d'une maladie ou autre. Les sacrifices exigés par les féticheurs ou devins-guérisseurs sont le plus souvent caractérisés de pratiques délictueuses appelées les crimes rituels. Cheikhou Diakité, à travers son roman *Les sorciers de Yolela*, dénonce les sacrifices qu'ordonnent les sorciers aux gens qui les fréquentent. Ainsi, à travers le texte suivant, l'auteur sénégalais note :

Devant une tombe, que le louangeur avait pris soin de repérer la veille, ils s'assirent à même le sol et écartèrent au maximum leurs grands boubous, afin de mieux dissimuler leur forfait. Ils pouvaient donc creuser à leur guise, atteindre le suaire, en découper un morceau et disparaître au plus vite.
(LSY :166)

Pour assouvir les besoins de leurs clients, les marabouts n'hésitent pas à commanditer ou à commettre même des meurtres pour prélever des organes humains ou animales (cœur, sexe, sang, etc.). Dans le roman de Bourama Basse cette notion de sacrifice est mentionnée dans le passage suivant dans lequel l'auteur écrit :

« Le génie peut désenvouter ...mais tu dois donner une laie de cinq ans au moins et un montant de cent cinquante mille francs CFA. La bête doit être sacrifiée ici, sur le fétiche que tu vois là ». (CTL :38)

Ainsi, les personnes les plus affectées sont les marginaux. Parmi ces derniers, les albinos sont les plus convoités. Plusieurs croyances tournent autour de ces êtres qui souffrent d'une maladie de la peau. Cheikhou Diakité a bien évoqué les nombreux préjugés qui tournent autour des albinos. A travers ce texte extrait de son roman l'auteur avance que :

L'albinos serait selon la légende, le fruit de relations sexuelles faites au moment où le soleil est au zénith et serait donc la punition des fétiches.
(LSY :135)

En effet, toutes ces personnes qui acceptent d'attenter à des vies d'innocentes personnes ont des motifs. L'omniprésence d'une pratique ou d'une croyance dans un milieu a toujours une cause bien déterminée. Cependant, le recours à la sorcellerie en terre africaine s'explique parfois par un sentiment de jalousie et de haine envers une tierce personne. Pour d'autres, l'effet que leurs regards affectent sur leur entourage est inné. Ce sont les détenteurs du mauvais œil. Donc il est important de fréquenter des guérisseurs habilités à remédier à ce mal. C'est ce qui explique toute cette angoisse et cette peur de Beycor, la maman d'Antoine Corrêa, qui s'inquiète du retour de son fils au village après une longue absence pour des études au Canada.

De plus, le souhait de retrouver la santé pousse certains à se rapprocher de ceux qui font de la sorcellerie afin de trouver remède. La romancière Djaili Amadou Amal a mentionné cet aspect de la sorcellerie dans son roman *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes*, en parlant des remèdes de Dodo le féticheur. Dans ce même sillage, la romancière note :

Un oncle était allé quérir Dodo le guérisseur. C'était une évidence pour tous !
Cette maladie trop mystérieuse et soudaine ne pouvait être soignée à l'hôpital.
Cet étrange ne saurait en aucun cas trouver remède en la médecine occidentale.
(MMA :10)

La vengeance est aussi un élément qui entraîne certains à recourir aux pratiques sorcellaires. Cependant, n'importe quelle personne se trouvant dans une situation délicate peut songer à faire appel à l'occultisme africain. En général, « les vengeurs » sont des personnes vexées, des personnes ayant perdu leur part lors d'un héritage, des héritiers n'ayant pas pris place dans une succession, des gens qui se vengent de la mort de personnes proches, etc. A travers son roman, Cheikhou Diakité a évoqué la vengeance mystique de Sory Bamba envers Seth, le fils du commerçant qui avait violé et tué beaucoup de jeunes filles innocentes. Cela se note dans le passage suivant :

Le vieil homme ne voyait rien d'autre que sa nudité et tout ce qu'il s'apprêtait à faire subir au jeune homme. « Ton corps fils ! Ton corps ! Il est le symbole de ta perte. Aujourd'hui, il serait grand temps que tu songes à t'assagir ».
(LSY :151-152)

Parmi les causes du recours à la sorcellerie figure la prévention. Conscient de la nature dangereuse qui caractérise le mystère africain, les populations fréquentent les marabouts ou féticheurs pour se prémunir d'éventuelles attaques mystiques ou de situations relatives à la sorcellerie. Ainsi, la sorcellerie se combat par elle-même. Cependant, ces individus avertis

n'attendent pas d'être malades ou d'être atteints par le mauvais œil pour songer à voir un guérisseur. Mais cet aspect de la sorcellerie africaine n'est pas pratiqué par tous. Dans *Ces ténèbres-là*, l'auteur montre que malgré sa peur, son inquiétude, Beycor n'a pas songé à aller voir un sorcier pour protéger son fils des mauvaises personnes et des mauvaises langues. En effet, Bourama Basse semble donner aux populations africaines un exemple de conduite à adopter car Beycor, en tant qu'habitant d'un village où les pratiques occultes sont d'actualité n'est pas sans savoir comment faire pour éloigner son fils du regard des personnes malveillantes. Là, l'auteur montre son engagement à lutter contre les croyances superstitieuses qui font le quotidien des villageois.

N'est-ce pas cette protection qui avait manqué à Aïssatou Dona à l'époque où elle se trouvait dans son village d'origine ?

En outre, la nature de cette prévention est générale dans la mesure où elle est notée dans tous les domaines (mariage, circoncision, voyage, construction, deuil, examen, etc.). D'ailleurs, cette notion de prévention dans le cadre de la sorcellerie africaine explique la présence de dictons et expressions qui incitent les populations à employer la sorcellerie pour se protéger.

En somme, le nombre de problèmes causés par la sorcellerie africaine fait que cette thématique se fait entendre tous les jours en Afrique subsaharienne. Ce qui explique la présence de cette thématique dans beaucoup d'œuvres littéraires d'expression française. En parler dans les livres facilite la résolution de certains problèmes liés à l'existence ou non de cette pratique multiforme.

CONCLUSION GÉNÉRALE

En définitive, notre étude sur la représentation de la sorcellerie en Afrique nous a facilité la compréhension de la sorcellerie africaine. Cette pratique affecte le plus souvent les pays d'Afrique subsaharienne dont les plus touchés sont le Gabon, le Sénégal, le Cameroun, la Tanzanie, etc. La thématique de la sorcellerie est devenue très récurrente dans les productions romanesques contemporaines africaines. Les disparités qui existent dans la définition ainsi que les désignations de la sorcellerie africaine s'expliquent par la diversité culturelle africaine ainsi que l'origine occidentale du vocable « sorcellerie ». Ce qui explique la polysémie du vocable sorcellerie ainsi que ses nombreuses appellations comme nous l'avons bien soulevé dans la première partie au niveau du premier chapitre. Ainsi, Daniel Etounga-Manguelle définit la sorcellerie comme une « *enflure de l'irrationnel* ». Il estime qu'« *une société dans laquelle règne, [...] la magie et la sorcellerie est une société malade, dans laquelle règne une tension, une peur et un désordre moral plus grand qu'ailleurs* ».¹³⁸

Ainsi, la Camerounaise Djaïli Amadou Amal a bien vu lorsqu'elle évoque le terme « *Mistirijjo* » titre de son roman afin de mieux démontrer les diversités concernant les appellations relatives à la sorcellerie africaine. Chez les Sérères au Sénégal, le sorcier est désigné par le terme « *Naq* » et chez les Wolofs, on l'appelle « *Deum* ». En effet, les noms diffèrent selon le pays ou l'ethnie. Malgré les disparités constatées dans la manière des romanciers africains à représenter la sorcellerie, nous avons trouvé utile de faire des analyses sur les romans de notre corpus : *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes, Les sorciers de Yolela et Ces ténèbres-là*, afin de connaître la façon dont se présente la sorcellerie africaine dans les publications des auteurs Djaïli Amadou Amal, Cheikhou Diakité et Bourama Bass.

La sorcellerie africaine est un ensemble de pratiques occultes héritées du passé. C'est ce qui fait que certains rites sont semblables aux pratiques animistes. Dans les œuvres négro-africaines les problèmes qui justifient le plus souvent les assises du tribunal villageois sont ceux de sorcellerie, de chefferie, de conflits terriens, d'enlèvement de femmes, pour n'évoquer que ces quelques cas. Les aïeux africains pratiquaient la sorcellerie afin de gérer les affaires de la société (soigner les malades, chasser la malchance, etc.). C'est une science très présente dans les us et coutumes africains même si elle peut être dans certaines circonstances source de malheur. Héritée des sociétés primitives africaines, la sorcellerie fait appel au monde visible et

¹³⁸ Manguelle Daniel Etounga, *l'Afrique a-t-elle besoin d'un ajustement culturel*. Ivry-sur-Seine, Editions Nouvelles du Sud, 1993, p. 60.

au monde invisible (celui des esprits et des djinns). Ainsi Boubacar Boris Diop dans son roman *Les tambours de la mémoire* atteste l'existence du monde invisible ou du monde des esprits et des djinns. C'est alors qu'il écrit : « *Les êtres invisibles [...], oublient tout ce qui s'est passé la seconde d'avant mais en revanche ils savent dans les moindres détails ce qui va se passer dans mille ans* ». ¹³⁹ Les sciences occultes englobent traditionnellement deux pratiques distinctes : la magie noire et la magie blanche. La première draine beaucoup d'émotivités et d'effroi. Utilisée pour nuire, ensorceler, tuer, elle a toujours été identifiée à quelque chose de mauvais et de menaçant, à quelque chose de terrible et de fascinant. Cette pratique est même approuvée par les religions monothéistes telles que l'Islam et le Christianisme avec lesquelles nous constatons un syncrétisme notoire. Mais, en Afrique, l'avènement ces religions dites révélées n'empêche pas à ces peuples de recourir aux pratiques mystiques. Selon Ken Bugul :

Le Christianisme, [et] l'Islam sapa les croyances traditionnelles, et fit détruire statuettes et autels, [...] Mais on avait gardé les consultations avec les cauris, avec ceux qui « voyait », le recours aux gris-gris, les sacrifices de coqs rouge et boucs noirs, les aumônes de pain, de lait caillé, de biscuits, de cola rouge et blanche, de bougies, des pièces de monnaie, du sucre. ¹⁴⁰

Cependant, le mot français sorcellerie est loin de désigner les pratiques occultes africaines. Issu de la colonisation, le terme « sorcellerie » est imposé par les occidentaux pour désigner le mystère africain. Ce qui fait dire à Olympe Bhêly Quenum que :

Ce qui est plus grave, et même aberrant, c'est l'attitude de ce qu'on appelle « l'élite africaine » : la crainte d'être traités de sauvages ou de non-civilisés, par quelques Européens, éloigne certains hommes de cette « élite » de secrets de nos pères qu'ils taxent eux aussi, de superstitions, [...] Quels barbarismes ! Superstition, magie : ces mots n'existent pas dans notre vocabulaire de Nègre ; ils n'y ont même pas de synonymes. ¹⁴¹

Alors, pour le prêtre et jésuite Français Eric de Rosny, appeler quelqu'un par le mot sorcier devient une erreur de sens car celui qu'on appelle sorcier en Afrique peut être aussi une personne qui, par ses connaissances occultes est capable de soigner des maladies. Dans un contexte purement africain, le terme sorcellerie devient péjoratif. Alors il est préférable de dire le mystère africain. Le plus souvent, les sorciers font usage de la magie noire, blanche et la magie rouge. Mais, la magie noire est la mieux connue avec son effet nocif. Cependant la nuit

¹³⁹ Diop Boubacar Boris, 1991, p.20.

¹⁴⁰ Ken Bugul, 2018, p73-74.

¹⁴¹ Quenum Olympe Bhêly, 1979, p.201-202.

constitue l'heure d'attaque des sorciers. Ce qui explique la fréquence du champ lexical de la nuit (obscurité, ténèbres, ombre, etc.) dans les romans traitant de ce sujet.

Dans les productions romanesques africaines traitant de la thématique de la sorcellerie, les villages sont les lieux où les affaires de sorcellerie se font entendre le plus. Ces populations qui y vivent croient toujours aux superstitions. En effet, les principales causes de ce phénomène sont le manque d'informations sur certains aspects de la vie et le fait que les communautés villageoises suivent jusqu'à nos jours certaines coutumes qui peuvent constituer une gangrène. Dans *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes*, la romancière note que :

Les croyances ancestrales ont la vie dure. Où se trouve la vérité mon fils ? Et la certitude ? Où se trouve le mensonge, l'imposture, la mystification ? Seul Allah est capable de nous le signifier. Seul Allah maîtrise le visible et l'invisible répondit sagement le vieil homme. (MMA :92)

Ainsi, Bourama Basse partage cette opinion lorsqu'il écrit :

Les croyances mystiques et les superstitions multiséculaires font parfois obstacle à une véritable communion. Comment appartenir à une société communautaire et croire à des idées qui corrodent le tissu social ?(CTL :87)

En effet, l'auteur de *Ces ténèbres-là* fustige dans ce roman l'attitude des villageois face aux pratiques occultes et appelle même le village par le vocable « Ténèbres » afin de montrer à quel point ces gens sont aveuglés par les croyances mystiques. Ce même auteur fait la comparaison de la conception qu'ont de la sorcellerie les habitants des villages et ceux des villes. Cela se traduit par écrits suivants :

En ville, on pouvait rencontrer des humains à cette heure-là dans les rues. Là-bas, on avait peur des hommes de tenue. On n'y pensait pas aux fantômes ou aux esprits maléfiques. (CTL :80)

Ainsi, il existe deux manières d'acquisition de la sorcellerie. Être sorcier par initiation ou naître avec. En Afrique subsaharienne, les accusations de sorcellerie se font entendre de partout. Par le moyen du colportage, d'innocentes personnes sont accusées à tort.

Les causes de ce fléau sont multiples : la pauvreté, la vieillesse, l'exil, la solitude, l'abandon, etc. Par contre, la sorcellerie africaine regorge de croyances. Dans la mentalité africaine, les sorciers prennent des formes animales afin de mieux opérer. Ainsi, parmi ces animaux dits de

mauvais augure figurent les chauves-souris, les hyènes, les serpents, etc. Autres oiseaux liés à la dimension maléfique et nocturne, les hiboux sont présents dans plusieurs textes.

De plus, les enfants mort-nés sont pris pour un danger vis-à-vis de leurs parents. Sans oublier le phénomène des enfants-sorciers, des sorciers cannibales, etc. En fait, les pratiques occultes africaines sont parfois confondues aux symptômes de certaines maladies telles que le paludisme. Dans *Mistirijjo, la mangeuse d'âmes*, l'auteure fait une parfaite illustration de cette confusion avec la maladie de Moussa qualifiée comme découlant de la sorcellerie. En revanche, les connaissances occultes africaines peuvent servir à remédier à diverses maladies avec le phénomène de la contre-sorcellerie. Malgré le mal causé par la sorcellerie, il existe un nombre pléthorique de remèdes et de soins pour vaincre certaines maladies. Personnage qui travaille toujours dans l'ombre, le sorcier a le pouvoir de vie ou de mort. Il n'est autre que celui qui est au service du mal. Les sorciers servent d'actants, de forces déterminantes dans la composition des intrigues. Avec les marabouts, ils ont pour fonction de diriger les effets de la jalousie sur la personne voulue. Ils agissent ainsi sur le destin des personnages, ils déterminent leur sort ou ils apportent des changements imprévus. Toutefois, la sorcellerie est souvent associée à la médecine dont elle est le versant sombre et maléfique, étant source des poisons, alors que l'art des guérisseurs, clair et bénéfique, est la connaissance des remèdes. La société a besoin de la sorcellerie ne serait-ce que pour expliquer les tensions et les conflits (donc les causes du mal) et légitimer certains comportements sociaux. Mais il lui faut, de façon tout aussi impérative, chasser le sorcier, tout d'abord le reconnaître (divination, oracles), le forcer à se démasquer (ordalie, diverses épreuves), l'amener à se définir comme tel par ce que dans certains cas, le sorcier est souvent inconscient de son état, enfin l'éliminer socialement [...]. Tout se passe comme si cette chasse aux sorciers, véritable institution de défense avec ses maîtres d'œuvre (prêtres, magiciens, prophètes...), donnait à la collectivité bonne conscience et sécurité. Ainsi, les guérisseurs traditionnels font un travail remarquable avec l'usage des plantes et des incantations afin de soigner des malades. En effet, cette capacité que détiennent les féticheurs, guérisseurs ou tradipraticiens fait naître des questions importantes à savoir si le guérisseur ou féticheur à l'image du sorcier n'est pas capable de faire le mal. S'il y a réellement une différence entre le féticheur et le sorcier. Selon Julien Bonhomme, les *nganga* et les sorciers sont des amis et ils détiennent des pouvoirs occultes afin de pouvoir contrer les sortilèges lancés par les sorciers. Il ajoute que les pouvoirs que possèdent les guérisseurs servent à faire le bien et non le mal. Mais il arrive que ces guérisseurs africains orientent leurs connaissances occultes vers des pratiques non orthodoxes. C'est ce qui explique alors le problème de définition que pose le

vocable sorcier qui, désigne à la fois le sorcier, être maléfique et son contraire le guérisseur détenteur de connaissances mystiques qu'il oriente dans le bon sens. Alors, pour parvenir à leurs fins, les guérisseurs sont obligés de faire appel à des pratiques sacrificielles ou rituelles. En Afrique subsaharienne, la sorcellerie se manifeste par des sacrifices de tout genre. Ainsi, ces pratiques sacrificielles sont faites le plus souvent sous forme de crimes rituels. Les entités sociales les plus touchées sont les marginaux parmi lesquels les personnes qui souffrent de l'albinisme sont les plus convoitées. Cela s'explique par les nombreuses croyances qui tournent autour de ces personnes souffrant d'une maladie de la peau. En plus, il y a les enfants de la rue, les personnes portant un handicap, les nouveau-nés, etc. Les organes les plus recherchés pour les crimes rituels sont le cœur, le sexe, le sang, la peau, etc.

En réalité, les commanditaires des crimes rituels sont la plupart des hommes politiques soucieux d'être élus à une place bien convoitée dans le gouvernement. C'est l'exemple du commerçant de Yolela qui est prêt à tout donner au sorcier Sory Bamba afin d'occuper une place au parlement.

Pour certains, le recours à la sorcellerie est causé par la jalousie. Pour d'autres, les sorciers sont nés avec un pouvoir d'impacter négativement leurs proches : c'est ce qu'on appelle le mauvais œil. Chez d'autres personnes, c'est le désir de vengeance qui les anime qui les pousse à vouloir lancer des sorts aux personnes ciblées. Dans l'imaginaire collectif, la mort a une explication mystique. Les hommes se donnent la mort soit par vengeance soit par jalousie soit pour conforter la position sociale.

A travers la mauvaise influence qu'a le Sorcier envers Seth, Cheikhou Diakité a bien démontré l'usage de la magie de la sorcellerie pour se venger. Ce texte extrait De son roman l'atteste :

« Tu voulais l'enfer...voilà le diable. » Tous le scénarios possibles et imaginables traversèrent ses pensées, [...] Et si le vieux détraqué songeait à le sodomiser. Ses doigts effleurèrent ses fesses nues, alors il gémit. Il ferma et yeux pour écarter de son esprit une telle abomination. Cette vision devint insupportable. Il ne survivrait pas à ce grand déshonneur, lui le chouchou des jeunes filles de la cité, réduit à l'état de vulgaire malfrat. (LSY :68)

Dans d'autres circonstances, le recours à la sorcellerie est pour trouver remède à certaines maladies. C'est le cas dans *Mistiriijo, la mangeuse d'âmes*, où la famille de l'enfant malade fait appel à un féticheur pour des soins. Dans *Ces ténèbres-là*, c'est la jalousie qui a poussé à Kintar d'aller consulter un sorcier. Cette jalousie dont évoque l'auteur est causée par la polygamie qui

est fait partie des facteurs du recours à la sorcellerie dans les pays africains. Cependant, au cours des siècles, la sorcellerie africaine ne cesse de connaître des mutations suivant les activités quotidiennes des populations. Ainsi, la sorcellerie contemporaine est comparable à la corruption ; pratique avec laquelle elle (la sorcellerie) partage certaines caractéristiques. De la même manière que les pratiques sorcellaires se laissent entendre par des rumeurs et des suspicions, dans le cadre de la corruption, les accusateurs ne sont jamais sur des thèses qu'ils ont avancées. Ce qui pousse à Tzvetan Todorov à affirmer que le discours rencontre le discours d'autrui sur tous les chemins qui mènent vers son objet, et il ne peut pas ne pas entrer avec lui en interaction vive et intense. De plus, les véritables corrupteurs cherchent refuge dans la sorcellerie afin de mieux réussir leurs cabales. En Afrique, l'un des problèmes phares dans les affaires de sorcellerie est le manque de preuves objectives contre les accusés. La sorcellerie étant un concept abstrait, il est très difficile de trouver le moyen de confirmer les actes issus de cette pratique. C'est courant d'entendre dire qu'une telle ou telle personne est sorcière ou même a mangé le cœur d'un de ses semblables. En Afrique, les vols d'organes humains se font entendre de partout. Communément désignés par l'expression « pièces détachées », le désir d'assouvir aux désirs de ceux qui fréquentent les sorciers poussent d'aucuns à se livrer à la vente d'organes humains volés dans les hôpitaux, les morgues ou même provenant de la rue. C'est l'exemple de l'accusation qu'a subi Goggo Aïssa dans l'affaire de la maladie de Moussa. La romancière camerounaise a bien fait de parler de cet aspect de la sorcellerie dont il est difficile de discerner le vrai de ce qui ne l'est pas. Ce qui augmente alors le côté mystère de la sorcellerie africaine et l'impuissance des institutions juridiques à faire leur travail par manque de preuves tangibles. Les auteurs africains sont conscients du côté mystère de la sorcellerie en Afrique subsaharienne. Étant une science presque incomprise, la thématique de la sorcellerie africaine est très présente dans les productions littéraires plus précisément romanesques des auteurs africains d'expression française. Cela se justifie par la nature incomprise de cette science issue des pratiques traditionnelles. Les auteurs africains comme ceux de notre corpus Djäïli Amadou Amal, Cheikhou Diakité et Bourama Basse sont animés par un désir de faire connaître la sorcellerie africaine tout en évoquant à la fois son côté positif (guérison, succès, prévention, etc.) mais aussi son côté négatif (envoûtement, maladies, malchance, etc.). Mis à part cet aspect, les auteurs comme Mutt-Lon ont pensé à révolutionner le mystère africain tout en songeant à produire un livre dans lequel il incite aux détenteurs de connaissances occultes ou même aux sorciers de vouloir partager et en parler ouvertement avant que ne vienne la mort. Pour finir nous pouvons dire que nous avons bien trouvé une réponse à notre problématique malgré le manque de réponses exactes, vérifiables concernant la sorcellerie elle-même. Vu la

façon dont la sorcellerie africaine se présente aujourd'hui, n'a-t-elle pas occasionné le développement des pratiques sataniques et démoniaques en Afrique ?

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Bibliographie primaire

I. Corpus principal

Amal Djaïli Amadou, *Mistiriijo, la mangeuse d'âmes*. Yaoundé, Ifriqiya, 2013.

Basse Bourama, *Ces ténèbres-là*. Paris, Harmattan, 2018.

Diakité Cheikhou, *Les sorciers de Yolela*. Dakar, Edition Edisal, 2017.

Bibliographie secondaire

II. Ouvrages de fiction

Bâ Amadou Hampaté, *L'étrange destin de Wangrin*, Editions 10/18, Département d'Univers Poche, 1973.

Beyala Calixthe, *Comment cuisiner son mari à l'africaine*. France, Éditions Albin Michel, 2000.

Condé Maryse, *Célanire cou-coupé*. Paris, Robert Laffont, 2000.

Diome Fatou, *Le ventre de l'Atlantique*. Paris, Editions Annes Carrières, 2003.

Diome Fatou, *Les veilleurs de Sangomar*. Paris, Editions Albin Michel, 2019.

Diop Boubacar Boris, *Les tambours de la mémoire*. Paris, L'Harmattan, 1991.

Dongala Emmanuel, *Le feu des origines*. Paris, Edition Albin Miche, 1987.

Fall Aminata Sow, *La grève des battus*. Dakar, Nouvelles Editions Africaines, 1979.

Fall Ibou, *Banc Diakhlé*. Dakar, Forte Impression, 2010.

Ken Bugul, *Aller et Retour*. Dakar, Les Nouvelles Editions africaines au Sénégal, 2018.

Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des indépendances*. Paris, Editions Seuil, 1970.

Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Paris, Edition Seuil, 1998.

Koné Amadou, *Jusqu'au seuil de l'irréel*. Abidjan, Nouvelles Editions Ivoiriennes, 1997.

Mabanckou Alain, *Mémoire de porc-épic*. ParisLe Seuil,2006.

Meesha, *La féticheuse*. Abidjan, NEI, 2002.

Mutt-Lon, *Ceux qui sortent dans la nuit*. Dakar, Edition Amalion, 2017.

Miano Léonora, *La saison de l'ombre*. Editions Grasset et Pasquelle, 2013.

Niane Djibril Tamsir, *Soundjata ou l'épopée Manding*. Paris, Présence africaine, 1960.

Ndione Abasse, *La vie en spirale*. Paris, Editions Gallimard,1998.

Quenum Olympe Bhely, *L'initié*, Paris, Présence Africaine, 1979.

Sembène Ousmane, *Les bouts de bois de Dieu*. Paris, Pocket, 1960.

Sène Fama Diagne, *Le chant des ténèbres*. Dakar, NEAS, 2003.

Seck Alioune Badara, *Quand les génies entraîent en colère*. Dakar, NEAS, 2003.

Sow Seydi, *La Reine des sorciers*. Saint-Louis, Editions Salamata en coédition avec NENA,2014.

Sankaré Oumar, *Le jour et la nuit*. Dakar, NEAS,1992.

Yaou Régina, *Aihui Anka défi aux sorciers*. Abidjan, Nouvelles Editions Ivoiriennes, 1999.

III. Ouvrages généraux

Etounga-Manguelle Daniel, *l'Afrique a-t-elle besoin d'un ajustement culturel*. Ivry-sur-Seine, Editions Nouvelles du Sud,1993.

Gravrand Henry, *Civilisation sérère Tome II*. Dakar, NEAS,2016.

Kaké Ibrahima Baba, *Combat pour l'histoire africaine*. Paris, Présence Africaine, 1982.

Martinelli Bruno, Bouju Jacky (dir.) , *Sorcellerie et violence en Afrique*, Paris, Karthala, 2012,331 p.

Mazrui. A et Wondj C, *Histoire générale de l'Afrique depuis 1935*. Paris, Présence Africaine/ EDICEF /UNESCO, 1998.

Nantet Bernard, *Au cœur de l'Afrique*. France, Edition Milan 300, 2012.

Ndiaye Mamadou Ablaye, Sy Alpha Amadou, *L'Afrique face au défi de la modernité*. Dakar, Nouvelle du sud, 2006.

Ndiaye Lamine, *Culture, crime et violence socio-anthropologiques de la déviance au Sénégal*. Harmattan, Paris, 2014.

Webster Hubben, *La magie dans les sociétés primitives*. Payot, 1952.

IV. Ouvrages critiques :

Diallo Lamarana, *La mort dans le théâtre d'Aimé Césaire et de Wolé Soyinka*. Presses universitaires de Saint- Louis, 2009.

Lobna Mestaouri, *Traditions orale et esthétique romanesque : aux sources de l'imaginaire de Kourouma*. Paris, L'Harmattan, 2012.

Mabanckou Alain, *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*. Paris, Editions du Seuil, 2017.

Kadima-Nzujj Mukala et Gbanou Sélom Komlan, *L'Afrique au miroir des littératures*, Des sciences de l'homme et de la société. Paris, Harmattan, 2003.

V. Ouvrages méthodologiques

Comment rédiger un mémoire : méthodologie, plan et rédaction ! [En ligne], consulté le 12-03-2019. URL : <https://www.scribbr.fr/category/memoire/>

Chimoun Mosé, *Méthodes contrastives des recherches et de rédaction des travaux scientifiques*. Imprimerie Serigne Fallou Mbacké Nord Saint-Louis/Sénégal, Saint-Louis, 2014.

IHEAL, Guide : *Comment rédiger son mémoire en M1 et en M2 ?*, Documentation interne, 2016, 10p, [En ligne], consulté le 05-11-2019. URL : <http://www.iheal.univ-paris3.fr/sites/www.iheal.univ-paris3.fr/files/Guide%20du%20memoire%20M1%20et%20M2%20Conclure%20et%20rediger.pdf>

VI. Dictionnaires et usuels

Dictionnaire des Mythes littéraires. Nouvelle édition augmentée ; Éditions du Rocher, 1988.

Dictionnaire Larousse, [En ligne], consulté le 05-02-2019. URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaire>

Dictionnaire La langue française, [En ligne], consulté le 03-11-2021. URL : <https://lalanguefrancaise.com>

Webographie

I. Thèses et mémoires

Annie-Paule Boukandou, Esthétique du roman Gabonais : « réalisme et tradition orale », Thèse de doctorat, Université Nancy II, 2005, [En ligne], consulté le 20-01-2020, URL : <http://www.thèses.fr/2005NAN21008>

Fall, Bineta, (2018), « Sorcellerie et albinisme en Afrique subsaharienne », Université du Québec à Montréal, Maîtrise en science politique, [En ligne], consulté le 06-01-2020, URL : <https://archipel.uqam.ca/12286/1/M15829.pdf>

Laura Coakley, (2015), « Impact de la sorcellerie en Afrique francophone subsaharienne : des femmes agissantes dans les nouvelles de Florent Couao-Zotti et d'Eveline Mankou » [En ligne], consulté le 10-12-2019. URL : <https://uwspace.uwaterloo.ca/handle/10012/10090>.

Louis Vincent Thomas, « Les Diolas essai d'analyse fonctionnelle sur les populations de Basse-Casamance », Thèse de Doctorat à l'université de Paris, [En ligne], consulté le 07-06-2021, URL : <https://excerpts.numilog.com/books/9782307425052.pdf>

Rakotonirina Oliva Fenintsoa, « L'univers africain vu à travers un récit de vie, *L'enfant noir* de Camara Laye », Mémoire, Université D'Antananarivo, 2015-2016, [En ligne], consulté le 15-01-2020 URL : <http://biblio.univ-antananarivo.mg/pdfs/rakotonirinaOlivaF-ENS-CPN-15.pdf>

Saliou Diop, « La représentation de la ville dans l'œuvre romanesque d'Abdoulaye Sadj. Les exemples de Nini Mulatresse du Sénégal et de Maïmouna », Mémoire de Maitrise, Université Gaston Berger de Saint-Louis, Dirigé par M. Mwamba Cabakulu, 2006-2007.

Seydou Nourou Faye, « Médecine traditionnelle et dynamiques interculturelles. Les implications socio-anthropologiques de la formation de la tradithérapie à l'hôpital traditionnel de Keur Massar ». Mémoire de Maîtrise, Université Gaston Berger de Saint-Louis, 2000-2001.

II. Articles

Assouman Bamba, « L'Afrique entre Dieu et dieux : le mouvement pendulaire de la foi », Université de Bouaké (Cote d'Ivoire), [En ligne], consulté le 25-01-2019. URL : http://www.codesria.org/IMG/pdf/Assouman_Bamba.pdf

Aisha Stacey. (2015), « Sorcellerie en islam (partie 1 de 2) De graves péchés qui mettent en péril le sort d'une personne dans l'au-delà », [En ligne], consulté le 20/01/2020. URL : <https://www.islamreligion.com/fr/articles/5246/la-sorcellerie-en-islam-partie-1-de-2/>

Bazare, Raymond Nébi, Ladji, Bamba, Kadidja, Dolle, « Cybercriminalité ou "Broutage" et Crimes Rituels à Abidjan : Logiques des Acteurs et Réponses au Phénomène Cas des

Dame Kane. (2017), « Satire sociale dans sorcellerie à bout portant d'Achille Ngoye ». Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal, *FRANCISOLA revue Indonésienne de la langue et la littérature Française*, 2(1) publié en juin 2017, [En ligne], consulté le 18/05/ 2019. URL : <https://ejournal.upi.edu/index.php/FRANCISOLA/article/view/7528>

Emmanuel Habimana, Michel Tousignant, « Les pratiques de sorcellerie et les ibitega au Rwanda : une étiologie de la psychose autour de l'univers », 2003/2 n°21, p.219-229. [En ligne], consulté le 25-10-2019. URL : <http://www.cairninfo./revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2003-2-page-219.htm>

Eric Jolly, « Une femme Dogon face à la justice malienne », *Cahier d'études Africaines*, Vol 58, 2018, [En ligne], consulté le 02-01-2021. URL : <https://www.jstoi.org/stable/10.2307/2661442>

Éric de Rosny, « Justice et sorcellerie en Afrique », *Cairn info*, « Etudes », vol 9, 2005, p. 171 à 181, [En ligne], consulté le 27/05/2019. URL : <https://www.cairn.info/revue-etudes-2005-9-page-171.htm>

Francesco Fanoli, « Corps travaillés dans la lutte. Fabriquer des lutteurs de l'amb à Dakar ». *Karthala* « Politique africaine ». Cairn info, N°147, vol 3, 2017, p. 45 à 63 [En ligne], consulté le 30-06-2021. URL : <https://www.cairn.info/revue-politique-africaine-2017-3-page-45.htm>

Giorgio Blundo, Jean-Pierre Olivier de Sardan, « Sémiologie populaire de la corruption », *Politique Africaine N°83*, vol 3, 2001, p. 98 à 114, [En ligne], consulté le 15-03-2021. URL : <https://doi.org/10.3917/polaf.083.0098>

Giorgio Blundo, Jean-Pierre Olivier de Sardan, *Pratiques de la description, Décrire le caché. Autour du cas de la corruption*. Editions de L'Ecole des hautes études en sciences sociales, 2003, [En ligne], consulté le 06-05-2019. URL : <https://books.openedition.org/editionsehess/19826?lang=f>

Jada Miconi, « Le rêve dans le dernier gardien de l'arbre de Jean-Roger Essomba », [En ligne], consulté le 03-02-2020. URL : <https://mimesisjournals.com/ojs/index.php/ponts/article/view/896/713>

Jean-Bruno Renard, « Jean-Pierre Dozon, La vérité est ailleurs. Complots et sorcellerie », Archives de sciences sociales des religions, 2018, [En ligne], consulté le 28 avril 2021. Disponible sur URL : <http://journals.openedition.org/assr/44810> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.44810>

Jean Batory et Thierry Vircoulon, « Les pouvoirs coutumiers en RDC institutionnalisation, politisation et résilience », Observatoire de l'Afrique central et australe, [En ligne], consulté le 30-11-2019. URL : <https://www.ifri.org/fr/publications/notes-de-lifri/pouvoirs-coutumiers-rdc-institutionnalisation-politisation-resilience>

Jessica de Casablanca, « Envoûtement et magie en Afrique du Nord », [En ligne], consulté le 17-06-2021. URL : <https://www.ebookesoterique.com/Extraits/Extrait-JessicaEnvoutAfric.pdf>

Julien Bondaz, Julien Bonhomme, « Don, sacrifice et sorcellerie L'économie morale de l'aumône au Sénégal », *Editions de l'EHESS « Annales. Histoire, Sciences Sociales »*, vol 2, 2014, p.469 à 504, [En ligne], consulté le 01-01-2019. URL : sur <https://www.cairn.info/revue-Annales-2014-2-page-469.htm>

Communes de Yopougon et d'Abobo », *European Scientific Journal* Vol, 13, N°23, 2017, [En Ligne], consulté le 24/04/2021. URL : <https://eujournal.org/index.php/esj/article/view/9803>

Julien Bonhomme, « Les Voleurs de sexe. Anthropologie d'une rumeur africaine », Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXIe », 2009, 192p, [En ligne], consulté le 02-05-2021. URL : <https://journals.openedition.org/gradhiva/1986>

Julien Bonhomme, « L'homme est-il un gibier comme les autres ? Prédation, sorcellerie et contre sorcellerie chez les Mitsogo du Gabon ». M. Cros, J. Bondaz, M. Michaud (éds). L'animal cannibalisé. Festin d'Afrique, Ed. Des archives contemporaines, p.191-205, 2012. [En ligne], consulté le 27 /01/2020. URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-0080152>

Kiatezua Lubanzadio Luyaluka, « Vaincre la sorcellerie en Afrique, une étude de spiritualité en milieu Kongo », Harmattan, Paris, 2009, [En ligne], consulté le 19/12/2019. URL : <https://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=28990>

Lolke J. Van der Veen, « Maladie, remèdes et langue en Afrique Centrale ». [En ligne], consulté le 12-06-2021. URL : http://www.ddl.cnrs.fr/fulltext/Van%20Der%20Veen/Van%20der%20Veen_m.s_CollectiC.pdf

Louis-Vincent Thomas, « Les rites et le vécu des survivants » *Cairn. Info*, La mort, 2003, p.91 à 110,[En ligne], consulté le 22-02-2021. URL : <https://www.cairn.info/la-mort--9782130534204-page-91.htm>

Maria Teixeira, « Sorcellerie et contre-sorcellerie : un réajustement permanent au monde », *Cahiers d'études africaines*, [En ligne], consulté le 10 décembre 2020. URL : <https://journals.openedition.org/etudesafricaines/9762>.

Michael. G. Schatzberg, « *La sorcellerie comme mode de causalité politique* » *Karthala/ « politique africaine* », N°79, vol 3, 2000, p. 33 à 47 [En ligne], consulté le 10/02/2021. URL : <https://www.cairn.info/revue-politique-africaine-2000-3-page-33.htm>

Muchembled Robert, « Sorcellerie culture populaire et christianisme au XVIe siècle, principalement en Flandre et en Artois », [En ligne], consulté le 03/02/2020. URL : <https://www.persee.fr/doc/ahess-0395-2649-1973-num-28-1-293342>

Odile Journet et André Julliard, « Interrogatoire du mort en pays joola felup », *Systèmes de pensée en Afrique noire* [En ligne], consulté le 26 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/span/1141> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/span.1141>

Patrick Baudry, « La ritualité funéraire », *Hermès, La Revue*, N° 43, vol 3, 2005, p. 189 à 194, Université Michel-de- Montaigne, Bordeaux III, [En ligne], consulté le 25-06-2021. URL : <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2005-3-page-189.htm>

Pierre Petit, « Anthropologie de l'Afrique subsaharienne », [En ligne], consulté le 25-01-2020. URL : <https://studylibfr.com/doc/853215/anthropologie-de-l-afrique-subsa-harienne-%E2%80%93-pierre-petit>

Sandra Fancello, « Sorcellerie et délivrance dans les pentecôtismes africains », *Cahiers d'études africaines*, 2008, [En ligne], consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.Openedition.org/etudesafricaines/10382> ; Doi : [10 :4000/etudesafricaines.10382](https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.10382)

TABLE DES MATIERES

DEDICACE	2
REMERCIEMENTS	3
INTRODUCTION GENERALE	5
PREMIERE PARTIE : APPROCHE THEORIQUE DE LA SORCELLERIE	12
INTRODUCTION DE LA PREMIERE PARTIE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CHAPITRE I : ESSAI DE DEFINITION	14
1 - <i>La sorcellerie, un héritage culturel et traditionnel</i>	14
2 - <i>L'imaginaire animiste</i>	20
3 - <i>Le sorcier</i>	27
CHAPITRE II : L'AMALGAME ENTRE LA SORCELLERIE AFRICAINE ET LA SORCELLERIE OCCIDENTALE	29
1 - <i>La sorcellerie terme péjoratif inventé par les Occidentaux</i>	30
2 - <i>Diversité des désignations de la sorcellerie en Afrique</i>	31
3 - <i>Forte présence des forces occultes et de la magie noire, rouge ou blanche</i>	33
CHAPITRE III : L'UNIVERS DE LA SORCELLERIE EN AFRIQUE NOIRE	37
1 - <i>Spiritualité, envoûtement, monde invisible</i>	37
2 - <i>L'emploi de la temporalité de la nuit</i>	39
3 - <i>La sorcellerie, une capacité innée ou transmise par initiation</i>	42
CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
DEUXIÈME PARTIE : PRÉJUGÉS, MÉDISANCES ET REMÈDES DE LA SORCELLERIE	47
INTRODUCTION DE LA DEUXIEME PARTIE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CHAPITRE I : STIGMATISATION, DISCRIMINATION ET MARGINALISATION DE CERTAINES COUCHES SOCIALES	50
1 - <i>La place des accusations dans la sorcellerie africaine</i>	50
2 - <i>La vieillesse, la pauvreté, l'exil</i> :	53
3 - <i>Le phénomène du bouc-émissaire</i>	58
CHAPITRE II : LES CROYANCES IRRATIONNELLES DANS LA SORCELLERIE AFRICAINE	63
1 - <i>Les animaux représentant des sorciers</i>	64
2 - <i>Le motif de la possession</i>	69
3 - <i>Le cœur comme organe de choix des sorciers</i>	73
CHAPITRE III : LA CONTRE-SORCELLERIE	76
1 - <i>Les remèdes des féticheurs</i>	76
2 - <i>Le scepticisme de certains religieux et jeunes instruits face aux accusations</i>	80
3 - <i>L'existence des sorciers guérisseurs</i>	85
CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
TROISIÈME PARTIE : LA SORCELLERIE, UNE RÉALITÉ EN AFRIQUE	92
INTRODUCTION DE LA TROISIEME PARTIE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CHAPITRE I : MANIFESTATIONS DE LA SORCELLERIE	94
1 - <i>Le rôle des sacrifices dans la sorcellerie africaine</i>	94
2 - <i>Sorcellerie et crimes rituels</i>	100
3 - <i>Sorcellerie et violence</i>	103
CHAPITRE II : LES PRINCIPALES CAUSES DU RECOURS A LA SORCELLERIE	106
1 - <i>La jalousie et le mauvais œil</i>	107
2 - <i>La vengeance facteur d'élargissement des pratiques occultes</i>	112
3 - <i>La sorcellerie comme moyen de prévention</i>	114
CHAPITRE III : LA SORCELLERIE CONTEMPORAINE AFRICAINE	121
1 - <i>La corruption</i>	121
2 - <i>Le manque de preuves objectives contre les accusées de sorcellerie</i>	125

<i>3-Sorcellerie et écritures romanesques</i>	129
CONCLUSION DE LA TROISIEME PARTIE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
CONCLUSION GÉNÉRALE	135
BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE	143
WEBOGRAPHIE	148
I. THESES ET MEMOIRES	148
II. ARTICLES	148